

# La thématique de jugement dans un monde sans Dieu

*Une étude de La Chute d'Albert Camus*

Pauline L. Corthell



Mastergrad i fransk litteratur  
Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

UNIVERSITETET I OSLO

Våren 2016

© Pauline L. Corthell

2016

La thématique de jugement dans un monde sans Dieu

– une étude de La Chute d'Albert Camus

<http://www.duo.uio.no/>

Trykk: Teko print & kopi as, Drammen

## **Remerciements**

Je voudrais d'abord remercier mon directeur de mémoire, Trond Kruke Salberg, professeur à l'Université d'Oslo, qui par ses commentaires détaillés, m'a été d'un soutien crucial. Il m'a généreusement fourni des conseils précieux et indispensables qui m'ont aidé à finir ce travail.

Je voudrais aussi exprimer ma profonde reconnaissance à mon compagnon, Steven E. Amdal pour son amour et sa confiance en moi. Il m'a soutenu et encouragé tout au long de ce processus. - La perfection n'existe pas dans l'homme ; elle existe dans les moments vécus.

Enfin, j'aimerais exprimer ma gratitude à ma famille et à toutes les personnes qui m'ont encouragée dans la réalisation de mon mémoire de master.

Ce mémoire est dédié à mes enfants, Christopher William Corthell et Amelia Elise Corthell. Le protagoniste de ce récit trouve sa voie à travers l'étrangeté de la vie en ayant le courage de s'accepter lui-même et celui d'accepter les autres comme ils sont. Plus important, il n'abandonne jamais et garde espoir. N'ayez jamais peur de tout donner pour achever tout ce dont vous pouvez rêver, cela vaut toujours la peine.

Avec amour, maman

This thesis is dedicated to my children, Christopher William Corthell and Amelia Elise Corthell. The main character in this story finds his way through the strangeness of life by having the courage to accept both himself and those around him, the way that they are. Most importantly, he never gives up on his goals. Don't ever be afraid to work relentlessly in order to accomplish your dreams, it will always be worth it in the end.

Love, mama

## Table de matières

<b>1. Introduction</b> .....	6
<b>2. Albert Camus et son idéologie</b> .....	7
2.1 L'absurde dans <i>Le mythe de Sisyphe</i> .....	7
2.2 La révolte dans <i>L'Homme révolté</i> .....	8
2.3 La liberté.....	9
<b>3. La foi perdue et la reconnaissance de l'absurde</b> .....	11
3.1 Un narrateur raffiné dans un bar lugubre .....	11
3.2 Un juge-pénitent .....	16
3.3 Le monologue d'un narrateur non fiable .....	18
3.4 Les regards désapprobateurs .....	21
<b>4. La thématique religieuse</b> .....	25
4.1 Le récit de Babel .....	25
4.2 Un Sadducéen.....	27
4.3 Un héros camusien.....	30
<b>5. L'innocence perdue et la culpabilité</b> .....	31
5.1 La chute d'une femme inconnue.....	31
5.2 Les actes charitables et le sentiment de bienfaisance .....	33
5.3 Un Dieu vindicatif et cruel .....	36
<b>6. La liberté ou la révolte ?</b> .....	42
6.1 La débauche sexuelle .....	43
6.2 L'auto-accusation d'un hypocrite .....	45
6.3 Le don juanisme .....	56
6.4 Une humanité malintentionnée et coupable.....	60
<b>7. La culpabilité universelle</b> .....	63
7.1 Le malaise et la sensibilité absurde.....	65
7.2 Un cartésien avec une formation chrétienne.....	68
7.3 L'abandon de Dieu.....	71
7.4 La révolte est un doute méthodique.....	74
<b>8. La solution</b> .....	80
<b>9. Conclusion</b> .....	86
<b>Bibliographie</b> :.....	90

## Introduction

Albert Camus est bien connu comme homme de lettres, il est également renommé en tant que philosophe. Dans son roman *La Chute*<sup>1</sup>, publié en 1956, ces deux aspects se retrouvèrent dans son écriture. Notre intérêt pour ce roman est né il y a vingt ans, alors que nous lisions le récit pour la première fois. Plusieurs idées philosophiques typiquement camusiennes comme l'absurde, la liberté et la révolte, sont présentes dans le roman et le livre aborde donc un dilemme classique : comment trouver un sens à sa vie quand le monde semble déraisonnable ? Ce qui a initialement attiré notre attention à cette époque fut la dynamique du protagoniste qui se présente comme un « juge-pénitent ». L'expression « juge-pénitent » est une création de Camus, ou, pourrait-on dire, une création de son héros. Il rend son jugement auprès des autres en même temps qu'il ose parler sincèrement de ses propres erreurs. Aujourd'hui, en relisant le roman, c'est la thématique religieuse qui attire le plus notre attention et, à toutes fins utiles pour cette étude, il est essentiel de souligner que l'étude est fondée sur le postulat suivant : le protagoniste de *La Chute* ne croit pas au salut divin. Ceci est la base de la notion de « monde sans Dieu » qui est évoquée dans le titre de ce mémoire.

En premier lieu, nous présenterons l'idéologie d'Albert Camus tout en restant essentiellement axés sur la notion camusienne de l'absurde telle qu'elle est présentée dans l'essai *Le Mythe de Sisyphe*.<sup>2</sup> À partir de là, nous examinerons de plus près les intrigues du roman en gardant à l'esprit la thématique de la liberté et la thématique de la révolte. Comme support théorique pour traiter la révolte camusienne, nous nous appuierons sur cette notion telle qu'elle est présentée dans son essai *L'Homme révolté*. En second lieu, cette étude aura pour but d'examiner ces thèmes à la lumière des valeurs chrétiennes. Dans ce but ainsi que pour mettre en évidence les valeurs sociales chrétiennes, la Bible<sup>3</sup> servira de référence principale. Enfin, nous nous arrêterons sur l'examen, la clarification et la résolution des énigmes émergeant de nos réflexions initiales sur l'ouvrage. Cette étude a été réalisée sans accentuer particulièrement l'ironie dans l'ouvrage. Cette décision méthodologique a permis de

---

<sup>1</sup> Albert Camus, *La Chute*, Paris : Gallimard, 1956

<sup>2</sup> Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris : Gallimard, 1967

<sup>3</sup> La Bible en ligne <<http://www.bible-en-ligne.net/>>.

mieux suivre les fins et intentions de cette œuvre, tout en admettant que l'ironie peut être vue comme une figure de style prédominante dans le roman.

## Albert Camus et son idéologie

### L'absurde dans *Le mythe de Sisyphe*

L'absurde est un élément essentiel de la philosophie camusienne, philosophie fondée justement sur ce que l'homme ressent lorsqu'il est confronté à l'absence de sens de sa vie. Camus présente son idéologie de l'absurde en 1942 dans l'essai philosophique *Le Mythe de Sisyphe*. Dans cette œuvre, il réfléchit sur le suicide comme choix existentiel, sur la possibilité d'être libre et sur le rôle de Dieu dans tout cela. Camus constate que l'absurde n'existe pas seulement dans l'homme ni seulement dans le monde, mais se révèle dans la rencontre entre les deux. En voyant que le monde est irrationnel et incompréhensible, l'homme devrait chercher à donner un sens à sa vie. Camus décrit l'absurde ainsi : « Ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. L'absurde dépend autant de l'homme que du monde. »<sup>4</sup> D'après Camus, la vie consiste dans les habitudes quotidiennes qui sont dépourvues de signification réelle. « Vivre, naturellement, n'est jamais facile. On continue à faire les gestes que l'existence commande, pour beaucoup de raisons dont la première est l'habitude. »<sup>5</sup> C'est la reconnaissance de l'absurdité de nos actions qui nous secoue et qui éveille notre conscience endormie. Selon Camus, cette absurdité est un « incalculable sentiment »<sup>6</sup> qui est inhérent à la condition humaine. Il naît au moment où l'homme perd ses illusions par rapport à l'importance de ses actes habituels. Pour percevoir l'absurde il faut d'abord cette prise de conscience du caractère irrationnel de l'existence. Ce n'est qu'à partir de ce moment que l'on voit « le caractère dérisoire de[s] habitude[s], l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance ». <sup>7</sup> Camus souligne que la sécurité que l'on trouve dans les actes quotidiens est fausse et que l'homme

---

<sup>4</sup> *Le mythe de Sisyphe* p.39

<sup>5</sup> *Ibid* p.20

<sup>6</sup> *Ibid*

<sup>7</sup> *Ibid*

doit se libérer de ces habitudes pour atteindre la lucidité. « Ce divorce entre l'homme et sa vie, [...], c'est proprement le sentiment de l'absurdité. »<sup>8</sup>

Quand l'homme comprend que la vie quotidienne, avec ses habitudes et ses gestes répétitifs, est vide de sens, des choix existentiels se présentent. Face au caractère irrationnel du monde il faut d'abord choisir d'être ou de ne plus être. D'après l'auteur, « juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. »<sup>9</sup> Après une telle prise de conscience personnelle, le bon choix selon la philosophie camusienne est d'accepter l'absurdité. Le but est de finalement dépasser l'absurde et se révolter contre le non-sens et « cette étrangeté du monde »<sup>10</sup>. Camus souligne que ce ne sont pas les découvertes associées à cette prise de conscience qui sont importantes, ce sont « leurs conséquences » qui ont une valeur<sup>11</sup>. Cela veut dire que les décisions que l'on prend suite à des découvertes existentielles sont les plus importantes. Pour faire face à l'absurdité, le choix le plus adéquat est de choisir la vie continuellement. Il n'est pas question d'ignorer l'absurde. Pour trouver un sens valable à son existence sur terre, il est essentiel que l'homme agisse continuellement. Lorsque l'on décide de continuer sa vie, l'on rend un jugement de valeur. « Respirer, c'est juger. »<sup>12</sup> On juge que la vie vaut la peine d'être vécue. L'absurde est le caractère d'une vie dépourvue de lucidité, et non la solution. Il faut donc trouver des solutions viables. En réponse à cette situation insatisfaisante, Camus propose des réactions acceptables et décrit des réactions qu'il récuse. Il suggère que l'absurdité de la condition humaine nous conduit nécessairement à chercher un sens à notre existence. Pour cela, il présente trois réactions acceptables : la révolte, la liberté, et la passion.

### La révolte dans *L'Homme révolté*

Camus approfondit la notion de révolte dans *L'Homme révolté*, un essai philosophique publié neuf ans après *Le Mythe de Sisyphe* et cinq ans avant la publication de *La Chute*. Selon l'auteur, la révolte est « l'une des seules positions philosophiques cohérentes »<sup>13</sup>. Dans son essai, il explique que la révolte est le fait de reconnaître avec lucidité le manque de rationalité de l'existence, et d'agir. Il constate que cette prise de conscience correspond à une évolution

---

<sup>8</sup>Ibid

<sup>9</sup>Ibid p.17

<sup>10</sup>Ibid p.31

<sup>11</sup>Ibid p.33

<sup>12</sup>*L'Homme révolté* p.21

<sup>13</sup>Ibid p.78

personnelle chez l'homme, à la fois nécessaire et positive. C'est l'homme vigilant qui définit sa vie comme absurde et qui se dresse contre l'injustice du monde. « Pour dire que la vie est absurde, la conscience a besoin d'être vivante. »<sup>14</sup> La nature de la révolte nécessite que l'on reconnaisse l'absurde complètement et que l'on profite d'une existence limitée sans espoir d'éternité. C'est-à-dire que nous devrions trouver individuellement les limites de notre vie au travers des actes superflus que l'on répète tous les jours. Ce n'est qu'en cherchant le sens et les limites de nos actions, que l'on peut être maître de son propre univers. « L'absurde, c'est la raison lucide qui constate ses limites. C'est au bout de ce chemin difficile que l'homme absurde reconnaît ses vraies raisons. »<sup>15</sup>

## La liberté

Pourtant la reconnaissance du caractère absurde de la vie n'empêche pas la possibilité de se sentir libre. Dans la mesure où nous imaginons l'éternité, nous nous conformons aux attentes religieuses. Camus affirme que cette conformité que nous choisissons nous-mêmes n'est pas la liberté authentique. Avant de découvrir l'absurde, l'homme compte sur le futur et vit comme s'il était libre. Ce n'est qu'après sa découverte que l'homme se rend compte que ce postulat de liberté est illusoire. Il se trouve que la liberté est une autre conséquence positive de cette prise de conscience personnelle. Quand l'homme cesse de croire au futur et à Dieu, il peut atteindre la lucidité qu'il désire. La « liberté profonde » est réalisable lorsque l'on accepte qu'il n'y ait pas de « lendemain »<sup>16</sup>. L'homme libre ne suit pas les règles communes, il ne se fourvoie pas dans la croyance en un dieu pour consentir à ses règles. L'homme absurde se sent dégagé de toute « prédication » existentielle. Camus appelle cela un « saut spirituel ». En échappant à la liberté illusoire où l'on est en réalité esclave des commandements religieux, l'homme absurde entrevoit un univers qui est : « brûlant et glacé, transparent et limité, où rien n'est possible mais tout est donné, passé lequel c'est l'effondrement et le néant. Il peut alors décider d'accepter de vivre dans un tel univers et d'en tirer ses forces, son refus d'espérer et le témoignage obstiné d'une vie sans consolation. »<sup>17</sup> Soulignons qu'un homme absurde n'est pas un homme « réconcilié » avec sa vie ; la lutte est continue. Quand Camus parle de la passion comme une réaction acceptable face à

---

<sup>14</sup>Ibid p.19

<sup>15</sup>Ibid p.72

<sup>16</sup>*Le Mythe de Sisyphe* p.84

<sup>17</sup>Ibid

l'absurde, il s'agit de la vigueur avec laquelle on s'éloigne d'une vie qui consiste en des espoirs trompeurs. L'homme absurde qui a fait le saut spirituel sent « une attention passionnée qui se cristallise en lui. Il goûte une liberté. »<sup>18</sup> Pour récapituler, une fois que l'on accepte l'absurde, que l'on cesse de croire qu'il y a un but divin à notre existence, alors l'on peut vivre pleinement ses expériences avec passion.

Cet aspect de la doctrine de Camus attire aussi notre attention sur un paradoxe classique des religions monothéistes. Il s'agit d'un paradoxe directement lié à la notion de la liberté individuelle. Le dogme de la toute-puissance de Dieu implique que c'est lui qui donne la liberté à l'homme et que c'est lui aussi qui est responsable du mal. L'hypothèse opposée serait la suivante : nous sommes en réalité libres par nature, responsables du mal, et Dieu n'est pas tout-puissant. Camus réfute l'idée que la liberté vient de Dieu. « Je ne puis comprendre ce que peut être une liberté qui me serait donnée par un être supérieur »<sup>19</sup>. « La seule [liberté] que je connaisse, c'est la liberté d'esprit et d'action. »<sup>20</sup> Pour maintenir l'absurde il n'est pas question de « résoudre » ou nier cet état émotionnel qui est déroutant, il faut continuellement vivre avec l'absurdité. L'homme absurde se rend compte que la vie a des limites qu'il faut accepter et que l'éternité n'existe pas. L'espoir que la vie mène au salut est illusoire. Le Paradis n'existe pas et, par conséquent, il faut « dépasser » l'absurde sans chercher le secours métaphysique. « La mort est là comme seule réalité. Après elle, les jeux sont faits. »<sup>21</sup> Nous devons saisir la vie et persévérer pour découvrir un sens et pour soulager notre souffrance existentielle. Selon Camus, attendre la bénédiction de Dieu n'est pas la solution. « L'absurde, qui est l'état métaphysique de l'homme conscient, ne mène pas à Dieu ». <sup>22</sup> L'homme absurde ne s'appuie pas sur une foi en Dieu pour se soulager des douleurs inévitables de la vie, il prend la responsabilité de son propre salut et de son propre destin.

Les réactions que Camus récuse sont le refuge dans la religion et le suicide. Selon lui, ces réactions ne sont que des fuites ou des tentatives d'évasion futiles. Il n'est pas question d'éluder ce malaise existentiel en se reposant sur la religion. Le monde absurde idéal est « sans dieu [et] se peuple alors d'hommes qui pensent clair et n'espèrent plus. » La vie limitée ne porte pas la promesse d'un Sauveur tout-puissant qui donne ou retire le droit à une vie éternelle. L'homme révolté crée son propre destin, il fonde ses espoirs dans la lutte contre la

---

<sup>18</sup> Ibid

<sup>19</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p. 81

<sup>20</sup> Ibid p.82

<sup>21</sup> Ibid

<sup>22</sup> Ibid p.62

« condition [humaine] injuste et incompréhensible »<sup>23</sup>. Il n'est pas subordonné à l'intervention divine, il sait qu'il ne peut être sauvé que par sa propre volonté. Selon Camus, certaines doctrines donnent des explications à nos questions existentielles mais nous « affaiblissent en même temps »<sup>24</sup>. Ces doctrines religieuses ont pour but de nous décharger du poids de nos vies incompréhensibles et de nous donner des directives pour mener une vie satisfaisante selon les commandements de Dieu. L'homme révolté, cependant, porte seul le poids de sa vie.

## La foi perdue et la reconnaissance de l'absurde

### Un narrateur raffiné dans un bar lugubre

*La Chute* ouvre *in medias res* avec une interpellation adressée à un homme inconnu. « Puis-je, monsieur, vous proposer mes services, sans risquer d'être importun ? » Le premier énoncé établit tout de suite le fait que les deux personnages se rencontrent pour la première fois. Après cette demande de permission pleine de modestie, la conversation continue sans que le locuteur attende une réponse du destinataire. Sans plus d'effort immédiat d'établir un rapport avec l'autre, l'énonciateur, toujours anonyme, continue de parler en commentant les gens autour d'eux. Dès cette première énonciation jusqu'à la fin du roman, il n'y a qu'une seule personne qui parle : le locuteur en question. Il est la seule voix narrative du récit, qui est raconté à la première personne. Il intervient en se référant à lui-même comme « je », cette forme narrative étant, selon le critique littéraire Gérard Genette, « homodiégétique ». Genette définit ce terme dans *Discours du récit*<sup>25</sup>, un terme utilisé pour qualifier un récit rédigé « à la première personne ». Il suggère là qu'un narrateur peut, à tout moment, employer le pronom « je » et que, par conséquent, tous les textes sont à la première personne. « En tant que le narrateur peut à tout instant intervenir *comme tel* dans le récit, toute narration est, par définition, virtuellement faite à la première personne. »<sup>26</sup> Dans une telle situation narrative nous n'avons qu'une version des événements. C'est-à-dire que le narrateur a l'opportunité de construire ses propres vérités et de les masquer jusqu'à ce qu'il soit prêt à les dévoiler.

---

<sup>23</sup> *L'Homme révolté* p.23

<sup>24</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.126

<sup>25</sup> Gérard Genette, *Figures III*, Paris : Éditions du Seuil, 1972

<sup>26</sup> Gérard Genette, « Discours du récit », in *Figures III*, p.252

Cette rencontre a lieu au *Mexico-City*, un bar miteux situé dans les bas-fonds d'Amsterdam. Nous sommes dans l'Europe d'après-guerre. Une époque où l'homme essaie de redonner sens à la vie suite à une guerre démoralisante, et une société marquée par les atrocités humaines horribles qui ont révélé la capacité destructrice de l'homme. Camus décrit ainsi cette période dans *L'Homme révolté* : « On estimera peut-être qu'une époque qui, en cinquante ans, déracine, asservit ou tue soixante-dix millions d'êtres humains doit seulement et d'abord, être jugée. »<sup>27</sup> Dans un tel contexte, il serait légitime de croire que l'homme cherche quelque chose en quoi il pourrait croire. La narration est concentrée sur cinq jours et pendant cette période le narrateur, qui est aussi le protagoniste, livre d'une façon planifiée les expériences de son passé qui ont fait de lui ce qu'il est. Il est tout à fait conscient qu'il s'inscrit dans une période qui a été excessivement brutale. « Drôle d'époque, vraiment ! Quoi d'étonnant à ce que les esprits soient troublés »<sup>28</sup>.

Le héros qui prend l'initiative de ce pseudo-dialogue est un Français d'âge mûr. Il raconte sa propre histoire et explique comment il en est arrivé à sa vie actuelle. C'est le héros qui initie la conversation avec son interlocuteur, qui lui paraît être quelqu'un du même âge et du même statut social élevé. Il est remarquablement poli et éloquent quand il accepte son invitation à prendre un verre. Initialement, notre protagoniste correspond donc à la description d'un homme raffiné et bien élevé. Suite à cette bonne impression, il donne cependant un ton nouveau à la conversation en rabaissant orgueilleusement le barman devant son interlocuteur nouvellement acquis. « Je crains que vous ne sachiez-vous faire entendre de l'estimable gorille qui préside aux destinées de cet établissement. »<sup>29</sup> Il compare le barman, qui est aussi le propriétaire, à un animal sans langage humain. En répondant à une réplique de son interlocuteur, il révèle un malaise par rapport à son silence qui leur semble bruyant. « Vous avez raison, son mutisme est assourdissant. C'est le silence des forêts primitives, chargé jusqu'à la gueule. »<sup>30</sup> Ses affirmations sont entières mais sa rhétorique oxymorique fait preuve de sa finesse. Il regarde le barman et comme un homme « ignoran[t] » car ne faisant que recevoir une clientèle douteuse dans un bar lugubre. « Son métier consiste à recevoir des marins de toutes les nationalités dans ce bar d'Amsterdam qu'il a appelé d'ailleurs, on ne sait pourquoi, *Mexico-City*. »<sup>31</sup> Puisqu'il n'est pas français comme notre héros, il ne parle pas la « langue civilisé[e] ». Au contraire, il ne parle qu'en grognant, comme un homme de « Cro-

---

<sup>27</sup> *L'Homme révolté* p.16

<sup>28</sup> *La Chute* p.140

<sup>29</sup> *Ibid* p.7

<sup>30</sup> *Ibid* p.8

<sup>31</sup> *Ibid*

Magnon ». « Il ne parle, en effet, que le hollandais [...] Il y va, en effet, il se hâte, avec une sage lenteur. Vous avez de la chance, il n'a pas grogné. »<sup>32</sup> Le narrateur utilise ces images irrespectueuses et continue à se moquer du propriétaire du bar avec des termes dégradants tels que « créature » et « gorille ». Sa critique se développe jusqu'à ce qu'il ne parle plus spécifiquement du barman en question. Il parle de « ces créatures » et des « primates » au pluriel. Nous comprenons qu'il s'agit d'un certain stéréotype général de sa propre imagination qu'il veut exposer ; l'homme simple, ignorant et non-cultivé, antithèse de lui-même.

Toujours poli, mais en même temps prêt à porter des jugements sévères sur les autres, le protagoniste est parfois bienveillant et parfois intolérant. Dès le début, il se montre comme un personnage qu'il est difficile de catégoriser. Dans la continuation de son jugement critique du propriétaire du bar, il précise paradoxalement qu'il ne critique pas ses aptitudes minimales de communication. « Notez bien que je ne le juge pas ». En fait, il souligne que la société devrait « reconnaître la franche simplicité de sa nature. »<sup>33</sup> Il montre presque un peu d'envie à l'égard de ce type d'homme simple, qui semble avoir établi un quotidien confortable et facile. Le barman paraît content de lui, et ne fait aucun effort pour faire bonne impression aux autres. « Une des rares phrases que j'aie entendues de sa bouche proclamait que c'était à prendre ou à laisser. Que fallait-il prendre ou laisser ? Sans doute, notre ami lui-même. Je vous l'avouerai, je suis attiré par ces créatures tout d'une pièce. » Il remarque que le barman en particulier, paraît à l'aise parmi des gens simples et semble satisfait de sa place dans le monde. « Celui-ci ne sent pas son exil, il va son chemin, rien ne l'entame. »<sup>34</sup> Nous verrons par la suite comment le commentaire du narrateur est fondé sur ses propres expériences et sentiments. C'est lui qui est devenu un homme tourmenté, à la suite d'une série d'événements qui l'a finalement amené à s'exiler à Amsterdam. Ces événements ont aussi complètement changé sa vision de son environnement et de lui-même. Il comprend désormais qu'il n'était pas à sa place dans sa vie sociale et dans sa vie professionnelle. C'est cette prise de conscience troublante qui l'a conduit à déménager de Paris à Amsterdam pour trouver un sens bien réel à sa vie. Pour lui, le milieu à Amsterdam est plus amical et les personnes plus réelles qu'à Paris. « Ils aiment à respecter, par bonté, et par modestie. Chez eux, du moins, la méchanceté n'est pas une institution nationale. »<sup>35</sup> Dans ce qui suit, nous examinerons de plus près les événements et découvertes significatifs qui poussent le héros bouleversé à quitter Paris pour chercher une réponse à l'une des plus grandes questions métaphysiques : quel est le sens de mon existence ?

---

<sup>32</sup>Ibid

<sup>33</sup>Ibid p.9

<sup>34</sup>Ibid p.8

<sup>35</sup>Ibid p.12

En décrivant le propriétaire comme il le fait, le protagoniste dépeint un homme sauvé des vaines contemplations ontologiques par son ignorance. L'ignorance qu'expose le protagoniste et dont il se moque contraste avec sa propre lucidité autoproclamée. La naïveté de l'homme simple l'empêche de reconnaître le non-sens inévitable de ses actions et le malaise qui suit cette reconnaissance. En ce qui concerne notre héros, en revanche, le fait qu'il voit clairement le non-sens illustre sa lucidité, mais renforce sa douleur. « Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint. Je reçus toutes les blessures en même temps et je perdis mes forces d'un seul coup »<sup>36</sup>. Il semblerait que, contrairement au barman, le narrateur soit entamé par le non-sens de la vie et que c'est pour cette raison qu'il soulève le sujet. Il commence à commenter sur la nature de l'homme et introduit l'idée que l'homme a souvent des motifs cachés derrière ses actions. Il avoue qu'il « éprouve de la nostalgie pour les primates. Ils n'ont pas eux, d'arrière-pensées »<sup>37</sup> Pendant les cinq jours que les deux hommes passent ensemble, le protagoniste dévoile aussi peu à peu son attitude envers les gens de sa propre classe sociale. Au bout d'un certain temps, nous comprenons que ce sont justement les gens de la haute société qu'il voit comme des personnes malhonnêtes et indifférentes. Il reconnaît « la dureté de cœur de notre classe dirigeante et l'hypocrisie de nos élites »<sup>38</sup>. Il constate qu'une duplicité fondamentale se cache derrière les actions de la bourgeoisie. Le fait que notre narrateur ait fait partie de cette bourgeoisie n'est pas clairement révélé au commencement du roman. Les indices se trouvent dans les détails de son monologue. Lorsqu'il décrit finalement son passé ouvertement, son statut social devient évident. Ainsi, en critiquant les mœurs de la haute société il montre son côté cynique et avoue qu'il n'est sûr ni de ses propres motifs ni des motifs de ses pairs.

En tant que bourgeois, il est très content quand son interlocuteur du bar lugubre reconnaît qu'il utilise un langage soutenu. « Ah ! Je vois que vous bronchez sur cet imparfait du subjonctif. J'avoue ma faiblesse pour ce mode, et pour le beau langage, en général. »<sup>39</sup> Pourtant, il appelle son élégance « une faiblesse ». Il laisse comprendre que derrière cette façade trop lisse et élégante se trouve un mal, sa propre laideur. « Le style, comme la popeline, dissimule trop souvent de l'eczéma. »<sup>40</sup> Dans cette situation, son manque de confiance en soi fait surface quand il déclare qu'un tel style linguistique sophistiqué n'est pas fait pour toujours inspirer la confiance de l'interlocuteur. Cette façon de parler peut cacher

---

<sup>36</sup> Ibid p.86

<sup>37</sup> Ibid

<sup>38</sup> Ibid p.42

<sup>39</sup> Ibid p.13

<sup>40</sup> Ibid p.10

une certaine hypocrisie. Il montre de bon gré son rôle blâmable dans le monde, et cela montre paradoxalement qu'il peut être un homme sincère. Il est lucide par rapport à la malhonnêteté de l'homme et dévoile de plus des aspects très contradictoires de sa personnalité. Il a côtoyé de près l'hypocrisie, et celle-ci, finalement, le conduit à chercher un sens dans le monde. Les aspects contradictoires de sa personnalité sont nombreux et plus il raconte son histoire, plus ceux-ci se révèlent. En même temps qu'il nous laisse découvrir sa propre duplicité, il nous montre l'hypocrisie universelle. « Enfin, malgré mes bonnes manières et mon beau langage, je suis un habitué des bars à matelots du Zeedijk. Allons, ne cherchez plus. Mon métier est double, voilà tout, comme la créature. »<sup>41</sup> La duplicité de l'homme est un thème qui se répète dans *La Chute* et nous reviendrons dessus.

La plupart du temps l'interlocuteur reste silencieux, mais lorsqu'il remarque le langage soutenu de son compagnon, la réaction plaît beaucoup à notre héros. Ce dernier est heureux d'avoir trouvé un égal sur le plan intellectuel. Pour lui, le fait que son interlocuteur « bronche » sur les imparfaits confirme qu'ils ont probablement le même statut social. « Donc, un bourgeois, à peu près ! Mais un bourgeois raffiné ! Broncher sur les imparfaits du subjonctif, en effet, prouve deux fois votre culture puisque vous les reconnaissez d'abord et qu'ils vous agacent ensuite. »<sup>42</sup> Heureusement pour notre protagoniste, son auditeur apparaît cultivé lui aussi. Le héros constate qu'il est définitivement intéressé par son compatriote silencieux qui, ironiquement, lui ressemblera de plus en plus. Le fait que l'interlocuteur reste là pour l'écouter, prouve qu'il trouve la conversation digne d'intérêt. « Enfin, je vous amuse, ce qui, sans vanité, suppose chez vous une certaine ouverture d'esprit »<sup>43</sup>. Le protagoniste continue à vérifier leur ressemblance en demandant s'il est bien instruit dans les textes sacrés. « Vous connaissez donc les Écritures ? Décidément, vous m'intéressez. »<sup>44</sup> La confirmation du Français lui plaît. Nous verrons qu'il va plusieurs fois profiter de leurs connaissances religieuses communes. Au cours de leur conversation, le protagoniste s'explique et raisonne souvent en recourant à des références religieuses.

Même si le narrateur affirme à son compatriote qu'il n'est pas un homme pur, il se défend en précisant que les hommes simples ne sont pas purs eux non plus. « Je m'en console en me disant qu'après tout, ceux qui bafouillent, non plus, ne sont pas purs. »<sup>45</sup> Sa reconnaissance sincère de sa propre faillibilité contraste avec le côté condescendant de son

---

<sup>41</sup>ibid p.14

<sup>42</sup>ibid p.13

<sup>43</sup>ibid

<sup>44</sup>ibid

<sup>45</sup>ibid

personnage. À ce stade du roman, l'on ne perçoit pas clairement d'où vient sa notion de vie pure. Il fait référence aux Écritures déjà dans les premières pages de *La Chute*, et cela nous mène à croire qu'il base ses valeurs, d'une certaine mesure, sur la Bible. La condamnation de la duplicité et de l'hypocrisie y est facilement reconnaissable. « La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité, d'hypocrisie. »<sup>46</sup> Ses efforts explicites pour montrer à quel point il maîtrise un langage plus raffiné que les autres clients du *Mexico-City* exposent aussi la complexité du personnage. Son pardessus est usé mais il a « les ongles faits »<sup>47</sup>. Il est « renseigné » mais il ne « possède rien ». Tous ces détails contradictoires semblent retenir l'intérêt de l'interlocuteur même si le narrateur, avec ses manières impeccables, n'a toujours pas donné son nom.

### Un juge-pénitent

Tandis qu'un deuxième verre de genièvre est servi, le protagoniste continue à se glorifier. Il précise qu'il était auparavant avocat mais qu'il a pris actuellement le rôle de « juge-pénitent », un métier de sa propre création. Puis, il se présente : « Jean-Baptiste Clamence, pour vous servir »<sup>48</sup>. Ancien avocat respecté, il était autrefois entouré par des gens qui l'admiraient. « Ma profession m'enlevait toute amertume à l'égard de mon prochain. Elle me plaçait au-dessus du juge. »<sup>49</sup> A cause de sa profession, il a l'habitude de juger et à défendre les autres. Le stéréotype d'un tel homme correspond à quelqu'un qui aurait un comportement plutôt calculé et des valeurs solides. Clamence vérifie, et même renforce ce stéréotype, en proclamant qu'il « avait une spécialité : les nobles causes. »<sup>50</sup> Il choisissait en particulier les « victimes » comme clients. « La veuve et l'orphelin » étaient ses accusés préférés. Il semble par ailleurs plutôt désagréable lorsqu'il se vante : « Je suis sûr que vous auriez admiré l'exactitude de mon ton, la justesse de mon émotion, la persuasion et la chaleur, l'indignation maîtrisée de mes plaidoiries »<sup>51</sup> Comme un bon samaritain, il aidait les gens qui étaient impuissants et sans ressources. En même temps, il donne des indices forts démontrant qu'il n'exécutait pas ces gestes charitables uniquement de bonne foi. Il apparaît qu'il avait des

---

<sup>46</sup> *Jacques* 3:17

<sup>47</sup> *La Chute* p.14

<sup>48</sup> *Ibid* p.12

<sup>49</sup> *Ibid* p.30

<sup>50</sup> *Ibid* p.21

<sup>51</sup> *Ibid* p.22

raisons plus égocentriques que charitables. « Mais jugez déjà de ma satisfaction. Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur bien que, pour nous apaiser mutuellement, nous fassions mine parfois de condamner ces plaisirs sous le nom d'égoïsme. »<sup>52</sup> Il ne ressentait en aucun cas une véritable compassion pour ses clients.

Sa perspicacité quant à l'égoïsme universel derrière les actes de bonté, est pleine et entière. Clamence continue en racontant qu'à l'époque, il connaissait un « grand chrétien » qui « reconnaissait que le premier sentiment qu'on éprouve à voir un mendiant approcher de sa maison est désagréable. »<sup>53</sup> En réalité le chrétien ne veut pas faire l'aumône, même si la société et l'église l'attendent de lui. Le manque de solidarité humaine qu'il exemplifie ici contraste fortement avec le concept chrétien de charité. Dans la première épître aux Corinthiens de l'apôtre Paul, ce dernier insiste sur le fait que la charité est l'un des attributs les plus importants de l'homme. « Quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. »<sup>54</sup> Clamence reste lucide par rapport à l'hypocrisie derrière ses propres actes « charitables » et dévoile également à quel point il était, tout de même, content de lui. « Je gagnais ma vie en dialoguant avec des gens que je méprisais. Mais voilà, j'étais du bon côté, cela suffisait à la paix de ma conscience. »<sup>55</sup> Les multiples facettes de la transformation personnelle de notre protagoniste et ses prises de conscience successives continuent à faire surface. Clamence reconnaît qu'il vivait selon certaines attentes sociales : « J'étais soutenu par la satisfaction de me trouver du bon côté de la barre. »<sup>56</sup> Cependant il avoue plusieurs fois que ses motifs n'étaient pas vraiment altruistes. Il était généreux avec les autres seulement par habitude et ses gestes de gentillesse n'avaient pas de sens réel. Il devient conscient de ces vérités douloureuses suite à un incident imprévu sur un pont à Paris. Cela sera décrit dans le courant de la deuxième journée de leur rencontre.

Ironiquement, c'est pendant cette période de réussite et de bonheur apparent que Clamence comprend que l'existence qu'il avait construite était, en réalité, dépourvue de sens. Il était en train de perdre sa foi en l'humanité bien qu'il menât la belle vie. C'est justement puisqu'il commençait à chercher un sens à ses actions quotidiennes qu'il finalement se trouve dans un bar à Amsterdam et non plus à Paris, la grande métropole. Pour Clamence, ce bar est un endroit où les pécheurs sont bienvenus de la même manière que les « renseignés ». « Mais

---

<sup>52</sup> Ibid p.24

<sup>53</sup> Ibid p.25

<sup>54</sup> 1 Corinthiens 13:2

<sup>55</sup> La Chute p.23

<sup>56</sup> Ibid p.22

vous comprenez alors pourquoi je ne puis dire que le centre des choses est ici, bien que nous nous trouvions à l'extrémité du continent. [...] Les lecteurs de journaux et les fornicateurs [...] viennent demander, en toutes langues, du genièvre à *Mexico-City*. Là, je les attends. »<sup>57</sup> Il se sent responsable d'exercer son métier de juge-pénitent dans ce bar fréquenté par des marginaux. Il admet qu'il a une aversion pour les juges mais qu'il exerce son métier par passion. « On ne peut pas nier que, pour le moment, du moins, il faille des juges, n'est-ce pas? »<sup>58</sup> Pour garder le mystère sur son personnage, il admet qu'il a donné un faux nom. « Bien entendu, je ne vous ai pas dit mon vrai nom. »<sup>59</sup> Il n'a pas choisi de se présenter seulement comme un homme infaillible ou comme un juge digne de confiance, il vise aussi de paraître repentant. Il juge les autres mais il veut le faire dans les mêmes conditions que pour juger sa propre vie.

### Le monologue d'un narrateur non fiable

Dès le commencement du roman, nous notons que cette conversation est un monologue plutôt qu'un dialogue. On peut dire qu'elle est un quasi-dialogue dans lequel l'interlocuteur mystérieux reste passif et anonyme tout au long du récit. Celui-ci n'a que des interventions brèves, révélées seulement par les réponses ou commentaires du narrateur. « Je vous reverrai demain, sans doute. Demain, oui, c'est cela. Non, non, je ne puis rester. »<sup>60</sup> La seule exigence du narrateur vis-à-vis de son interlocuteur est que celui-ci l'écoute. Il n'attend jamais de réponse ni pour ses interprétations ni pour ses histoires. C'est le héros Clamence, qui est aussi le narrateur, qui dirige complètement la conversation. De ce fait, il est important de regarder la narration de plus près et ses effets sur le rôle de Clamence. On distingue trois aspects de la réalité narrative, présentés par Gérard Genette dans *Discours du récit*. Dans cette étude, Genette explique la relation entre le narrateur et son histoire. « Je propose, sans insister sur les raisons d'ailleurs évidentes du choix des termes, de nommer *histoire* le signifié ou contenu narratif [...], *récit* proprement dit le signifiant, énoncé, discours ou texte narratif lui-même, et *narration* l'acte narratif producteur et, par extension, l'ensemble de la situation réelle ou fictive dans laquelle il prend place. »<sup>61</sup> Nous pouvons identifier ainsi ces trois aspects, l'histoire, le récit et la narration, dans *La Chute* : l'histoire du roman correspond à la totalité

---

<sup>57</sup> Ibid p.19

<sup>58</sup> Ibid p.22

<sup>59</sup> Ibid p.21

<sup>60</sup> Ibid p.44

<sup>61</sup> Ibid p.72

de son histoire à Paris et de sa vie actuelle à Amsterdam. L'histoire comprend tous les aspects de la transformation de Clamence, y compris l'homme naïf erronément assuré de sa bonté, l'homme absurde qui finit par reconnaître le non-sens du monde, l'homme qui décide d'agir face au malaise existentiel, et finalement, l'homme révolté qui s'exile à Amsterdam. En bref, l'histoire est la série d'événements qui éclairent la vérité douloureuse qu'il vivait comme un hypocrite qui fréquentait un milieu faux et déraisonnable. Le récit est ce que le narrateur dit à propos de l'histoire, c'est-à-dire les mots qui sont prononcés par Clamence dans son monologue et qui sont transmis au lecteur par le texte. Le narrateur, enfin, est le personnage qui raconte l'histoire. Dans *La Chute* nous avons un narrateur interne puisqu'il est impliqué dans l'histoire.

Le monologue se déroule au présent, à partir duquel le héros raconte ses propres fautes passées. L'acte narratif ressemble à une confession et il est l'acte principal autour duquel nous comprenons comment Clamence envisage sa vie, son environnement et son rôle là-dedans. « Nous sommes tous des cas exceptionnels. Nous voulons tous faire appel de quelque chose ! Chacun exige d'être innocent, à tout prix, même si, pour cela, il faut accuser le genre humain et le ciel. »<sup>62</sup> Puisque Clamence est le protagoniste dans l'histoire qu'il raconte, on dit que la voix narrative dans *La Chute* est autodiégétique. Genette présente la narration autodiégétique comme une variété de la narration homodiégétique. Il précise que la voix narrative du type autodiégétique est une voix « où le narrateur est le héros de son récit »<sup>63</sup> au lieu d'être une voix où le narrateur n'a qu'un rôle d'observateur. Clamence ne contrôle pas seulement la parole, il est aussi le seul personnage qui vérifie ou nie les événements de son passé formant la base de sa crise existentielle. Selon Genette le discours du narrateur « peut assumer d'autres fonctions »<sup>64</sup>. Il précise que le narrateur peut avoir un rapport « aussi bien moral ou intellectuel à l'histoire, qui peut prendre la forme d'un simple témoignage, comme lorsque le narrateur indique [...] le degré de précision de ses propres souvenirs, ou les sentiments qu'éveille en lui tel épisode, on a là quelque chose qui pourrait être nommé *fonction testimoniale*. »<sup>65</sup> Dans *La Chute* nous voyons que Clamence a une fonction « testimoniale » puisqu'il est le seul personnage à pouvoir attester la vérité de son histoire. Il fait sa propre analyse de l'histoire et ne partage que ses propres émotions par rapport à son passé. « Il faut d'abord savoir que j'ai toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes. Je ne dis pas

---

<sup>62</sup>Ibid p.86

<sup>63</sup>*Figures III* p.253

<sup>64</sup>Ibid p.261

<sup>65</sup>Ibid p.262

réussir à les rendre heureuses, ni même à me rendre heureux par elles. »<sup>66</sup> Il a aussi une fonction « idéologique » quand il interrompt son récit pour ajouter des commentaires personnels sur les faits. « Les interventions directes ou indirectes du narrateur à l'égard de l'histoire peuvent aussi prendre la forme plus didactique d'un commentaire autorisé de l'action : ici s'affirme ce qu'on pourrait appeler la *fonction idéologique* de narrateur. »<sup>67</sup> Genette ajoute qu'il s'agit d'un « discours explicatif et justificatif ». C'est là, pour Clamence, un moyen nécessaire pour diriger l'empathie de l'interlocuteur dans la direction de son choix et pour vérifier qu'ils font bien partie de la même classe sociale. « Jean-Baptiste Clamence, pour vous servir. Heureux de vous connaître. Vous êtes sans doute dans les affaires ? A peu près ? Excellente réponse ! Judicieuse aussi ; nous ne sommes qu'à peu près en toutes choses. »<sup>68</sup> Clamence ambitionne aussi souvent de convaincre l'interlocuteur qu'il voit désormais les choses de manière raisonnable. « L'alcool et les femmes m'ont fourni, avouons-le, le seul soulagement dont je fusse digne. Je vous livre ce secret cher ami, ne craignez pas d'en user. »<sup>69</sup>

En plus du fait qu'il ne donne pas son vrai nom, Clamence semble être un narrateur à qui l'on ne peut pas faire confiance. Il prend la responsabilité de narrer sa propre transformation existentielle soit pour illuminer l'hypocrisie humaine en toute sincérité, soit pour garder la possibilité de raconter son histoire sans d'autres repères externes. Il est ironique de constater que c'est dans un rôle de juge-pénitent qu'il vise à juger les autres sans témoins. Il parle des conflits anciens au présent mais les présente à travers une suite de regards en arrière. Le fait que le passé et le présent de Clamence soient séparés non pas seulement par le temps mais aussi par la géographie nous aide à distinguer entre la période où il rencontre l'absurde à Paris et le temps de la narration à Amsterdam. Néanmoins le narrateur qui est à *Mexico-City* et l'avocat dont il parle au passé sont des représentations différentes du même personnage. Ce qui est important, pour le préciser en termes camusiens, est que l'homme à Paris qui est en pleine crise existentielle est « l'homme absurde » et l'homme qui narre son histoire dans le bar est « l'homme révolté ».

L'une des raisons pour lesquelles l'on ne fait pas complètement confiance à la narration de Clamence est qu'il ment, il l'admet ouvertement à l'interlocuteur. « Il est bien difficile de démêler le vrai du faux dans ce que je raconte. »<sup>70</sup> Il ne veut pas être faussement

---

<sup>66</sup> *La Chute* p.61-62

<sup>67</sup> *Figures III* p.262-63

<sup>68</sup> *La Chute* p.12

<sup>69</sup> *Ibid* p.109

<sup>70</sup> *Ibid* p.125

caractérisé et pour éviter cela, il met en doute tout ce qu'il raconte de lui-même et de ses expériences. Pour Clamence, le fait d'être catégorisé par les autres, sans l'opportunité de s'expliquer, serait une situation épouvantable. « Mais ce serait l'enfer ! Oui, l'enfer doit être ainsi : [...] On est classé une fois pour toutes. »<sup>71</sup> Il ne veut pas être mal compris tout en nous amenant clairement à douter de lui. Clamence nous trompe délibérément en nous invitant à mettre en doute sa perception de l'histoire qu'il relate à son interlocuteur. Néanmoins, il laisse ouverte la possibilité qu'il révèle, à la fin, la vérité. « Les mensonges ne mettent-ils pas finalement sur la voie de la vérité ? »<sup>72</sup> Le critique littéraire américain Wayne Booth appelait ce type de narrateur un « narrateur non fiable ». Cette notion de « unreliable narrator »<sup>73</sup> désigne, en particulier, un narrateur qui manque de crédibilité à cause de paroles ou d'actes ne correspondant pas à la norme de l'auteur ou du texte en question (« I have called a narrator reliable when he speaks for or in accordance with the norms of the work (which is to say, the implied author's norms), unreliable when he does not »<sup>74</sup>). Nous devons nous demander pourquoi le narrateur de *La Chute* se discrédite autant. Que veut-il obtenir en faisant cela ?

### Les regards désapprobateurs

Pendant les cinq jours qui suivent la rencontre initiale, Clamence partage avec son interlocuteur les théories qu'il s'est forgées sur le non-sens de la condition humaine, sur le jugement des autres et sur son propre rôle dans tout cela. Il retrace sa propre histoire et explique ce qu'il a appris au cours de l'aventure de sa découverte. « Permettez-moi, mon cher compatriote, de vous donner quelques exemples (qui vous serviront, j'en suis sûr) de ce que j'ai découvert au cours de mon exploration »<sup>75</sup>. Il est certain que ses leçons de la vie vont lui fournir des informations précieuses. En se rendant compte que sa vie quotidienne n'était pas aussi admirable qu'il pensait, il est parti en quête d'une plénitude de vie qu'il ne trouve pas à Paris. Dans la capitale, il sentait « un mépris instinctif envers les juges en général. » Maintenant, il sait que ce mépris « avait ses raisons »<sup>76</sup>, mais il ne les explique pas encore. À ce stade du roman, il n'est pas facile de déchiffrer précisément ce qu'il entend par

---

<sup>71</sup>*La Chute* p.52

<sup>72</sup>*Ibid* p.126

<sup>73</sup>Wayne C Booth, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago : The University of Chicago Press, Second edition, 1983, p.158

<sup>74</sup>*Ibid* p.158-159

<sup>75</sup>*La Chute* p.56

<sup>76</sup>*Ibid* p.22

« jugement » ni de voir les raisons derrière son mépris. Il ne fait pas toujours la distinction entre le jugement juridique et le jugement social des autres, ce qui contribue à l'ambiguïté de son dédain. L'atmosphère détendue du bar à matelots sur le port d'Amsterdam contraste clairement avec la haute société à Paris. Au *Mexico-City* Clamence ne souffre pas des regards désapprobateurs des autres. Entouré de marginaux, il se sent respecté. La clientèle du *Mexico-City* est tolérante envers les exclus. « Ils aiment à respecter, par bonté, et par modestie. Chez eux, du moins, la méchanceté n'est pas une institution nationale. »<sup>77</sup> Il confie à son interlocuteur à quel point il se sent à l'aise dans le bar : « Vous êtes chez moi à Mexico City, j'ai été particulièrement heureux de vous y accueillir. Je serai certainement ici demain, comme les autres soirs »<sup>78</sup>. Plus tard, on apprend comment ses découvertes existentielles sont directement liées à sa décision de déménager et pourquoi Jean-Baptiste trouve qu'Amsterdam est un décor qui convient particulièrement bien à un juge-pénitent. Ce n'est pas par hasard qu'il choisit cet endroit pour présenter ses observations sur une humanité hypocrite et peu digne de confiance. « Le dégoût de moi-même ? Allons donc, c'était surtout des autres que j'étais dégoûté »<sup>79</sup>.

Si Clamence est vraiment conscient de sa propre humilité autant que de son côté condescendant, la question se pose ici de savoir pourquoi il fait étalage de ces deux côtés si opposés de sa personnalité. Quel est son but ? Son humilité transparait lorsqu'il était en contact avec les gens qui avaient, d'une façon ou une autre, besoin de son aide. Il offrait alors son aide puis se sentait « charitable ». Il « adorait aider les aveugles à traverser les rues », et cédait sa place dans l'autobus ou dans le métro, même s'il le faisait seulement pour ceux « qui la mérit[aient] visiblement »<sup>80</sup> C'est-à-dire qu'il était très serviable, mais d'une manière maîtrisée, et non instinctivement. La bienfaisance de l'homme est indéniablement l'une des vertus les plus fondamentales de la foi chrétienne. D'après les Écritures, elle est à la base d'une vie moralement acceptable. Par exemple nous trouvons dans l'épître de Pierre cette recommandation : « Avant tout, ayez les uns pour les autres une ardente charité, car la charité couvre une multitude de péchés. »<sup>81</sup> Clamence est conscient de cela en raison du seul fait qu'il vit dans une société qui s'appuie sur les convictions chrétiennes. Face à la clientèle du *Mexico-City*, son arrogance bourgeoise est notable mais il déclare aussi, ce qui peut paraître

---

<sup>77</sup> *La Chute* p.12

<sup>78</sup> *Ibid* p.14

<sup>79</sup> *Ibid* p.81

<sup>80</sup> *Ibid* p.26

<sup>81</sup> 1 *Pierre* 4:8

surprenant, qu'il « aime ce peuple, grouillant sur les trottoirs »<sup>82</sup>. Il expose tout au long du roman la différence entre ceux qui réfléchissent sur la fausseté et le non-sens de l'hypocrisie et ceux qui n'en sont pas conscients. Nous reconnaissons les archétypes camusiens : l'homme absurde qui voit le non-sens et l'homme aveugle qui « pren[d] l'habitude de vivre avant d'acquérir celle de penser. »<sup>83</sup> En tant qu'ancien avocat de Paris, ses souvenirs des Parisiens sont marqués par une population de personnages faux. « Paris est un vrai trompe-l'œil, un superbe décor habité par quatre millions de silhouettes. » C'est ainsi qu'il présente « l'homme moderne »<sup>84</sup>. Ce dernier n'a pas de réflexions existentielles et n'est pas conscient du non-sens de sa démarche. Il n'est qu'un homme parmi d'autres qui « f[ont] des petits et lis[ent] des journaux », c'est tout. Ce type d'hommes suivent les normes établies et vivent conformément aux attentes de la société. Mais ils ne sont en réalité que des gens faux et superficiels qui ne questionnent pas l'essence de leur vie. Ils ne sont que des « silhouettes » sans contenu, dépourvues de sens.

À cet égard, il convient de s'interroger sur ce contraste entre l'homme naïf qui ne cherche pas le sens de sa vie et l'homme lucide qui confronte consciemment ce non-sens et qui cherche une manière de vivre face à l'incertitude d'un monde déraisonnable. Clamence montre qu'il fait partie de la dernière catégorie. Son monologue, effectué dans une situation où il est entouré principalement de personnes d'un statut social inférieur, a peut-être pour fonction de nous montrer qu'il a, finalement, trouvé une solution valable. Installé dans un bar plein de gens douteux, il sent peut-être qu'il est entouré de personnages qui ne sont pas seulement plus aimables, mais qui sont aussi plus authentiques que ses pairs de la haute société. Selon Clamence, ces « braves gens »<sup>85</sup> sont beaucoup moins modernes. « Ils ont le temps, regardez-les. »<sup>86</sup> Ils ne se hâtent pas pour accomplir les tâches mondaines et dépourvues de sens. En fait ils n'effectuent pas des tâches normales, ils jouent au couteau ou au revolver, un jeu dans lequel le perdant paye de sa vie. Dans ce jeu il faut continuer à jouer même si l'on a peur et tout en sachant que la mort peut survenir, complètement par hasard et à tout instant. Plus tard, au cours du quatrième jour, le héros explique à son interlocuteur comment il voit ces phénomènes. Selon lui, on ne meurt pas suite à une intervention divine. Il faut « attribuer ces accidents à la seule divinité raisonnable, le hasard ».<sup>87</sup>

---

<sup>82</sup> *La Chute* p.16

<sup>83</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.23

<sup>84</sup> *La Chute* p.11

<sup>85</sup> *Ibid* p.17

<sup>86</sup> *Ibid* p.11

<sup>87</sup> *Ibid* p.84

Notre protagoniste, ayant réussi dans la vie et jouissant d'un respect certain, était un homme « moderne » et à cause de cela, il se trouvait sans foi sincère en soi et sans foi dans l'humanité. Au *Mexico-City* il voit et juge la laideur derrière les actes humains. « J'habite sur les lieux d'un des plus grands crimes de l'histoire. Peut-être est-ce cela qui m'aide à comprendre le gorille et sa méfiance »<sup>88</sup>. À Amsterdam, Clamence a fait le choix d'habiter dans le quartier juif. Le crime qu'il mentionne est celui de la déportation massive et du massacre des Juifs pendant la Guerre. Il met l'accent sur ces atrocités avec ironie et prétend qu'il « admire » ce nettoyage ethnique exécuté par « nos frères hitlériens ». Ici Clamence expose un aspect profondément horrible de la nature humaine, d'autant que, pour un ancien avocat, respectueux de la loi juridique, le manque de justice pénale envers de tels événements doit être flagrant. Il est également plausible qu'ayant été élevé dans une société chrétienne, il questionne l'idée d'un Dieu juste ainsi que sa propre foi. Camus aurait qualifié cette idée d'un Dieu juste de « mythe »<sup>89</sup>. Les crimes contre l'humanité qui se sont produits dans ce quartier d'Amsterdam sont excessivement odieux et incompréhensibles. Pour Clamence, le génocide exemplifie une atrocité humaine complètement dénuée de sens et il commente cela avec une ironie grinçante : « Quel lessivage ! Soixante-quinze mille juifs déportés ou assassinés, c'est le nettoyage par le vide. J'admire cette application, cette méthodique patience ! »<sup>90</sup> Avec un tel contexte historique comme toile de fond, Clamence peut valider, d'une façon très poignante, sa propre méfiance et son manque de foi en l'humanité. Clamence continue en avouant à son interlocuteur qu'il est difficile pour lui de vraiment sentir de la sympathie pure pour les autres et de ne pas se méfier d'eux, même lorsqu'il se trouve dans un environnement agréable. « Même quand la sympathie est la plus forte, je suis sur mes gardes »<sup>91</sup>. Clamence est un parfait archétype de l'homme qui reconnaît lucidement que le monde est absurde, et donc est donc ce que Camus appelle un « homme absurde ». Quand on reconnaît l'absurde, comme le fait notre héros, il faut trouver une solution viable face au non-sens. Clamence s'est exilé dans un lieu qui lui rappelle un crime commis contre l'humanité. A-t-il vraiment trouvé une solution à Amsterdam ? Est-ce pour cela qu'il a choisi un bar lugubre comme toile de fond, pour raconter à son interlocuteur, en détail, comment il voit le monde ?

---

<sup>88</sup>Ibid p.15

<sup>89</sup> *L'Homme révolté* p.36

<sup>90</sup> *La Chute* p.15

<sup>91</sup>Ibid

## La thématique religieuse

### Le récit de Babel

La dégradation morale de l'homme semble être la préoccupation principale du juge-pénitent. Son curieux titre nous intrigue mais Clamence souligne tout de suite que « les professions [l']intéresse moins que les sectes. » La thématique religieuse est introduite pour la première fois lorsque le narrateur suggère que le barman, qui communique à peine, ne serait pas du tout à sa place dans « la tour de Babel ». Il fait référence au récit biblique de la Genèse mais sans expliquer pourquoi il le fait. Il ne prend pas le temps de raconter en détail l'histoire de la tour de Babel, il délaisse la référence aussi soudainement qu'il l'a introduite, sans plus d'explications. La morale du récit de Babel n'est pas spécifiée dans la Bible et Clamence ne donne pas non plus son interprétation personnelle, comme s'il supposait que son interlocuteur suit naturellement le fil de sa pensée. Dans cette histoire biblique, les hommes édifient une tour pour monter jusqu'au ciel, et prouvent ainsi qu'ils sont capables de l'atteindre. Dieu, déçu par l'arrogance humaine, brouille alors leur langue commune et les empêche de se comprendre les uns les autres.

« Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots. Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Schinear, et ils y habitèrent. Ils se dirent l'un à l'autre : Allons ! Faisons des briques, et cuisons-les au feu. Et la brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de ciment. Ils dirent encore : Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et l'Éternel dit : Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. Allons ! Descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres. Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre ; et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre. »<sup>92</sup>

---

<sup>92</sup> Genèse 11:1-9

Il résulte ainsi de l'histoire de la tour de Babel une punition des hommes par Dieu, les hommes se retrouvant alors réduits à eux-mêmes sans pouvoir se comprendre entre eux. On peut aussi considérer l'acte de Dieu comme un châtement divin provoqué par la méfiance envers l'orgueil des hommes et leur désir de puissance. Selon le christianisme traditionnel c'est Dieu qui est le seul juge, l'être suprême et l'homme doit vivre selon ses attentes. Il est dès lors hors de question que l'homme monte au ciel pour y régner à l'égal de Dieu.

Juste après avoir fait référence à Babel, Clamence évoque brièvement la notion de dépaysement et indique que le barman grognant est bien à sa place dans son bar lugubre d'Amsterdam. Le héros s'imagine que si le barman avait été à Babel et s'il s'était été éloigné de ses pairs par Dieu, il « souffrirait de dépaysement, au moins ». Clamence précise à son interlocuteur qu'il aime son dépaysement : « Ce pays m'inspire, d'ailleurs. J'aime ce peuple, grouillant sur les trottoirs »<sup>93</sup>. À ce stade du roman, Clamence paraît content de son exil à Amsterdam. Son commentaire met l'accent sur la possibilité que notre héros voit le bar comme un endroit où les hommes dispersés ou exilés peuvent, de manière surprenante, exister ensemble et se comprendre même s'ils ne parlent pas la même langue. Au *Mexico-City* ils ne tentent pas de se faire passer pour des types de gens qu'ils ne sont pas en réalité. Les prostituées et les proxénètes présents dans le bar ne se cachent pas. C'est le contraire de « l'enfer bourgeois » à Paris qui n'est qu'une société de façades.

Clamence se réfère explicitement au récit de la tour de Babel et cela attire évidemment notre attention sur Dieu et sa décision de disperser les hommes. Connaissant le récit de Babel, on peut interpréter l'agissement de Dieu comme une réaction contre l'insolence de l'homme. Il est également possible que Clamence fasse allusion à ce récit pour mettre à jour l'idée qu'un homme éloigné de ses pairs par Dieu est en même temps un homme rejeté par Dieu. En ce sens, Dieu punit l'homme à cause de sa provocation. « L'Éternel » est tout-puissant mais il n'est pas clément. Au *Mexico-City* en revanche, tout le monde est bienvenu, même les gens douteux. Ils viennent de partout volontairement et demandent du genièvre « en toutes langues ». La communication rudimentaire du barman ne l'empêche pas de servir ses clients, et le silence de son interlocuteur n'empêche pas l'intérêt qu'il porte à notre protagoniste. Le barman ne rejette pas ceux qui ont besoin des services qu'il offre, et l'interlocuteur ne rejette pas le héros prétentieux qui a besoin de son attention. À ce stade du roman, Clamence ne dit rien sur son besoin d'avoir une relation personnelle avec Dieu. L'on ne perçoit pas clairement dans quelle mesure il est conscient de l'absence ou de la présence de « L'Éternel ». Il reste par

---

<sup>93</sup>La Chute p.16

conséquent à comprendre à quel point exactement Clamence se sent personnellement rejeté ou accepté par Dieu.

C'est au moment où Clamence demande au Français si, comme lui, il connaît bien les textes sacrés, que son intérêt pour la théologie devient clairement évident. Notre protagoniste continue à se référer aux dogmes religieux tout au long de sa narration. Ses anecdotes sont liées au christianisme à tel point que son interlocuteur doit connaître les Écritures pour suivre tous les détails de son récit. Son intérêt pour la théologie soulève la possibilité d'une autre forme de jugement ; le jugement de Dieu. Clamence nous laisse croire qu'il est agnostique sans qu'il le dise directement. Il reconnaît la notion de Dieu mais précise qu'il n'a « nulle religion »<sup>94</sup>. Une question qui se pose et à laquelle nous répondrons est celle de savoir si notre juge-pénitent est en quelque manière que ce soit affecté par la loi divine. Dans quelle mesure est-il poussé par les commandements de Dieu et son jugement possible lorsqu'il décide de changer complètement sa vie ? Une autre tâche subséquente sera d'analyser dans quelle mesure Clamence juge les autres selon les directives religieuses avant qu'il ne s'exile à Amsterdam et après.

## Un Sadducéen

Pendant les cinq jours que les deux personnages passent ensemble, Clamence reste bavard. Il profite souvent de sa connaissance de la doctrine chrétienne ainsi que de celle de son auditeur pour mettre en valeur ses hypothèses sur l'homme. Cette connaissance dont il se vante régulièrement dévoile peu à peu comment il s'éloigne d'une foi en la volonté divine et à quel point il est un « homme absurde » selon la définition camusienne. Clamence n'utilise pas les histoires bibliques par hasard. A chaque fois nouvelle référence aux Écritures, il prouve à nouveau sa connaissance approfondie de l'histoire religieuse, et ces références sont nombreuses. Il choisit des récits spécifiques, non pas seulement pour faire des remarques pertinentes sur le monde qui l'entoure, mais aussi pour donner des indices discrets sur ses propres pensées. Déjà pendant leur première entrevue et peu de temps après avoir évoqué Babel, Clamence caractérise ainsi son auditeur : « Vous êtes donc ce que j'appelle un saducéen »<sup>95</sup>. Cette référence obscure n'est pas développée davantage par Clamence, mais l'interlocuteur répond de manière alerte à la caractérisation, et juge que Clamence, lui aussi était « un saducéen ». Nous savons que cet ancien parti juif, peu connu, contrôlait le premier

---

<sup>94</sup>Ibid p.34

<sup>95</sup>Ibid p.13

Temple de Jérusalem. Selon le Nouveau Testament, les Sadducéens s'opposaient aux enseignements de Jésus-Christ au point qu'ils jetèrent les apôtres en prison pour avoir prêché devant le Temple et « rempli Jérusalem de [leur] enseignement »<sup>96</sup>.

Les apôtres faisaient des miracles, reconnaissaient Jésus comme le Messie et soutenaient les gens moins privilégiés. Ils aidaient les malades et les non-croyants : « La multitude accourait aussi des villes voisines à Jérusalem, amenant des malades et des gens tourmentés par des esprits impurs ; et tous étaient guéris. »<sup>97</sup>. Par la suite, « le peuple les louait hautement »<sup>98</sup> et les Sadducéens étaient « remplis de jalousie »<sup>99</sup>. Ils ne voulaient pas que les apôtres prêchent au nom du Seigneur. Obligé de se défendre devant le souverain sacrificateur du Temple et « tous ceux qui étaient avec lui, savoir le parti des sadducéens », l'apôtre Pierre déclare « [qu]'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Avec sa réponse, Pierre renforce la suprématie de Dieu en même temps qu'il sape le pouvoir des Sadducéens et la parole humaine. Puisque Clamence et son auditeur s'identifient comme Sadducéens, cela veut vraisemblablement dire qu'inversement, ils s'opposeraient au prosélytisme des apôtres, et qu'ils nieraient la suprématie de Dieu. Partant de là, il paraît probable que Clamence et son interlocuteur soient également d'accord avec l'idée que l'on ne doit pas obéir à Dieu. Dans ce cas, notre protagoniste et son compatriote soulignent qu'ils s'opposent à la suprématie divine et laissent ouverte la possibilité qu'ils s'affilient aux humanistes. Cette possibilité est renforcée par le refus sadducéen de l'existence d'un monde spirituel, « car les sadducéens disent qu'il n'y a point de résurrection, et qu'il n'existe ni ange ni esprit »<sup>100</sup>. Sans foi en la résurrection, il n'y a pas d'espérance d'éternité. Autrement dit, nous trouvons un refus de l'éternité chez les Sadducéens tout comme chez l'homme absurde.

On trouve peu d'informations sur les Sadducéens dans la Bible, une partie de ce que nous savons sur eux vient de l'historien Flavius Josèphe. Ce dernier est peut-être le seul historien juif dont l'œuvre ait survécu, et de ce fait il est considéré comme le plus grand historiographe judéen du 1<sup>er</sup> siècle. Dans son ouvrage intitulé *Guerre des Juifs*<sup>101</sup>, il affirme que les Sadducéens « suppriment absolument le destin et prétendent que Dieu ne peut ni faire, ni prévoir le mal ; ils disent que l'homme a le libre choix du bien et du mal et que chacun,

---

<sup>96</sup> Actes 5:28

<sup>97</sup> Actes 5:16

<sup>98</sup> Ibid 5:13

<sup>99</sup> Ibid 5:17

<sup>100</sup> Ibid 23:8

<sup>101</sup> Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, Paris : Ernest Leroux, éditeur, 1911

suyvant sa volonté, se porte d'un côté ou de l'autre. Ils nient la persistance de l'âme après la mort, les châtements et les récompenses de l'autre monde. »<sup>102</sup>

D'après Flavius Josèphe, les Sadducéens insistaient sur le fait que nous sommes seuls responsables quant à la façon dont se déroule notre vie. Qu'il s'agisse d'événements malheureux ou de bonnes expériences, notre misère ou notre bonheur sont les résultats de nos propres choix. Les Sadducéens ne croyaient pas à la notion de destin et selon eux, la vie n'est pas prédéfinie par Dieu. L'homme seul est responsable de sa vie et de ses propres circonstances. L'on ne devrait donc pas blâmer Dieu pour l'absurdité du monde ni attendre son salut pour nos fautes. L'individu reste libre et responsable de ses actes et de ses choix. Obéir aux lois de Moïse était essentiel pour les Sadducéens. « Les Pharisiens avaient introduit dans le peuple beaucoup de coutumes qu'ils tenaient des anciens, mais qui n'étaient pas inscrites dans les lois de Moïse, et que, pour cette raison, la secte des Sadducéens rejetait, soutenant qu'on devait ne considérer comme lois que ce qui était écrit, et ne pas observer ce qui était seulement transmis par la tradition. »<sup>103</sup> Dans le cas de Clémence, on ne sait pas encore s'il prête sincèrement attention aux commandements de Dieu. Nous reviendrons sur ce point lorsque nous examinerons de plus près les jugements que Clémence, finalement, rend sur l'homme.

Après avoir appris que son interlocuteur a « des richesses », Clémence continue à faire référence aux Sadducéens en l'amenant à admettre qu'il ne partage pas ces richesses. « Les avez-vous partagées avec les pauvres ? Non. »<sup>104</sup> Nous savons que les Sadducéens appartenaient à la haute société, précisément comme le héros. Ils constituaient, avec les Pharisiens, l'aristocratie de l'époque en Israël. Ils étaient des gens fortunés et occupaient la majorité des sièges du Sanhedrin, le tribunal suprême du peuple juif. « Une partie de l'assemblée était composée de sadducéens et l'autre de pharisiens ».<sup>105</sup> Il est probable que ce soit pour cette raison que les Sadducéens « ne parven[aient] à convaincre que les riches et n'ét[aient] pas suivis par le peuple »<sup>106</sup> sur le plan politique. Les similarités entre la fonction judiciaire et la position sociale des Sadducéens et l'ancienne vie de Clémence sont, d'après ces versets bibliques, évidentes. En examinant les similarités entre Clémence, son interlocuteur et cette ancienne communauté juive, nous pouvons approfondir ainsi les similarités entre le héros et son interlocuteur : Clémence affirme qu'il ne croit pas en la

---

<sup>102</sup> Ibid p.166

<sup>103</sup> Flavius Josèphe, *Antiquités Judaïques*, Paris : Ernest Leroux, éditeur, 1904, Livre XIII, Chapitre X, p.178

<sup>104</sup> *La Chute* p.13

<sup>105</sup> Actes 23 :6

<sup>106</sup> *Antiquités Judaïques* p.178

suprématie divine ni dans le salut éternel. Il constate que l'homme est responsable de son propre destin, et semble finalement avoir une approche humaniste dans ses réflexions existentielles. Ce qui paraît contradictoire, à ce stade de l'étude, est le fait que les Sadducéens adhéraient strictement aux commandements. Il nous reste donc à déterminer si notre héros, qui nie l'éternité, croit que la loi de Moïse doit être prise en compte dans sa quête de sens.

## Un héros camusien

Dans les premiers jours, Clamence est moins disposé à parler directement de sa propre relation avec Dieu. Il était un jeune homme exceptionnellement sûr de soi, il sentait qu'il était « désigné à réussir et autorisé à ce bonheur par quelque décret supérieur » ; « je me trouvais un peu surhomme »<sup>107</sup>. Toujours condescendant et conscient de son propre rôle il sait ce « qu'il y avait d'extraordinaire dans cette conviction »<sup>108</sup>. La rhétorique de Clamence et son choix des aphorismes donnent encore davantage l'impression qu'il se juge supérieur à ses contemporains et sa façon de s'exprimer renforce son besoin de se présenter comme prééminent. Cela signifie-t-il qu'en rejetant Dieu comme son maître, il est heureux de se dévouer à lui-même ? Il précise que Dieu nous manque et que nous sommes seuls dans le monde. « Ah ! Mon cher, pour qui est seul, sans dieu et sans maître, le poids des jours est terrible. Il faut donc se choisir un maître, Dieu n'étant plus à la mode »<sup>109</sup>. Une deuxième question, émergeant d'une telle déclaration, est celle de savoir si Clamence se considère réellement comme un maître. Si tel est le cas, il est possible qu'il soit en train de prendre un rôle de missionnaire ou d'une sorte de quasi-prophète investi de la mission de faire passer son message. Ici encore, il souligne que les règles, normes et exigences religieuses, manquent de validité pour lui. Il ne se sent pas soulagé par un Dieu clément. Ceci n'est pas en soi une disposition particulièrement originale. Ce qui distingue Clamence des autres est qu'il en parle sincèrement, tout haut, spontanément et apparemment sans crainte. « Celui qui adhère à une loi ne craint pas le jugement »<sup>110</sup>. Pourtant, le jugement des autres est douloureux pour notre protagoniste. « Le plus haut des tourments humains est d'être jugé sans loi »<sup>111</sup> Sans quelle loi ? Clamence ne le précise pas.

---

<sup>107</sup> *La Chute* p.34

<sup>108</sup> *Ibid*

<sup>109</sup> *Ibid* p.139

<sup>110</sup> *Ibid* p.123

<sup>111</sup> *Ibid* p.123

Clamence promeut l'idée que personne n'est innocent. À la suggestion de son interlocuteur qu'on puisse vivre parmi des gens simples à Amsterdam tout en proclamant sa propre innocence, la réponse de Clamence est claire : « Improbable, hautement improbable »<sup>112</sup>. Notons que la clientèle du *Mexico-City* est composée de « créatures » telles que des marins, des prostituées, et des joueurs. Donc, pour exercer son métier de juge-pénitent Clamence a astucieusement choisi un milieu où les gens sont sans aucun doute coupables d'avoir commis des péchés. Selon lui, nous sommes tous coupables. « Chaque homme témoigne du crime de tous les autres, voilà ma foi et mon espérance... Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité, ni punir ! » Pour notre héros, il n'est pas question de tenter d'affirmer notre innocence. En revanche, toute l'humanité est coupable. Pour Clamence la peur n'est pas basée sur la menace chrétienne du Jugement dernier : « j'ai connu ce qu'il y a de pire, qui est le jugement des hommes »<sup>113</sup>. Pour lui, c'est surtout cela que l'on doit éviter, le jugement des hommes. Les jugements des autres le troublent à tel point qu'il décide de devenir son propre confesseur, entouré de pécheurs dans un confessionnal provisoire et très peu orthodoxe. Clairement, Clamence éprouve dans le bar un sentiment d'appartenance. « Vous êtes chez moi à *Mexico-City* »<sup>114</sup>. À Paris il ne se sentait pas à sa place. Il peut désormais rassurer son auditeur que ce n'est plus le cas. Au près de Dieu, il ne trouve ni soutien ni solutions pour faire face à une nature humaine corrompue. En exerçant sa fonction de juge-pénitent, il fait un effort pour continuer à vivre avec l'absurdité. Comme nous le verrons plus loin, c'est justement parce qu'il fait cet effort malgré ce manque de salut, que Jean-Baptiste Clamence reste un héros camusien. Il a pris conscience de l'absurde et il essaye activement de donner un sens à son existence.

## L'innocence perdue et la culpabilité

### La chute d'une femme inconnue

Clamence dévoile son histoire peu à peu. Le premier soir de sa rencontre avec le Français ils sortent du bar ensemble et Clamence quitte son « cher compatriote »<sup>115</sup> sur un pont. Clamence explique qu'il a fait le vœu de ne jamais franchir un pont la nuit. Sans plus

---

<sup>112</sup>Ibid p.116

<sup>113</sup>Ibid

<sup>114</sup>Ibid p.14

<sup>115</sup>Ibid p.19

d'explications, il dit que « quelqu'un peut se jeter à l'eau »<sup>116</sup>. Ce n'est que plus tard qu'il décrit la source principale de sa honte et de son angoisse la plus profonde. Il s'agit d'une nuit au cours de laquelle il croisa une jeune femme sur le pont Royal à Paris. Au bout du pont, il entendit qu'elle se jetait dans la Seine, sans doute pour se suicider. Il s'arrêta mais ne retourna pas sur ses pas. Même s'il entendit « un cri plusieurs fois répété »<sup>117</sup>, il ne fit aucun effort pour aider cette femme ni pour avertir la police. Dans une telle situation, il est légitime de croire qu'il s'arrêta instinctivement juste après l'événement en sachant qu'il aurait dû agir. Ce suicide marqua un moment crucial à partir duquel Clamence commençait à faire face à ses défauts. L'avocat admiré, faisait le choix de ne rien faire. Il est raisonnable de penser qu'il savait bien que son choix était égoïste. Le fait qu'il n'est pas intervenu n'est pas exactement un péché mais la situation le trouble tout de même. D'un point de vue éthique, il négligea la valeur d'un autre être humain et son choix l'accable : « Je sentais une faiblesse irrésistible envahir mon corps. »<sup>118</sup> Il était minuit et les rues étaient vides. Il semble que Clamence était la seule personne qui vit la chute de cette femme inconnue. Sans autres témoins, il n'y a personne pour juger son inaction.

Dès ce moment, il devient aussi conscient du « silence » qui suit le dernier cri de cette femme prise par le courant de la Seine. Le silence est un symbole qui revient dans le roman. Pour notre héros, il est souvent inquiétant. Le silence affirme qu'il est seul et son besoin d'un confesseur est accentué. De plus, il devient douloureusement conscient de l'ampleur de sa faillibilité. Il n'est pas simplement un homme vertueux, il est aussi capable de fermer les yeux sur la souffrance d'un autre qui est plus faible. « J'ai compris cela d'un coup, le jour où le soupçon m'est venu que, peut-être, je n'étais pas si admirable. »<sup>119</sup> N'étant plus irréprochable, Clamence se sentait mal et c'est sa propre conscience qui le bouleverse, et non pas les regards désapprobateurs des autres. La culpabilité l'envahit et il « trembl[e] » de « saisissement ».<sup>120</sup> Sans le jugement des autres, d'où vient donc son malaise ? Si sa souffrance est causée par la culpabilité cela signifie qu'elle est certainement fondée sur les valeurs religieuses. Un bon connaisseur de la Bible comme Clamence connaît très bien le principe éthique du « prochain ». Clamence ne montre pas de compassion envers l'inconnue même si « La Loi » biblique exige que « tu aim[es] ton prochain comme toi-même ».<sup>121</sup> À partir de cette nuit-là,

---

<sup>116</sup> Ibid

<sup>117</sup> Ibid

<sup>118</sup> Ibid p.75

<sup>119</sup> Ibid p. 83

<sup>120</sup> Ibid p. 75

<sup>121</sup> *Lévitique* 19:18

Clamence sent que tout change autour de lui. Il commence à douter de sa respectabilité et le non-sens de sa vie l'envahit : « Je n'étais sensible qu'aux dissonances, au désordre qui m'emplissait ». <sup>122</sup> Clamence regarde la chute comme un suicide. Puisque cette jeune femme a choisi cela comme solution face aux douleurs de sa vie, elle exemplifie le personnage camusien qui fait le mauvais choix. Elle a choisi de ne plus être. La culpabilité de Clamence vient du fait qu'il n'a pas agi. « Est-ce que son absurdité exige qu'on lui échappe, par l'espoir ou le suicide, voilà ce qu'il faut mettre à jour. » <sup>123</sup> D'après Camus, l'on ne doit pas échapper à la vie, mais au contraire s'adapter.

### Les actes charitables et le sentiment de bienfaisance

Bien que Clamence ne semble pas très impressionné par l'homme en général, il n'évite pas les interactions avec les autres. En effet, il est entouré par les gens non pas seulement dans sa vie professionnelle, mais aussi quand il fréquente son bar préféré à Amsterdam. La vocation de Clamence exige le contact avec les personnes qui ont eu des complications avec la loi. Certes, il ne s'agit pas seulement de contacts avec les gens faibles mais ce sont eux qui l'intéressent le plus. Avant cette nuit cruciale sur le pont Clamence préférerait aider ceux qui étaient sans moyens. Selon toute apparence il était un vrai avocat humanitaire. Il semblait attiré par le sentiment de bienfaisance puisqu'il présente ses actes comme altruistes. « Si j'avais la chance, certains matins, de céder ma place, dans l'autobus ou le métro, à qui la méritait visiblement, de ramasser quelque objet qu'une vieille dame avait laissé tomber et de le lui rendre avec un sourire que je connaissais bien, ou simplement de céder mon taxi à une personne plus pressée que moi, ma journée en était éclairée. » <sup>124</sup> Néanmoins puisqu'il a besoin de partager ses expériences avec quelqu'un, il révèle un besoin de reconnaissance de ses actes : il a besoin d'un témoin. Il partage ses histoires justement pour provoquer un jugement de la part de son auditeur. Puisque notre protagoniste ne croit pas en Dieu il a besoin d'un homme pour être jugé et peut-être même pour finalement se sentir condamné. Sans aucun doute, Clamence n'hésite pas à se vanter et il est possible qu'il exécute des actes bénévoles pour réaliser son propre besoin d'être reconnu comme une personne charitable. De plus il est toujours probable que son comportement soit partiellement motivé par la loi divine et non pas, par sa seule

---

<sup>122</sup> *La Chute* p. 83

<sup>123</sup> *Le Mythe De Sisyphe* p. 23

<sup>124</sup> *La Chute* p. 26

conscience humanitaire. La charité était établie, très tôt, comme un des piliers de l'église chrétienne. Dans les épîtres de Paul, l'apôtre écrit aux gens de Corinthe pour leur rappeler que les actes charitables doivent être exécutés pour renforcer leur foi et même exécutés face aux adversaires à l'église nouvellement fondée. « Veillez, demeurez fermes dans la foi, soyez des hommes, fortifiez-vous. Que tout ce que vous faites se fasse avec charité ! »<sup>125</sup>

Les lois religieuses imprègnent l'ensemble de la société à tel point qu'elles faisaient parties des normes de tout le monde. Un agnostique lettré comme Clamence qui évalue ses décisions d'après les normes et attentes sociales sait très bien que la notion d'un homme juste et vertueux se base profondément sur les valeurs inscrites dans les Écritures. Certes, ces règles sont également transcrites dans les textes séculaires et humanistes, mais dans *la Chute* le protagoniste fait continuellement un effort pour afficher son intérêt pour les textes bibliques. Marqué par une situation où il salue un homme aveugle dans la rue, Clamence sait rétrospectivement que son geste était insignifiant pour l'autre. Encore une fois, il se remémore des événements qui le troublent. La salutation était un acte poli évoqué par des mœurs habituelles mais elle est dépourvue de sens puisque l'homme ne voit pas le geste ni ne l'apprécie. Ainsi, sa salutation est un acte respectable mais absurde. Clamence n'est évidemment pas content de réfléchir à ces actes tout seul. Il a activement cherché son audience et son monologue ressemble de plus en plus à une confession. Il décrit ses fautes et avoue que ses erreurs menaient à sa souffrance. À cause de son métier, Jean-Baptiste devait porter des raisonnements juridiques. Il jouait le rôle d'arbitre et il le faisait en jouissant de sa propre moralité. Son manque d'humilité est toujours surprenant. Tête à tête avec son auditeur, il rend des jugements moraux sans cesse. Il partage les détails de ses propres péchés plus que l'on s'attendrait d'un avocat qui se présente comme vertueux, poli et comme quelqu'un du bon côté de la loi. Quand il se compromet d'une telle façon il établit continuellement sa volonté d'être sincère. Il montre bravement qu'il est un pécheur comme tout le monde. Le fait qu'il initie ce monologue ne prouve pas qu'il ait acquis le sentiment de l'absurde par le jugement des autres. Ça prouve qu'il voit l'attention de l'interlocuteur comme une opportunité de se débarrasser de sa honte. Il ne croit pas au salut divin mais il se confesse quand même, toujours conscient qu'il va probablement être jugé.

Clamence et son compagnon se revoient le lendemain. L'interlocuteur commence la conversation par une question à propos du titre mystérieux : « juge-pénitent ». Il voudrait savoir ce que c'est. Si Clamence avait initialement consciemment évité de l'expliquer pour

---

<sup>125</sup> 1 Corinthiens 16:14

piquer son intérêt et pour retenir son attention à leurs rencontres, il a bien réussi. Il offre volontiers une explication plus détaillée et commence par exposer ses « sentiments envers des juges en général ». Aussi étonnant que cela puisse paraître, Clamence précise qu'il « méprisait » les juges. Il ne voulait pas en être. Il était très content d'être « du bon côté » de la loi, quelqu'un d'admirable qui défendait les faibles. Pourtant il acceptait que « Pour le moment, du moins, il faille des juges ». <sup>126</sup> Il est bien possible qu'il ait rempli la fonction de juge par générosité et qu'il ait pris la responsabilité de bon gré. L'autre possibilité est qu'il exécute ces actes nobles exclusivement pour se montrer digne et pour obtenir l'admiration des autres. Simplement par la manière dont il exerce sa profession prestigieuse, il se met en très bonne position pour être vu et jugé positivement par ses clients et par ses pairs. Une troisième possibilité est qu'il a toujours espéré une reconnaissance pour ses bonnes actions et que, pour cette raison il continue cette conversation où il peut se caractériser sans ajouter les impressions subjectives des autres. Son autoportrait est à l'abri des contradictions et des impressions des autres. Ce sont des circonstances idéales pour se vanter, pour se plaindre de la condition humaine et pour se présenter comme vertueux tout en cachant sa propre vanité. Il insiste sur l'idée qu'il avait une conscience « paisible ». Cependant, ce n'est pas le bonheur qu'il sent, c'est « la satisfaction d'avoir raison » et « la joie de s'estimer soi-même » qui sont les vraies émotions derrière sa fierté de soi et qui le conduisent à se « faire avancer ». La complexité de Clamence émerge par le fait qu'il révèle de plus en plus les motifs égoïstes derrière ses actes « nobles ». Mais est-il pénitent ? Est-t-il heureux ?

Clamence décrit en détail les moments déterminants de sa vie à Paris. Il le fait pour mieux expliquer l'homme qu'il est devenu. Dans le roman, il n'y a que sa version du passé, donc rien de ce qu'il raconte, peut être confirmé ni contesté. Puisque personne de sa vie passée n'est présent, l'interlocuteur n'a pas la possibilité de confirmer les histoires que le héros partage volontairement. Clamence est le seul personnage qui donne des informations sur ses expériences passées et sur ses réflexions existentielles. L'interlocuteur reste avec l'avocat au bar et continue de fixer des réunions pour le lendemain à chaque fois qu'ils se quittent. Notre protagoniste accorde de l'importance à leur conversation : « Vraiment, mon cher compatriote, je vous suis reconnaissant de votre curiosité. » <sup>127</sup> Clamence souhaite sa compagnie et il exprime le besoin d'attirer la sympathie de l'autre. En dépit du fait qu'il fût vénéré par ses clients, il n'a pas d'ami. Clamence l'implore de rester : « Buvez avec moi, j'ai

---

<sup>126</sup> *La Chute* p. 22

<sup>127</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p. 47

besoin de votre sympathie »<sup>128</sup>. L'ancien avocat respecté se sent seul et manque de compagnons. Découragé par la difficulté de trouver des amis sincères, il se contente de la sympathie parce qu'on « La trouve plus facilement. »<sup>129</sup> Ce n'est pas seulement un confident pour son passé que le juge-pénitent demande, il cherche aussi de la camaraderie.

## Un Dieu vindicatif et cruel

La deuxième journée de leur rencontre Clamence parle beaucoup de sa satisfaction procurée par les actions généreuses qu'il exécutait à Paris. Bien que les aphorismes pessimistes sur l'humanité abondent dans *La Chute* il apparaît qu'il veut, ironiquement, donner l'impression qu'il était heureux. Il caractérise l'homme comme un hypocrite, une créature « grognante » et primitive, et il les traite des « fourmis humaines. »<sup>130</sup> Il dépeint une société composée d'êtres destructeurs qui sont conduits par des arrière-pensées égoïstes et une société qui forme des masses détruisant leur propre survie. Il compare les hommes aux « sauterelles »<sup>131</sup> et aux piranhas féroces qui, avec « Les petites dents, [...] attaquent à la chair, jusqu'aux os. »<sup>132</sup> Il compare les hommes aux animaux qui s'organisent dans des essaims démolisseurs pour liquider d'autres espèces. Dans la Bible les locustes sont des symboles sinistres des maux avec des visages humains. « Et leurs visages étaient comme des visages humains. »<sup>133</sup> Dans *l'Exode* les sauterelles sont la huitième plaie d'Égypte infligée par un Dieu vengeur. Il obscure « la surface de toute la terre »<sup>134</sup> avec les sauterelles pour manifester son pouvoir sur le Pharaon irrévérencieux qui refuse de libérer les esclaves israélites. Le manque d'humilité de Pharaon provoque Dieu : « Jusqu'à quand refuseras-tu de t'humilier devant moi ? »<sup>135</sup> Dieu exige qu'ils soient libérés afin que les israélites puissent le servir au lieu de servir le Pharaon. Les locustes sont aussi le cinquième malheur de *l'Apocalypse*. Ils sortent du puits de l'abîme avec le pouvoir de faire mal « aux hommes qui n'avaient pas le sceau de Dieu sur le front. »<sup>136</sup> Les gens qui ne sont pas « les serviteurs de...Dieu »<sup>137</sup> peuvent être soumis au mal. La référence aux sauterelles dans *la Chute* a une connotation menaçante précisément comme

---

<sup>128</sup> Ibid p. 35

<sup>129</sup> *La Chute* p. 35

<sup>130</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p. 29

<sup>131</sup> *La Chute* p. 22

<sup>132</sup> Ibid p. 12

<sup>133</sup> *L'Apocalypse* 9:7

<sup>134</sup> *L'Exode* 10:15

<sup>135</sup> Ibid 10:3

<sup>136</sup> *L'Apocalypse* 9:4

<sup>137</sup> Ibid 7:3

elle l'est dans la Bible. Clamence admet qu'il tolère à peine les sauterelles, comme il tolère à peine les juges. « Pourtant, je ne pouvais comprendre qu'un homme se désignât lui-même pour exercer cette surprenante fonction. Je l'admettais, puisque je le voyais, mais un peu comme j'admettais les sauterelles. »<sup>138</sup> En même temps, il précise qu'il y a une différence entre les deux : les récits bibliques sur « les invasion[s] de ces orthoptères » n'ont offert ni soulagement ni bien. Dans ces récits, Dieu juge l'homme durement et sans miséricorde. Par contre, il « gagnai[t] [s]a vie en dialoguant »<sup>139</sup> avec les hommes. Pour lui, les juges et les jugements qu'ils rendent ont un usage pratique : ils visent à maintenir une société juste. Les jugements de Dieu, dans ces récits, n'étaient que des actes vengeurs. Ayant appris que l'interlocuteur connaît la Bible aussi bien que lui, Clamence soulevé astucieusement des récits bibliques où Dieu est une figure d'autorité vindicative et cruelle.

L'image que Clamence donne de lui est, comme indiqué plus tôt, parsemée des expressions qui nous mènent à croire que Clamence se voyait comme sincèrement heureux à Paris. « Je jouissais de ma propre nature, et nous savons tous que c'est là le bonheur. » Il prend la peine de préciser à l'auditeur à quel point il jouissait de sa vie à Paris et de sa propre nature charitable. Il fait un effort considérable pour continuer à se glorifier et pour convaincre l'interlocuteur qu'il était vraiment en harmonie avec lui-même et avec le monde. Il parle de « la joie de s'estimer soi-même »<sup>140</sup> et de « la paix de [sa] conscience ». Il parle de sa vie « enviable » et des « grandes joies » qu'il éprouvait pendant cette période à Paris. Ses exploits caritatifs lui donnent « des plaisirs mieux savourés. »<sup>141</sup> Pour lui, seules les « situations élevées » sont « les seuls où [il puisse] vivre. »<sup>142</sup> Clamence prenait « plaisir à [sa] vie et à [sa] propre excellence. » Il décrit ses actes charitables comme « Les continuelles délectations que je trouvais dans ma vie, et surtout dans mon métier. » L'autosatisfaction de Clamence semble avoir été totale et son bonheur conséquent semble indéniable. Il reste à voir si le bonheur de Clamence n'était qu'un état d'esprit faux, ou non.

Toutes les affirmations de bonheur appartiennent à sa vie à Paris. À ce point du roman il se caractérise comme un homme extraordinairement heureux seulement quand il parle de son passé. La nature humaine en général est, par contre, l'objet de multiples références dégradantes. Ses anecdotes déjà mentionnées contrastent avec le contentement de soi que

---

<sup>138</sup> *La Chute* p.22

<sup>139</sup> *Ibid*

<sup>140</sup> *Ibid* p.23

<sup>141</sup> *Ibid* p.26

<sup>142</sup> *Ibid* p.28

Clarence proclamait quand il « Prenai[t] plaisir à la vie et à [sa] propre excellence. »<sup>143</sup> Il représentait l'homme qui vit aveuglement selon les habitudes et les attentes des autres. Les actes de charité n'étaient que des actions impersonnelles et mécaniques. À Paris il assista aux funérailles d'un concierge même s'il l'appelle « la méchanceté même, un monstre ». <sup>144</sup> Au cours de la conversation avec son interlocuteur à Amsterdam, Clarence reconnaît que pour lui, ces funérailles n'avaient aucune importance ; il n'aimait même pas le décédé. C'était un acte vide de sens. Rétrospectivement il suggère que la dégustation du Pernod était peut-être la seule raison de sa visite : « Quelle raison à tout cela, dites-moi ? Aucune, sinon l'apéritif. »<sup>145</sup> Au début de sa carrière il était fier de sa réputation d'homme irréprochable et généreux. Pourtant plus loin dans son dialogue au bar, Clarence laisse entrevoir les doutes et les insécurités qu'il cache vis-à-vis de sa propre nature. Il révèle les doutes partiellement en déclarant qu'il désire de la sympathie. Clarence allait subir des transformations existentielles bouleversantes avant de s'exiler à Amsterdam. L'un de ces événements bouleversants se déroulait un soir qui précède la chute fatale de la femme inconnue. Il s'agit d'un soir à Paris quand Clarence se promène seul et se trouve, curieusement, dans les rues parisiennes dépeuplées.

Le soir en question marque le moment décisif quand la confiance en soi désinhibée de Clarence, fut bousculée. C'était un incident qui causa un moment de distraction dans sa vie quotidienne, avec son travail, les activités sociales habituelles et les relations superficielles avec les autres. Clarence raisonnait que l'ensemble de la société s'ennuyait. C'est pourquoi l'homme crée une vie de « complications et drames. »<sup>146</sup> Il suggérait que nous avons un tel besoin d'engagements humains qu'on accepte même « la servitude sans amour ». Cependant il déclarait qu'il n'était pas affecté par ce besoin. Son côté condescendant réapparaissait quand il affirme qu'il « Ne [s]'ennuyait pas puisqu' [il] régnait ». <sup>147</sup> Incontestablement, il se voyait supérieur aux autres. Devant l'interlocuteur il ne fait aucun effort pour cacher cet aspect contestable de sa personnalité. Par contre, il le montre intentionnellement pour sans doute souligner les changements qu'il subit suite aux événements incompréhensibles et douloureux à Paris. Il le montre peut-être aussi pour être prêt à recevoir le pardon de l'interlocuteur pendant sa quasi-confession au bar. La vision d'une existence idéale change pour notre héros. Il ne veut plus être avocat et il ne veut plus vivre parmi les gens de la haute

---

<sup>143</sup> Ibid p.29

<sup>144</sup> Ibid p. 38

<sup>145</sup> Ibid

<sup>146</sup> Ibid p.41

<sup>147</sup> Ibid

société. Si Clamence ne cherche plus la révérence des autres, qu'a-t-il trouvé à Amsterdam comme substitut ?

Avant le soir en question le héros était toujours convaincu que son comportement « célèbre » le rendait heureux. « La politesse me donnait en effet de grandes joies. »<sup>148</sup> Excessivement content de sa propre nature, le juge-pénitent déclare ironiquement que pendant cette période il « n'était concerné par aucun jugement ». Selon ses propres mots il vivait « impunément »<sup>149</sup>. Clamence continue d'affirmer ses anciennes qualités. Plus il raconte, plus il devient clair qu'il se voyait d'une manière partiellement illusoire. Il aimait les femmes et la justice. Il pratiquait les sports et se regardait comme un homme « généreusement doué ». Il va sans dire que son contentement de lui-même était profond. D'après lui, les personnes l'entouraient et pour Clamence, leurs présences étaient comme des « hommages ». Il se considérait lui-même comme plus intelligent que ses contemporains. Il ne s'agit pas seulement d'être plus intelligent que ses clients, mais il se considérait, en fait, comme plus intelligent que « tout le monde ».<sup>150</sup> Il se trouvait même un peu « surhomme ». Il déclare qu'il se sentait désigné et autorisé personnellement à ce bonheur par « quelque décret supérieur ». Toutes ces références ressemblent aux caractéristiques d'un être céleste ou prophétique.

Clamence continue de raconter la prochaine histoire. Il s'agit d'un autre soir à Paris qui change justement la manière dont Clamence voit son rôle dans le monde. Pour donner la description du soir en question, il est intéressant que Clamence prenne le temps de peindre une ambiance mystérieuse. Le ciel « s'assombrissait [et] les lampadaires brillaient faiblement. »<sup>151</sup> Tout était désert quand il se promenait sur les quais de Paris vers le pont des Arts. Il remarque encore le silence qui l'entourait. Ce soir-là en particulier, le silence le faisait réfléchir sur la douceur de la nuit et au début il « était content ». Ignorant de ce qui allait transpirer après et comme on l'aurait pu le prédire d'un personnage excessivement confiant, il se sentait « puissant » et « dominant » en haut du pont. D'une manière banale et habituelle il regardait le fleuve et allumait une cigarette quand, « au même moment, un rire éclata derrière [lui]. »<sup>152</sup> Il explique à son auditeur qu'il se retourna tout de suite mais il ne vit personne. Il entendit le rire encore une fois un peu plus loin comme s'il « descendait du fleuve » mais il ne trouvait pas l'émetteur. Le scénario est inquiétant et Clamence reste immobile comme s'il était affolé. Son cœur se mit à battre plus vite. Conclusion surprenante, Clamence trouvait le

---

<sup>148</sup> Ibid p.25

<sup>149</sup> Ibid p.30

<sup>150</sup> Ibid p.33

<sup>151</sup> Ibid p.42

<sup>152</sup> Ibid

rire « naturel [et] presque amical. » Pour lui le rire « remettait les choses en place. » Même s'il n'avoue pas qu'il était effrayé par les événements inexplicables, il se sentait toujours mal à l'aise physiquement quand il rentra chez lui. Il avait des difficultés à reprendre son souffle et hésitait à ressortir de son appartement. Il appelait un ami qui ne répondit pas. Sur le pont Clamence était seul. Chez lui, même s'il essayait d'entrer en contact avec son ami, il resta seul. Dans l'appartement le son du rire réapparaît et il ouvrit les fenêtres. Cette fois il voyait des jeunes qui se séparaient joyeusement. Ceci fut la première fois que Clamence vécut un moment charnière sans qu'il n'y eût de témoins. Le soir où la femme a fait une chute du pont était la deuxième. Le rire qu'il entend dans son dos n'a pas d'émetteur. Il n'y a personne qui peut démystifier la situation ni la vérifier. L'ami qu'il téléphone n'est pas là pour le soulager non plus. Ce détail offre l'explication d'un avertissement qu'il lance à l'interlocuteur au commencement du roman : « Ne croyez surtout pas que vos amis vous téléphoneront tous les soirs, comme ils le devraient, pour savoir si ce n'est pas justement le soir où vous décidez de vous suicider, ou plus simplement si vous n'avez pas besoin de compagnie, si vous n'êtes pas en disposition de sortir ». <sup>153</sup> Le héros n'indique jamais qu'il ait considéré le suicide comme sa solution personnelle face au non-sens existentiel. Par contre si tel était le cas, la théorie selon laquelle il est un homme absurde serait dépouillée de validité. L'homme absurde ne renonce jamais à la vie. Cependant nous avons déjà établi que Clamence souffre de la solitude et qu'il a besoin de compagnie. Clamence applique plusieurs fois la technique de donner d'abord quelques indices sur une anecdote ou un épisode qu'il met en place plus tard. Le bruit des jeunes qui s'amusaient dans la rue rassure Clamence mais leur bonheur n'a rien à voir avec lui. Il referma les fenêtres et le grand avocat respecté resta seul. Clamence finit son récit du soir en racontant qu'il entra dans la salle de bain et vit dans le miroir que son sourire était « double ». Le thème de la dualité de Clamence est de nouveau instauré. C'est la première fois qu'il entend le rire mystérieux mais ce n'est pas la dernière.

Il entend le rire derrière son dos comme si quelqu'un se moque de lui et dès que Clamence a fini de raconter ce qui s'est passé ce soir-là, son esprit erre. Il s'excuse envers l'interlocuteur mais il ne partage pas ses songeries. « Comment ? Pardonnez-moi, je pensais à autre chose. » <sup>154</sup> La souvenir semble retenir son attention et évoque une contemplation du phénomène. L'interlocuteur demande s'il veut rester un peu plus longtemps au bar mais Clamence qui jusqu'ici, a été très loquace, veut curieusement qu'ils s'arrêtent là. Il a revécu la situation et il apparaît troublé. Quand ils se revoient le lendemain, Clamence insiste qu'il a

---

<sup>153</sup> *La Chute* p.35

<sup>154</sup> *La Chute* p.44

accordé peu d'attention au rire. Pourtant cela ne semble pas être toute la vérité étant donné sa réaction pensive le soir précédent et le fait que le son du rire lui rendit mal à l'aise. Quand ce mauvais sentiment est sur lui, il n'arrive pas à se débarrasser de l'inquiétude aussi facilement qu'il le prétend. En considérant que Clamence clame qu'il ment, il faut se méfier de ses auto-caractérisations qui s'avèrent souvent contradictoires. « J'exagère ? Non, mais je m'égare. »<sup>155</sup> Cet aspect de son personnage peu fiable renforce la nécessité de prendre ce qu'il dit avec réserve. Par la suite il admet qu'il ne met « plus les pieds sur les quais de Paris. Lorsque j'y passais...il se faisait une sorte de silence en moi. » Le sentiment du silence revient, accompagné par « quelques misères de santé ». Il semblerait que le rire l'a tant affecté qu'il se sentait souffrant.

Clamence raconte l'histoire du rire initial pendant la deuxième journée de leur rencontre. Il parle du soir où la femme se suicide pendant la troisième journée et la quatrième journée l'interlocuteur est au courant des événements majeurs dans la vie adulte du héros. Sans aucun jugement rendu par l'interlocuteur Clamence prend l'initiative de parler de son état d'esprit à la suite de ces événements qui bouleversent et changent sa vie. Il semblerait qu'il cherche une forme de consolation, exactement comme on pourrait l'attendre dans un confessionnal. Clamence demande à l'interlocuteur : « Tenez, après tout ce que je vous ai raconté, que croyez-vous qu'il me soit venu ? Le dégoût de moi-même ? »<sup>156</sup> Il avoue qu'il « regret[t] » ses défaillances et qu'il « continu[e] » pourtant de les oublier », il constate qu'il est pénitent sans qu'il utilise l'expression exacte. Il suit son fil de pensée avec un commentaire sur le jugement des autres. Il a déjà prononcé qu'il « Faillit des juges »<sup>157</sup> et c'est pour cette raison qu'il paraît étrange qu'il déclare que « La question est d'éviter le jugement ». Sans jugement, ni châtement ni sentence ne peuvent être prononcés. Clamence continue son raisonnement en réitérant que l'homme est imparfait et pécheur. À *Mexico City* il attire notre attention sur la table des « compatriotes » qui « cure[nt] [leur] ennui » en compagnie des prostitués. Pour l'homme, selon lui, il n'est pas facile d'arrêter de rendre des jugements, « nous sommes toujours prêts. »<sup>158</sup> Il est dans la nature humaine de critiquer ; la vocation est « irrésistible »

Au moment où Clamence se rend compte de son hypocrisie, il comprend qu'il est aussi coupable que tous les autres. Il devient vulnérable et décrit l'expérience comme s'il commençait à saigner. Une fois qu'il s'imagine que l'odeur du sang est dans l'air, il

---

<sup>155</sup> Ibid p.112

<sup>156</sup> Ibid p.81

<sup>157</sup> Ibid p.22

<sup>158</sup> Ibid p.82

s'inquiète : « Ils allaient me dévorer. » Un changement d'esprit profond se manifeste quand l'avocat réussi se décrit comme une espèce en proie aux prédateurs humains. L'humanité débusque sa proie et dans le cas de Jean-Baptiste Clamence le condamne moralement. Après cette révélation brutale, tout change pour lui. Les rapports avec ses contemporains deviennent « désaccordés » et il se sent « livré à l'accusation publique. »<sup>159</sup> Il n'a plus l'impression que les gens viennent à lui pour lui rendre hommage. Au lieu de ça, ils se placent sur une seule rangée comme une ligne d'attaque. Pour le héros bouleversé c'est comme s'il était « au tribunal » ; il est à la merci de leur jugement au lieu d'avoir leur révérence. Il s'imagine qu'ils se moquent de lui, « ils riaient »<sup>160</sup>. Il apparaît presque délirant et va jusqu'à croire qu'ils lui font « des crocs-en jambe ». Sans doute il s'étalait, mais probablement pas aussi littéralement que ça. La découverte douloureuse est qu'il a des « ennemis parmi des gens qu'[il] connaissai[t] à peine, ou pas du tout. » Même si cette prise de conscience est douloureuse il attribue la manifestation de sa lucidité au rire. Pour lui, le rire était une « Alerte »<sup>161</sup> qui l'a réveillé de sa vie hypocrite et superficielle. Sa lucidité nouvellement acquise lui permet de reconnaître que, vue de l'extérieur, son existence peut paraître ridicule. « L'univers entier se mit alors à rire autour de moi. »<sup>162</sup> Le sentiment d'être ridiculisé par l'humanité entière n'empêche pas le héros de continuer. En tant qu'homme absurde, Clamence suit le chemin nécessaire. Le rire l'aide à reconnaître le non-sens qui était au fond de son existence. Il continue en prenant des choix qui se trouvent dans les limites de ses propres circonstances, précisément comme attendu d'un homme absurde. C'est justement pour cette raison que Clamence sent que le rire « Était un bon rire »<sup>163</sup>. Après la première apparence du rire, l'univers dont Clamence était le centre « Se bris[a] »<sup>164</sup>. Selon lui, le rire « remettait les choses en place ». Après cet épisode déterminant, il comprend qu'il n'était ni aussi important ni aussi agréable qu'il le pensait et peut-être même il ne l'a jamais été.

## La liberté ou la révolte ?

---

<sup>159</sup> *La Chute* p.83

<sup>160</sup> *Ibid*

<sup>161</sup> *Ibid* p.85

<sup>162</sup> *Ibid* p.86

<sup>163</sup> *Ibid* p.43

<sup>164</sup> *Ibid* p.83

## La débauche sexuelle

Pendant une promenade le long d'un canal à Amsterdam la troisième journée, Clamence et l'interlocuteur s'assoient sur un banc. Là Clamence continue l'histoire de ses aventures passées et introduit un nouveau sujet : la débauche sexuelle. Ayant déjà décrit comment le rire sur le pont lui a ouvert les yeux sur sa vanité et sur l'hypocrisie dans la société, Clamence poursuit sa confession en dévoilant plus la période de sa vie avant la chute de la femme inconnue. À ce point du récit il semble qu'il veuille révéler plus de son passé condamnable au lieu de se concentrer sur sa vie présente. Il ouvre avec un commentaire sur la nature frauduleuse de l'homme et sur sa propre nature fausse. Nous savons que Clamence choisit souvent de soulever les aspects sombres de la nature humaine. « Du moins, me voyant agir avec les être, je ne pouvais pas me tromper sur la vérité de ma nature. Nul homme n'est hypocrite dans ses plaisirs, ai-je lu cela ou l'ai-je pensé, mon cher compatriote ? »<sup>165</sup> Il se prépare à exposer un temps de sa vie marqué par des relations socialement inacceptables à cause de leur nature scandaleuse.

Clamence approche le sujet avec prudence : « Oserais-je vous confier une nouvelle découverte que je fis, dans ma mémoire ? Ce que j'ai à vous raconter est un peu plus difficile. Il s'agit, cette fois, d'une femme ». <sup>166</sup> Après une telle remarque, il est raisonnable de supposer qu'il y a un soupçon de honte ou d'humiliation derrière cette réservation et que l'histoire qui va suivre est au sujet d'un amour compliqué. Fidèle à sa nature, Clamence poursuit son exposé des exploits pénibles d'une façon polie et contrôlée. Au début, ce souvenir ne semble pas provoquer l'humiliation. Son arrogance et sa haute opinion de lui-même restent inchangées, quand Clamence déclare qu'il a « Toujours réussi, et sans grand effort, avec les femmes... Je ne dis pas réussir à les rendre heureuses, ni même à me rendre heureux par elles. Non, réussir, tout simplement. J'arrivais à mes fins, à peu près quand je voulais ». <sup>167</sup> Clamence prend un moment pour réagir à l'expression de surprise de son interlocuteur. « Cela vous surprend ? Allons, ne le niez pas. Avec la tête qui m'est venue, c'est bien naturel ». <sup>168</sup> Clamence semble prévoir l'étonnement de l'interlocuteur et reste déterminé à divulguer plus de son passé sans sélectionner uniquement les moments estimables. Bien au contraire, il choisit consciemment de décrire l'étendue de ses conquêtes sexuelles dans les moindres détails sordides. Sans humilité Clamence se vante de son apparence et se définit comme un

---

<sup>165</sup> *La Chute* p.71

<sup>166</sup> *Ibid* p.61

<sup>167</sup> *Ibid* p.62

<sup>168</sup> *Ibid*

bel homme attirant. Il est convaincu que son apparence physique l'aidait à séduire les femmes plus que sa personnalité. « Je prenais des airs, je mettais mes coquetteries à montrer mon habilité physique plutôt que mes dons intellectuels ». <sup>169</sup> Finalement, il expose une vie de débauche où il changeait continuellement de partenaires d'une manière cynique et sans qu'il ne montrât aucune émotion tendre.

Pendant cette période dissolue de sa vie Clamence avait du succès auprès des femmes et ses conquêtes étaient nombreuses. Derrière cette débauche, les raisons étaient nombreuses : il nourrissait sa vanité, il fuyait son ennui habituel, il se sentait puissant et libre grâce à ses conquêtes et il continuait de se révolter contre les valeurs religieuses. Son but n'était pas de trouver l'amour. Pour lui, ces femmes ne représentaient pas l'amour sincère, elles n'étaient que des relations superficielles et physiques. « Je les aimais, selon l'expression consacrée, ce qui revient à dire que je n'en ai jamais aimé aucune. » Il n'est jamais tombé amoureux d'elles et initialement il constate ouvertement qu'il était conduit simplement par sa vanité et par l'ennui. « Bien entendu, le véritable amour est exceptionnel, deux ou trois par siècle à peu près. Le reste du temps, il y a la vanité ou l'ennui. Je cherchais seulement des objets de plaisir et de conquête ». <sup>170</sup> Ses rapports avec les femmes étaient purement sexuels et de ce fait, ils étaient indéniablement immoraux et honteux d'après la société de son temps. Malgré cela Clamence met un point d'honneur à tout raconter à son interlocuteur. Il constate froidement que ces relations n'étaient que des jeux et il remarque qu'il préférerait les femmes qui apprécieraient le jeu autant que lui, surtout celles qui aimaient jouer aux innocentes. « Dans ce commerce, du reste, je satisfaisais encore autre chose que ma sensualité : mon amour de jeu. J'aimais dans les femmes les partenaires d'un certain jeu, qui avait le goût, au moins, de l'innocence ». <sup>171</sup>

Préférant la compagnie d'une femme à une conversation intéressante avec ses compatriotes, Clamence est devenu le comédien qui faisait ce qu'il fallait pour les attirer. « Et combien de fois, planté sur le trottoir, au cœur d'une discussion passionnée avec des amis, j'ai perdu le fil du raisonnement qu'on m'exposait parce qu'une ravageuse, au même moment, traversait la rue. Donc, je jouais le jeu ». <sup>172</sup> L'attitude exprimée par les révélations de Clamence démontre une note de narcissisme. Ce n'est pas seulement qu'il voit les relations anciennes comme des jeux, il est aussi convaincu qu'il en était le vainqueur. « J'avais alors gagné, et deux fois, puisque, outre le désir que j'avais d'elles, je satisfaisais l'amour que je me

---

<sup>169</sup> Ibid p.60

<sup>170</sup> Ibid p.63

<sup>171</sup> Ibid p.64

<sup>172</sup> Ibid p 65

portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs ».<sup>173</sup> Ses conquêtes répétitives ont aussi comme fin de réaffirmer le sentiment de puissance. Chaque fois qu'il trouvait une nouvelle femme il fallait qu'il recommençât à prouver son pouvoir. « La vérification en ce qui les concernait, était faite une fois pour toutes, mon pouvoir assuré pour longtemps. Seulement, voilà, la vérification n'est jamais définitive, il faut la recommencer avec chaque être ».<sup>174</sup> Son amour du jeu et le besoin d'une vérification de sa puissance sont les premières raisons qu'il présente pour sa débauche et il y en aura encore d'autres. Cela ne lui suffit pas qu'il se sentît puissant une fois, il lui fallut réaffirmer ce sentiment avec chaque nouvelle conquête.

### L'auto-accusation d'un hypocrite

En considérant la nature sordide et honteuse de cette période de débauche, Clamence agit à l'opposé de ce qu'on pourrait attendre de quelqu'un qui parle à un inconnu. Il ne fait aucun effort pour cacher les aspects rebutants de son passé, il les confesse en détail et va jusqu'à s'accuser lui-même d'être un hypocrite immoral avant que l'interlocuteur n'ait le temps de le faire. Il décrit ouvertement les relations aléatoires et évoque des rapports sexuels condamnables afin qu'il soit facile de le juger comme un simple coureur de jupons froid et dépravé. « Finalement, dans cette regrettable histoire, mieux encore que dans mes autres intrigues, j'avais été plus franc que je ne pensais, j'avais dit qui j'étais, et comment je pouvais vivre. »<sup>175</sup> Clamence qui a déjà proclamé lui-même qu'il n'est pas toujours complètement digne de confiance, fait ici un effort pour souligner à quel point les accords mutuels avec les femmes étaient plus sincères que les accords avec les autres. « A celles-ci, du moins, je mentais peu. »<sup>176</sup> « Satisfaites de voir que je respectais la règle du jeu et que j'avais la délicatesse de parler avant d'agir, [elles] passaient sans attendre aux réalités ».<sup>177</sup> Clamence pense qu'il se comportait convenablement en étant sincère envers les femmes concernant ses intentions immorales.

C'est, entre autres, son désir pour la liberté et pour le pouvoir qu'il comble par ces relations stériles et sans amour. « Je satisfaisais l'amour que je me portais, en vérifiant chaque fois mes beaux pouvoirs. [...] Ce sentiment qu'elles me faisaient me libérait en les liant ».<sup>178</sup>

---

<sup>173</sup> Ibid p.67

<sup>174</sup> Ibid p.68

<sup>175</sup> Ibid p.70

<sup>176</sup> Ibid

<sup>177</sup> Ibid p.66

<sup>178</sup> Ibid p.67

La liberté dont il parle s'accorde avec l'une des explications de la liberté donnée dans *Le Mythe de Sisyphe*. « Je ne puis éprouver que ma propre liberté. Sur elle, je ne puis avoir de notions générales, mais quelques aperçus clairs. Le problème de “la liberté en soi” n'a pas de sens. Car il est lié d'une toute autre façon à celui de Dieu. Savoir si l'homme est libre commande qu'on sache s'il peut avoir un maître ».<sup>179</sup> Clamence ne se laisse pas contrôler par une femme ni par les valeurs religieuses. Il refuse de s'attacher à une femme comme il refuse de s'incliner devant Dieu. Selon Clamence, les liaisons doivent être sans engagement définitif. Sans promesse d'un futur en couple Clamence peut courtiser les femmes en vivant seulement dans l'instant. Dans ses relations amoureuses il prône la quantité au lieu de la qualité sous la forme de l'amour sincère. Clamence est content d'accumuler des séductions et ainsi, il vit le plus intensément possible chaque instant. Il n'est clairement pas à la recherche d'un amour idéal. Il ne croit pas aux liens sacrés du mariage ni en l'amour. Il ne reconnaît pas les rituels de passage de caractère religieux car selon l'homme révolté, suivre les commandements de Dieu ne mène jamais au salut éternel. Il est important pour Clamence de savoir que personne ne compte sur lui le lendemain d'une liaison sexuelle. Une relation brève qui ne mène pas à aucun avenir garantit la liberté de Clamence comme elle garantit la possibilité de se révolter contre les sacrements religieux. « La seule pensée qui ne soit mensongère est donc une pensée stérile. Dans le monde absurde, la valeur d'une notion ou d'une vie se mesure à son infécondité. »<sup>180</sup> D'après Clamence le mariage n'est pas une notion raisonnable, il est un insensé rituel de sanctification.

Derrière la confiance en soi infatigable se trouve aussi un point faible : Clamence est jaloux. Il ne voulait s'attacher à aucune femme en même temps qu'il ne voulait pas qu'elles appartiennent à un autre non plus. Il est allé jusqu'à souhaiter les contrôler pour ne pas être remplacé par un autre homme. Clamence décrit les impulsions de domination quand il reflète sur les désirs de l'homme et il les sent, lui aussi. « Qu'importe, n'est-ce pas, d'humilier son esprit si l'on arrive par-là à dominer tout le monde ? Je découvrais en moi de doux rêves d'oppression ».<sup>181</sup> Il renoue les liens même avec les femmes qui ne lui donnent que des plaisirs médiocres « Cela est si vrai que même s'il arrivait que certaines ne me fournissent qu'un plaisir médiocre, je tâchais cependant de renouer avec elles ».<sup>182</sup> Il constate qu'il a besoin de confirmer leurs liens à lui et qu'il a « [des] inquiétudes sur ce point ».<sup>183</sup> Il les

---

<sup>179</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.81

<sup>180</sup> *Ibid* p.98

<sup>181</sup> *La Chute* p.61

<sup>182</sup> *Ibid* p.67

<sup>183</sup> *Ibid*

pousse à déclarer qu'elles lui resteront fidèles. Il n'est pas conduit par des sentiments réels en demandant leur loyauté, il est conduit par des habitudes quotidiennes insensées. « Seulement, voilà, la vérification n'est jamais définitive, il faut la recommencer avec chaque être. A force de recommencer, on contracte des habitudes. »<sup>184</sup>

Le jeu de séduction semblait bien marcher pour ce héros mais cela ne soulageait pas sa jalousie. Il poursuivait chaque conquête jusqu'à ce que la femme reconnût sa supériorité, mais il ne trouvait tout de même pas la tranquillité d'esprit. Clamence fait un effort pour se focaliser sur ses propres désirs au lieu de se concentrer sur les règles religieuses. Pourtant le fait qu'il fût jaloux indique qu'il n'était pas satisfait de ce qu'il était ni de ce qu'il avait. Il ne semblait pas capable de complètement ignorer ses scrupules religieux. La Bible nous dit que l'ivrognerie et la jalousie sont des éléments qui résultent d'une façon de vivre condamnable qui entraîne l'exclusion de royaume de Dieu. « Or, les œuvres de la chair sont manifestes, ce sont l'impudicité, l'impureté, la dissolution, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les animosités, les disputes, les divisions, les sectes, l'envie, l'ivrognerie, les excès de table, et les choses semblables. Je vous dis d'avance, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui commettent de telles choses n'hériteront point le royaume de Dieu ». <sup>185</sup> Certes Clamence affirme clairement qu'il ne croit pas en un paradis au ciel, mais est-il au fond déçu par le fait qu'il n'existe pas de Dieu qui pardonne et lui permette de soulager ses sentiments inconfortables ? Il est vrai que Clamence hésite avant de raconter sa vie de débauche ; bien qu'il s'oppose à un dogme religieux, il semble toujours être influencé par les valeurs et idées religieuses.

Les règles du jeu changèrent le jour où il rencontra la femme qui jugea Clamence en tant qu'amant. Initialement Clamence caractérise la femme d'une manière cynique en trouvant qu'elle était passive et indifférente. « Je pensais qu'elle ne s'était aperçue de rien, et je n'imaginai même pas qu'elle pût avoir une opinion ». <sup>186</sup> Quelques semaines après leur rendez-vous, elle dit à quelqu'un d'autre qu'elle l'avait trouvé insuffisant. Il s'agissait clairement d'une critique de sa performance sexuelle et le jugement de la femme produisit une forte impression sur lui. Il répondit avec vigueur en cherchant à la reconquérir. « Je revis un peu plus tard cette femme, je fis ce qu'il fallait pour la séduire, et la reprendre vraiment ». <sup>187</sup> Son besoin de pouvoir s'intensifia et il commença à la traiter plus durement qu'avant. « Je l'abandonnais et la reprenais, la forçais à se donner dans des temps et des lieux qui ne s'y

---

<sup>184</sup> Ibid p.68

<sup>185</sup> Galates 5:19-21

<sup>186</sup> La Chute p.68

<sup>187</sup> Ibid p.69

prêtaient pas, la traitais de façon si brutale, dans tous les domaines, que je finis par m'attacher à elle comme j'imagine que le geôlier se lie à son prisonnier. »<sup>188</sup> D'un côté Clamence est le modèle idéal des actes nobles : éloquent et poli. De l'autre, il est un pécheur qui mène volontairement une vie méprisante pour combattre l'ennui. « Voyez-vous je ne peux supporter de m'ennuyer et je n'apprécie dans la vie que les récréations ». <sup>189</sup> Avec la critique de sa capacité sexuelle elle provoque en lui un besoin de se venger et de réaffirmer sa puissance. Quand il atteint cet objectif et prouve qu'il est capable d'assumer le rôle de maître, il est satisfait et se débarrasse d'elle. Il se sent menacé par le fait qu'elle ose publiquement critiquer son aptitude sexuelle et il en devient dirigé par le désir de la dominer. « Quand j'étais menacé, je ne devenais pas seulement un juge à mon tour, mais plus encore : un maître irascible qui voulait, hors de tout loi, assommer le délinquant et le mettre à genoux. »<sup>190</sup> Sans foi envers le code moral chrétien, Clamence peut se comporter comme un homme qui n'est lié par aucune loi divine. En conséquence, il ne peut se sentir coupable d'avoir agi d'une manière vindicative ou répréhensible ni qu'il se voie comme un pécheur, même si la société peut le juger ainsi. De ce fait, Clamence peut même se considérer comme innocent. « Je n'y mettais cependant aucun calcul ; j'étais de bonne foi, ou presque ». <sup>191</sup> Nous revenons à ce point en analysant l'innocence de l'homme absurde.

Avant qu'il ne continue son récit Clamence demande à l'interlocuteur de se rappeler le sentiment de similarité que Clamence a déjà établi entre eux. Sachant que les exploits qu'il vient de dévoiler sont généralement considérés comme indécents et honteux, il veut s'assurer que l'interlocuteur comprenne son approche aux femmes. Il lui avoue ses exploits en l'invitant à regarder en lui-même pour y trouver les mêmes fautes et avouer qu'il aurait, à un moment donné, fait pareil. Clamence remarque son hypocrisie inexploitée et lance un défi à l'interlocuteur : celui de reconnaître sa propre culpabilité. Clamence a besoin de confirmer que son interlocuteur s'identifie avec les actes insensés, calculés et immoraux qu'il a commis : « Je conviendrai avec vous, malgré votre courtois silence, que cette aventure n'est pas très reluisante. Songez pourtant à votre vie, mon cher compatriote ! Creusez votre mémoire, peut-être y trouverez-vous quelque histoire semblable que vous me conterez plus tard. ». <sup>192</sup> Ce héros qui se débarrasse facilement des femmes après avoir profité d'elles, a toujours besoin de la camaraderie et du soutien de son interlocuteur. Même après tous les

---

<sup>188</sup> Ibid

<sup>189</sup> Ibid p.64

<sup>190</sup> Ibid p.61

<sup>191</sup> Ibid p.62

<sup>192</sup> Ibid p.70

partenaires sexuelles qu'il a connues superficiellement, il a toujours besoin de son interlocuteur pour se confier.

Un tel égocentrisme, un tel cynisme et une telle objectivation des femmes mènent à croire que Clamence n'aime personne sincèrement. Certes il constate qu'il est capable d'aimer mais finalement il s'agit de l'amour-propre. « Il est faux, après tout, que je n'aie jamais aimé. J'ai contracté dans ma vie au moins un grand amour, dont j'ai toujours été l'objet. » Incapable de rester chaste il abandonne une femme simplement pour poursuivre une autre ou même plusieurs en même temps. Il ne s'attache pas à elles et il ne cherche que des aventures brèves et sans futur. Il déclare qu'il aurait fait presque n'importe quoi pour « une aventure de dix minutes et plus encore s'[il avait] la certitude qu'elle serait sans lendemain. » En maintenant inmanquablement l'accent sur l'acte sexuel et en négligeant les émotions, il méconnaît l'amour. Il allait de femme en femme et les oubliait chacune avant d'en séduire une nouvelle. Il n'est pas clair si Clamence était incapable d'être affectueux ou s'il y était réticent. Même s'il sait qu'il peut être considéré comme froid et insensible par son interlocuteur, l'histoire de la débauche sexuelle ne le conduit pas à condamner directement sa propre immoralité. Il avoue que ce n'est pas une belle histoire, mais à ce point du roman, c'est tout ce qu'il admet. Au lieu de condamner ces actes il fait un effort pour les expliquer en expliquant tous ses raisonnements. Il avoue qu'il a commis des actes sacrilèges mais cela ne peut guère être considéré comme une demande d'absolution. Certes son monologue ressemble de plus en plus à une confession, mais Clamence ne s'arrête jamais pour demander pardon directement. L'absolution ne semble pas être son but.

Clamence ne rate aucune possibilité d'afficher sa lucidité par rapport aux normes sociales. Il constate que son attitude envers les femmes peut être considérée comme une infirmité par ses contemporains mais lui-même pense autrement : « Cette infirmité après tout, était confortable. Conjuguée à ma faculté d'oubli, elle favorisait ma liberté ».<sup>193</sup> Même s'il sait bien que « cette regrettable histoire » de relations superficielles est moralement intolérable aux autres. Il souligne que pour lui chaque acte l'a conduit vers sa liberté personnelle. La débauche à ses yeux n'est pas une défaillance : elle est un accomplissement. Pour lui, les conquêtes privées de signification et sans avenir représentaient des réussites. Cela est une autre raison pour laquelle il décrit sa débauche sexuelle et l'objectivation des femmes sans humilité et sans modestie. Il réalise cette auto-accusation pour continuer à mettre en lumière son égoïsme profond et l'hypocrisie de son existence à Paris. La clarté avec laquelle il

---

<sup>193</sup> Ibid p.64

présente et semble accepter son comportement coupable est une réussite existentielle face à une vie absurde.

Vu de l'extérieur, ce qui ressemble à une fuite dans la débauche fait par contre partie de sa révolte contre tout ce qui était déraisonnable dans les relations avec les femmes. Clamence raconte que les femmes ne savaient pas vraiment ce qu'elles voulaient dans les relations et que leurs désirs semblaient contradictoires. « C'est ainsi pourtant mon cher compatriote. Les unes crient : "Aime-moi !" Les autres : "Ne m'aime pas !" Mais une certaine race, la pire et la plus malheureuse : "Ne m'aime pas, et sois-moi fidèle !" ». <sup>194</sup> Loin d'être abstrait ou inexplicable comme la foi en Dieu, l'acte sexuel est quelque chose de concret. Clamence a une appréciation de l'aspect réel et physique des liaisons sexuelles. « Je ne puis comprendre qu'en termes humains. Ce que je touche, ce qui me résiste, voilà ce que je comprends ». <sup>195</sup> De plus, Clamence sent qu'il peut être plus sincère auprès des femmes. « A celles-ci, du moins, je mentais peu ». <sup>196</sup> Dans *L'Homme révolté* Camus souligne que la révolte n'est nécessaire que face aux problèmes réels dans un monde physique et non pas dans le domaine métaphysique qui est celui de la religion. « Si, dans le monde sacré, on ne trouve pas le problème de la révolte, c'est qu'en vérité on n'y trouve aucune problématique réelle, toutes les réponses étant données en une fois ». <sup>197</sup> Clamence mentionne spécifiquement que les femmes avaient des réactions différentes à ses exploits mais finalement elles acceptaient son comportement. « Les plus sensibles de mes amies s'efforçaient de me comprendre et cet effort les menait à de mélancoliques abandons. Les autres, satisfaites de voir que je respectais la règle du jeu et que j'avais la délicatesse de parler avant d'agir, passaient sans attendre aux réalités ». <sup>198</sup>

Mais comment se sentir libre grâce à des actes immoraux ? Ce qui est certain pour l'homme absurde est qu'il ne sait pas si le monde a un sens compréhensible ou non. L'homme doit continuer à agir en reconnaissant les limites de cette incertitude et continuer à vivre dans ces limites. Comme constaté, Albert Camus renforce ces idées dans *Le Mythe de Sisyphe* : « Je ne sais pas si ce monde a un sens qui le dépasse. Mais je sais que je ne connais pas ce sens et qu'il m'est impossible pour le moment de le connaître ». <sup>199</sup> L'homme absurde reconnaît que ce sens est hors de son atteinte. L'existence est déconcertante et les relations

---

<sup>194</sup> Ibid p.68

<sup>195</sup> Ibid p.75

<sup>196</sup> Ibid p.70

<sup>197</sup> *L'Homme révolté* p. 36

<sup>198</sup> *La Chute* p.66

<sup>199</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.75

avec les autres peuvent aussi manquer de clarté. Plutôt que de rester dans une relation insensée et la continuer pour l'éternité, il faut la laisser. C'est pour cette raison que Clamence recommence continuellement le jeu de séduction. Pour lui c'est une façon de vivre, non pas une méthode pour trouver l'amour. « Il y a ceux qui sont faits pour vivre et ceux qui sont faits pour aimer ».<sup>200</sup> Pour l'homme absurde l'amour éternel et l'espoir du bonheur ne sont que des notions fausses. Il est fait pour vivre car il choisit continuellement de s'adapter aux femmes telles qu'elles sont sur le plan sexuel et non pas comme représentantes de l'amour véritable. « Car l'amour dont on parle ici est paré des illusions de l'éternel ».<sup>201</sup> Clamence suivait une façon de vivre qui ne reposait pas sur la notion d'une relation traditionnelle avec l'espérance d'un engagement définitif. Quand les femmes cessaient d'espérer qu'elles avaient un futur avec lui, il ne sentait pas la déception, il se sentait libéré. La rupture, amicale ou non, rétablissait la clarté et la continuité qu'il désirait. « Je tâchais cependant de renouer avec elles [...] pour vérifier que nos liens tenaient toujours et [pour] leur faire jurer de n'appartenir à aucun autre homme [...] Mais ce serment qu'elles me faisaient me libérait en les liant. Du moment qu'elles n'appartiennent à personne, je pouvais alors me décider à rompre, ce qui, autrement, m'était presque toujours impossible ».<sup>202</sup> On aperçoit une fois de plus que l'attitude de Clamence contraste avec les Écritures. Pour lui, les exploits charnels mènent à sa liberté. Dans *Galates*, Paul prêche à ses frères pour les convaincre de ne pas utiliser leur liberté pour suivre une vie de débauche. « Frères, vous avez été appelés à la liberté, seulement ne faites pas de cette liberté un prétexte de vivre selon la chair, mais rendez-vous, par la charité, serviteurs les uns des autres ».<sup>203</sup>

Clamence poursuit les liaisons avec passion mais il poursuit la rupture avec autant d'ardeur. Chaque fois que Clamence abandonne une femme il confirme qu'ils n'ont ni d'engagement sérieux, ni futur ensemble. Il réaffirme ainsi sa liberté individuelle chaque fois qu'il quitte une relation. En contrepartie, la liberté qu'il éprouve le motive à continuer la réussite sexuelle. « [La liberté] me donnait, elle me fournissait l'occasion de nouveaux succès ». Clamence se sent libre à cause des actes immoraux parce qu'ils sont contraires aux attentes qui se trouvent dans une société chrétienne. Son refus de s'abstenir de la débauche sexuelle n'est pas seulement une manière de se sentir libre, il est aussi un refus d'adhérer aux règles religieuses. Son comportement scandaleux confirme sa méfiance contre les attentes religieuses et ainsi il renforce sa révolte.

---

<sup>200</sup> Ibid p.103

<sup>201</sup> Ibid

<sup>202</sup> *La Chute* p.67

<sup>203</sup> *Galates* 5:13

A Paris, Clamence s'éloignait perpétuellement des attentes sociales, précisément comme attendu d'un homme révolté. Il se révoltait contre la monogamie et la vie en couple même si ces traditions sont fondamentales dans une société chrétienne. Le rôle attendu d'un homme tel qu'il est présenté dans la Bible est loin du rôle que Clamence a pris. Le dessein originel de Dieu est que l'homme quitte ses parents pour s'unir éternellement avec une femme. Dans l'Évangile selon Saint Matthieu, Jésus répond à un partisan qui demande comment la femme et l'homme deviennent un seul être : « N'avez-vous pas lu que le créateur, au commencement, fit l'homme et la femme et qu'il dit : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair ? Ainsi ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint ».<sup>204</sup> Notre protagoniste agnostique préfère le contraire, il ne veut pas s'attacher exclusivement à une femme, son intérêt principal est simplement la réaffirmation qu'il puisse les reconquérir. Pour Clamence les reconquêtes constituaient une partie des habitudes quotidiennes qui étaient dépourvues de signification réelle. « A force de recommencer, on contracte des habitudes ».<sup>205</sup>

Clamence parle de la tendresse comme d'une méthode inventée par les femmes pour s'unir sexuellement au lieu d'en parler comme d'un sentiment valable qui évolue naturellement entre deux amants. Clamence fait simplement semblant de la sentir pour arriver à ses fins : il joue un rôle pour séduire les femmes plus facilement. Pour lui tous les efforts avant l'acte sexuel ne sont que des rituels qu'il pratique très consciemment pour arriver au résultat désiré : la conquête. « Je jouais le jeu. Je savais qu'elles aimaient qu'on n'allât pas trop vite au but. Il fallait d'abord de la conversation, de la tendresse, comme elles disent ».<sup>206</sup> Il profite de son éloquence et de son charme pour jouer le rôle de séducteur comme s'il était un vrai Don Juan. « Je n'étais pas en peine de discours, étant avocat, ni de regards, ayant été, au régiment, apprenti comédien. Je changeais souvent de rôle ; mais il s'agissait toujours de la même pièce ».<sup>207</sup> Clamence semble continuellement chercher la reconnaissance de son interlocuteur par rapport à ses actions. Quand il raconte qu'il avait même préparé un discours utilisable à répétition pour les conquérir, il s'exprime comme s'il voulait se rassurer que l'interlocuteur soit bien d'accord avec ses méthodes de séduction. « Surtout, j'avais perfectionné une petite tirade, toujours bien reçue, et que vous applaudirez, j'en suis sûr ».<sup>208</sup>

---

<sup>204</sup> *Matthieu* 19:4-6

<sup>205</sup> *La Chute* p.68

<sup>206</sup> *La Chute* p.65

<sup>207</sup> *Ibid*

<sup>208</sup> *Ibid* p.66

Si Clamence était en fait complètement sûr de son soutien, il ne l'aurait pas mentionné d'une telle façon ; à nouveau, il cherche la validation chez son interlocuteur. Clamence fait comme le comédien qui répète son rôle avant la mise en scène. « Dans un sens, d'ailleurs, je croyais à ce que je disais, je vivais mon rôle ». <sup>209</sup> Si Clamence joue un rôle, il est impossible de dire s'il est, en fait, fier de son comportement froid ou si le rôle d'un Don Juan exige qu'il fasse semblant d'être nonchalant.

Un autre sentiment qui fait surface quand il parle de sa période de débauche, est la solitude. Le temps consacré à la mission de séduire les nombreuses femmes auxquelles il ne veut pas s'attacher, isole Clamence de ses contemporains masculins. « C'est ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, que les femmes, au bout du compte, me coûtaient cher. Le temps que je leur consacrais, je ne pouvais le donner aux hommes, qui ne me le pardonnaient pas toujours. » Clamence se réfugiait dans la compagnie des femmes. Là il renforçait un sentiment d'accomplissement en tant qu'homme mais ne trouvait pas le sentiment d'appartenance. « Mon royaume était le lit. Je criais ma loyauté et il n'est pas, je crois, un seul des êtres que j'aie aimés que, pour finir, je n'aie aussi trahis. » <sup>210</sup> Clamence suggère à l'interlocuteur qu'il n'y a que deux solutions possibles dans une telle situation : on peut être heureux mais en même temps souffrir du jugement dur des autres, ou on peut croire à l'absolution et rester misérable. « Dès lors, les issues sont fermées. Heureux et jugé, ou absous et misérable ». <sup>211</sup> Aux yeux de Clamence la société n'accepte pas qu'on soit heureux sans rendre de jugement. « On ne vous pardonne votre bonheur et vos succès que si vous consentez généreusement à les partager. Mais pour être heureux, il ne faut pas trop s'occuper des autres ». <sup>212</sup> Clamence décide de tenir compagnie aux femmes plutôt qu'aux hommes mais finalement il est confronté par le jugement là aussi. Le héros assure qu'il n'a pas cherché ni trouvé le bonheur chez les femmes et qu'il a bien souffert à cause des jugements des autres. Ainsi, aucune de ces deux solutions n'était applicable ni réelle pour lui. L'acte de trahison commis par la femme qui juge Clamence, sans discernement, renforce la crainte qu'on ne peut faire confiance à personne, ni à l'homme ni à Dieu. La situation difficile consolide la solitude. « S'il est un domaine où la modestie devrait être la règle, n'est-ce pas la sexualité, avec tout ce qu'elle a d'imprévisible ? Mais non, c'est à qui sera le plus avantageux, même dans la

---

<sup>209</sup> Ibid

<sup>210</sup> Ibid p.91

<sup>211</sup> Ibid p.85

<sup>212</sup> Ibid

solitude ». <sup>213</sup> Clamence reconnaît qu'avec des aventures sexuelles aléatoires, il y avait beaucoup d'éléments qui étaient laissés au hasard. Seul ou non, on peut être strictement jugé.

Il est facile de juger Clamence sur ses actes insensibles par rapport aux femmes et il pourrait facilement passer pour un misogyne. Cependant ce serait une notion erronée. Clamence souligne qu'il ne ressentait aucune animosité envers les femmes. « J'ai toujours trouvé la misogynie vulgaire et sotté, et presque toutes les femmes que j'ai connues, je les ai jugées meilleures que moi. Cependant, les plaçant si haut, je les ai utilisées plus souvent que servies ». <sup>214</sup> Clamence cherchait refuge loin de ses pairs masculins. « Je me suis réfugié seulement auprès des femmes. Vous le savez, elles ne condamnent vraiment aucune faiblesse ». Par la suite, Clamence réfère aux hommes malhonnêtes et déclare que ce type d'homme est tenu en échec auprès d'une femme. Selon Clamence, la femme seule peut affaiblir la capacité de destruction d'un homme et non pas les règles de Dieu. Au lieu de condamner, les femmes désarment les hommes émotionnellement. « Elles essaient plutôt [...] de désarmer nos forces. C'est pourquoi la femme est la récompense [...] du criminel. C'est dans le lit de la femme qu'il est généralement arrêté. N'est-elle pas tout de ce qui nous reste du paradis terrestre ? » <sup>215</sup> À l'opposé de ces caractéristiques, la femme qui juge Clamence éveillait son désir de vengeance. Néanmoins ce fut elle qui le bouleversa et le poussa à considérer ses propres actions.

Après l'épisode avec le rire sur le pont, Clamence voit remarque que son sourire dans le miroir est double, il est ainsi confronté à sa propre duplicité. « Toujours est-il qu'après de longues études sur moi-même, j'ai mis au jour la duplicité profonde de la créature ». <sup>216</sup> L'arrogance, l'hypocrisie et la fausseté derrière les séductions de Clamence font aussi partie de cette duplicité. Il décrit directement les moyens méprisables qu'il utilisait pour arriver à ses fins tout en sachant qu'ils étaient socialement inacceptables et allaient probablement attirer la désapprobation des autres. « J'ai compris alors, à force de fouiller dans ma mémoire, que la modestie m'aidait à briller, l'humilité à vaincre et la vertu à opprimer. Je faisais la guerre par des moyens [...] du désintéressement, tout ce que je convoitais. » <sup>217</sup> Il présente tous les traits positifs joints à un trait négatif et démontre ainsi les forces opposées qui se contredisent au fond de lui. Clamence ne parle jamais de la bonté de l'homme. La notion que le monde est déraisonnable ne le quitte jamais. Son manque de foi en l'humanité était profond et combiné

---

<sup>213</sup> Ibid p.69

<sup>214</sup> Ibid p.62

<sup>215</sup> Ibid p.105

<sup>216</sup> Ibid p.90

<sup>217</sup> Ibid

avec son manque de foi en Dieu, notre héros se retrouvait sans soutien spirituel et avec un comportement questionnable. « Franchement, y a-t-il une excuse à cela ? Il y en a une, mais si misérable que je ne puis songer à la faire valoir. En tout cas, voilà : je n'ai jamais pu croire profondément que les affaires humaines fussent choses sérieuses ». <sup>218</sup> Est-ce que son excuse le fait qu'il se sentait seul et perdu, ou était-il déçu et sans direction spirituelle à cause de fausses histoires d'un Dieu clément ? « Où était le sérieux, je n'en savais rien, sinon qu'il n'était pas dans tout ceci que je voyais et qui m'apparaissait seulement comme un jeu amusant, ou importun. » <sup>219</sup>

La duplicité de Clamence apparaît aussi dans son insistance qu'il admirait les femmes en même temps qu'il les traitait d'une façon brutale. « Comme si mon véritable désir n'était pas d'être la créature la plus intelligente ou la plus généreuse de la terre, mais seulement de battre qui je voudrais, d'être le plus fort enfin, et de façon la plus élémentaire ». <sup>220</sup> Il est difficile de déchiffrer où le jeu de Clamence commence et où il s'arrête et de croire à la sincérité derrière toutes les nobles causes qu'il décrit avec fierté. « J'avais une spécialité : les nobles causes. La veuve et l'orphelin, comme on dit ». <sup>221</sup> Avec ce commentaire, Clamence reconnaît que des raisons égoïstes se cachent derrière les actes charitables. En même temps il fait appel à une perspicacité indéniable quand il s'accuse volontairement d'être hypocrite dans ses actions précisément comme le sont ses contemporains. Le héros lui-même exprime la confusion d'identité ainsi : « Je ne devenais pas seulement un juge, [...] mais plus encore : un maître irascible qui voulait, hors de toute loi, assommer le délinquant et le mettre à genoux. Après cela, mon cher compatriote, il est bien difficile de continuer sérieusement à se croire une vocation de justice et le défenseur prédestiné de la veuve et de l'orphelin. » <sup>222</sup> . Il se proclame protecteur des veuves et des orphelins en particulier et il est très probable que cette sélection de personnages n'est pas due au hasard. Les références bibliques sont toujours présentes dans l'esprit de Clamence même quand il ne les développe pas explicitement. Est-il possible que l'hypocrisie que Clamence affirme ici, soit celle d'un Dieu qui ne réagissent pas aux maux humains et que Clamence nie la notion d'un Dieu clément ? « Le père des orphelins, le défenseur des veuves, C'est Dieu dans sa demeure sainte ». <sup>223</sup> Selon le christianisme c'est Dieu qui, après tout, devrait être le plus omniscient, le plus généreux et le

---

<sup>218</sup> Ibid p.92

<sup>219</sup> Ibid

<sup>220</sup> Ibid p.60

<sup>221</sup> Ibid p.21

<sup>222</sup> Ibid p.61

<sup>223</sup> *Psaumes* 68:6

plus fort. Clamence est audace quand il se permet de se définir avec les mêmes caractéristiques qui sont utilisées pour décrire Dieu dans la Bible.

La Bible est en accord avec l'idée que les mensonges et la duplicité peuvent nous induire d'accepter des choses que nous savons être fausses. L'épître de Jacques s'adresse, dans son ensemble, à l'application pratique de la religion. Le texte biblique affirme que les caractéristiques, telles que la passion fausse et l'esprit d'ergoteur, ne viennent pas du ciel, elles proviennent de l'homme. Puisque l'homme absurde, non pas Dieu, est responsable de ses propres actes, cela correspond à l'image d'une humanité honteuse que peint le héros. « Lequel d'entre vous est sage et intelligent ? Qu'il montre ses œuvres par une bonne conduite avec la douceur de la sagesse. Mais si vous avez dans votre cœur un zèle amer et un esprit de dispute, ne vous glorifiez pas et ne mentez pas contre la vérité. Cette sagesse n'est point celle qui vient d'en haut ; mais elle est terrestre, charnelle, diabolique. Car là où il y a un zèle amer et un esprit de dispute, il y a du désordre et toutes sortes de mauvaises actions. La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite pacifique, modérée, conciliante, pleine de miséricorde et de bons fruits, exempte de duplicité, d'hypocrisie ». <sup>224</sup> Le passage illustre le désordre qui hante Clamence. La miséricorde de Dieu est promise mais Clamence l'ignore. Il lutte contre des tensions en lui-même par rapport à la vérité et au mensonge. Sans les directives religieuses, les questions existentielles semblent rester irrésolues. En acceptant les limites qui encadrent cette ignorance, on accentue l'incertitude. Il faut supposer que Clamence expose les côtés opposés de sa vie parce qu'il ose explorer les limites de la loi religieuse et des attentes sociales. Nous comprenons donc qu'il présente les vérités par hasard : lui-même, il les découvrirait par hasard aussi.

## Le don juanisme

« S'il suffisait d'aimer, les choses seraient trop simples. Plus on aime et plus l'absurde se consolide. Ce n'est point par manque d'amour que Don Juan va de femme en femme ». <sup>225</sup> Dans *Le Mythe de Sisyphe* Albert Camus présente sa version du mythe de Don Juan et de ce qu'il appelle Le don juanisme. Les similarités entre la figure de Don Juan dans *Le Mythe de Sisyphe* et Jean-Baptiste Clamence sont nombreuses et indéniables. Camus présente Don Juan comme un représentant de l'homme absurde. Il ne croit pas en Dieu, il ne cherche pas l'éternité et il poursuit la lutte contre l'absurde avec passion. « Il n'est guère de passion sans

---

<sup>224</sup> Jacques 3:13-17

<sup>225</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p. 99

lutte ». <sup>226</sup> Dans le *Mythe de Sisyphe* l'auteur confirme qu'un Don Juan ne cherche pas la femme idéale ni le grand amour, il cherche à répéter la chasse et la séduction. Don Juan pense, exactement comme Clamence, qu'il n'est pas question d'arrêter les habitudes de séducteur quand il trouve une femme charmante. L'intention est d'accorder la même attention à toutes les femmes qui lui plaisent pour, finalement, les quitter et les remplacer par de nouvelles conquêtes. « Il est ridicule de le représenter comme un illuminé en quête de l'amour total. Mais c'est bien parce qu'il les aime avec un égal emportement et chaque fois tout lui-même, qu'il lui faut répéter ce don et cet approfondissement. De là que chacune espère lui apporter ce que personne ne lui a jamais donné. Chaque fois, elles se trompent profondément et réussissent seulement à lui faire sentir le besoin de cette répétition ». <sup>227</sup> Chaque fois que les partenaires de Clamence commençaient à croire qu'elles avaient réussi à éveiller en lui des sentiments que personne d'autre n'avait éveillé, elles avaient tort. Par contre, son besoin de les remplacer augmentait.

Ayant accepté que le grand amour n'existe pas, Don Juan ne le cherche pas. Il trouve, comme l'homme absurde, soulagement dans l'acceptation de cette réalité. Il ne faut pas espérer qu'on va trouver quelqu'un à aimer pour l'éternité. Selon Camus les gens qui ignorent cette approche à la vie sont tristes. « Les tristes ont deux raisons de l'être, ils ignorent ou ils espèrent. » Ceux qui ne sont pas tristes acceptent ces limites qui se trouvent dans les relations entre l'homme et la femme ainsi que dans la vie. C'est dans la reconnaissance de ces limites qu'on trouve la réussite de l'homme absurde. « C'est bien là le génie : l'intelligence qui connaît ses frontières ». <sup>228</sup> Clamence n'ignore pas cette problématique de l'amour éternel, il s'en occupe directement et se révolte contre cette idée dès le début de ses exploits. Clamence ne dit jamais qu'il était triste à cause de ses conquêtes sexuelles. « Le seul sentiment profond qu'il m'arrivât d'éprouver dans ces intrigues était la gratitude, quand tout marchait bien et qu'on me laissait, en même temps que la paix, la liberté d'aller et de venir ». <sup>229</sup> Don Juan n'est pas une figure triste non plus, Camus clarifie ce fait : « Don Juan ignore la tristesse. Depuis le moment où il sait, son rire éclate et fait tout pardonner ». <sup>230</sup>

Le rire de Don Juan se diffère du rire mystérieux que Clamence entend à Paris. C'est notamment après avoir entendu le rire sur le pont, que Clamence devient conscient de sa vanité et de sa propre hypocrisie. Le rire de Don Juan n'engendre pas de sentiments honteux,

---

<sup>226</sup> Ibid p.103

<sup>227</sup> Ibid p.99

<sup>228</sup> Ibid p.100

<sup>229</sup> Ibid p.72

<sup>230</sup> Ibid p.100

au contraire il efface la tristesse. « Ce rire, l'insolence victorieuse, ce bondissement et le goût de théâtre, cela est clair et joyeux ».<sup>231</sup> Dans *La Chute* le thème du rire revient puisque Clamence raconte sa vie de débauche à l'interlocuteur. D'abord c'est l'épisode de la femme qui le juge sexuellement insuffisant qui le fait rire et Clamence tente de se convaincre que son jugement ne signifie rien pour lui. Pourtant celui-ci était un rire de déni. « Le jugement ne lui manquait pas. Puis je haussai les épaules et fis mine de rire. J'en ris tout à fait même ; il était clair que cet incident était sans importance ».<sup>232</sup> Il soutient que l'évènement ne produisait aucun effet sur lui. D'abord il nie l'importance de l'épisode, mais finalement il reconnaît et nomme le sentiment que le jugement gênant a provoqué : la honte. Il ne nomme pas le sentiment tout de suite mais il est clair que Clamence devient souvent lucide vis-à-vis des sentiments inconfortables qui sont à la base de ses actes hypocrites. « Parfois, je croyais souffrir véritablement, il est vrai ».<sup>233</sup> La prochaine fois qu'il rit, l'atmosphère est différente et il reflète sur ses conquêtes sexuelles. « Quant à moi, lorsque cette affaire me revint à l'esprit, je me mis encore à rire. Mais c'était d'un autre rire, assez semblable à celui que j'avais entendu sur le pont des Arts. Je riaais de mes discours et de mes plaidoiries ».<sup>234</sup> Cette fois il ne s'agit pas du rire des autres, mais bien de Clamence qui rit de lui-même et s'accuse d'avoir été hypocrite. Il jugeait la femme sans hésiter mais en revanche, il souffrait quand elle le juge. « Pour Don Juan, plus on rit de lui et plus sa figure s'accuse ».<sup>235</sup> Si Don Juan a besoin d'un jugement qui vienne des autres pour s'accuser, et pour se révéler, il diffère du héros de Camus qui se confesse et s'accuse de son propre gré. Ce que Clamence appelle « l'autre rire » lui rappelle le rire de ridicule que Clamence a entendu sur le pont. « L'autre rire » semble provoquer le moment où Clamence avoue qu'il est, en fait, honteux de ses relations scandaleuses. « Je ne sais comment nommer le curieux sentiment qui me vient. Ne serait-ce pas la honte ? La honte, dites-moi, mon cher compatriote, ne brûle-t-elle pas un peu ? Oui ? ».<sup>236</sup> Cette fois le rire précède le moment où Clamence reconnaît sa honte et c'est pour cette raison que ce rire paraît plus inconfortable. Pourtant le Don Juan de Camus n'affiche aucun signe de sentiments inconfortables. Néanmoins Don Juan accepte le châtement des autres comme un résultat prévisible de son approche aux femmes et là se trouve une preuve de

---

<sup>231</sup> Ibid

<sup>232</sup> *La Chute* p.69

<sup>233</sup> *La Chute* p.71

<sup>234</sup> Ibid p.70

<sup>235</sup> Ibid p.105

<sup>236</sup> Ibid p.73

lucidité au fond du donjuanisme. « Dans l'univers que Don Juan entrevoit, le ridicule *aussi* est compris. Il trouverait normal d'être châtié. C'est la règle du jeu ». <sup>237</sup>

Camus ne prétend pas que Don Juan devrait être une figure parfaite, l'homme absurde n'est pas irréprochable. L'auteur le décrit comme un homme ordinaire avec des imperfections. « On ne comprend bien Don Juan qu'en se référant toujours à ce qu'il symbolise vulgairement : le séducteur ordinaire, au sens plein et avec ses défauts. Une attitude saine comprend aussi des défauts ». <sup>238</sup> Camus laisse la place à l'erreur pour l'homme absurde et la différence entre lui et le reste de l'humanité est son attitude envers ses propres actions. Même si la société condamne la débauche sexuelle, l'homme absurde a une attitude complètement différente. Pour lui le changement fréquent de partenaires produit des renaissances, et non pas des échecs comme on pourrait le supposer. « Ce sont toutes ces morts et toutes ces renaissances qui font pour Don Juan la gerbe de sa vie. C'est la façon qu'il a de donner et de faire vivre ». <sup>239</sup> L'homme absurde reconnaît que ses actes n'ont pas de signification au-delà des conséquences de sa propre vie, et donc qu'il n'existe pas de conséquences divines. C'est pour ça que Don Juan, comme Clamence, ne cherche pas le refuge chez Dieu. La pire fin imaginable par Don Juan est une situation où il doit fait face à la mort comme un servent d'un Dieu, qui n'offre que le néant. « Quelle image plus effrayante souhaiter : celle d'un homme que son corps trahit et qui, faute d'être mort à temps, consomme la comédie en attendant la fin, face à face avec ce dieu qu'il n'adore pas, le servent comme il a servi la vie, agenouillé devant le vide et les bras tendus vers un ciel sans éloquence qu'il sait aussi sans profondeur. » <sup>240</sup> Le châtement que Don Juan accepte est celui des hommes et non pas le jugement « D'un Dieu accessible à la colère ». <sup>241</sup> Il trouve normal d'être châtié. C'est la règle du jeu et son destin : « Un destin n'est pas une punition ». <sup>242</sup>

Au début de ce mémoire, nous avons choisi d'explorer si la vie de débauche qu'a choisie Clamence était une solution viable pour poursuivre la révolte. D'après la théorie de la révolte camusienne, la réponse est définitivement oui. En entretenant les relations sexuelles immorales, le héros se révolte contre les valeurs religieuses et assure sa liberté individuelle à chaque fois qu'il se débarrasse de sa dernière conquête. Clamence ne s'attachait à personne mais il n'arrivait pas à éviter le jugement pénible d'une certaine femme, qui le gêne toujours.

---

<sup>237</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.105

<sup>238</sup> *Ibid* p.102

<sup>239</sup> *Ibid* p.104

<sup>240</sup> *Ibid* p.107

<sup>241</sup> *Ibid* p.106

<sup>242</sup> *Ibid* p.105

Clarence se libéra clairement de la loi divine et c'est pour cette raison qu'il pouvait défendre et poursuivre une vie aussi scandaleuse. Il était tout de même hanté par des sentiments douloureux tels que la solitude et la honte. Ceci prouve que même si le héros s'éloignait de Dieu et des valeurs chrétiennes, ses actes étaient toujours condamnables aux yeux des autres ainsi qu'à ses propres yeux.

## Une humanité malintentionnée et coupable

Clarence se sent tiraillé entre la révolte qui est, pour lui, nécessaire face à une vie absurde sans Dieu, et les règles de bonne conduite chrétienne qui infiltrent toute la société. Il souligne tout au long de son monologue que ces règles n'empêchent pas l'hypocrisie ni la méchanceté de l'homme. Clarence est certain que l'interlocuteur convient avec lui que l'homme a ses mauvais côtés. « La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société par la seule violence. »<sup>243</sup> La méchanceté humaine déçoit Clarence. Après la chute de la femme inconnue, sa lucidité par rapport à la nature humaine est éveillée et il commence à voir clairement que les personnes sont habituées à juger et que les hommes se regardent mutuellement comme des adversaires. « Mon attention éveillée, il ne me fut pas difficile de découvrir que j'avais des ennemis. »<sup>244</sup> Même les étrangers le regardent avec une sorte de dédain. « Il me fut plus difficile et douloureux, en revanche, d'admettre que j'avais des ennemis parmi des gens que je connaissais à peine, ou pas du tout. »<sup>245</sup> Cette haine entre les hommes, évoquée par Clarence, contraste avec le message chrétien de charité que présentent les Évangiles. L'un des grands piliers du christianisme et un élément constitutif de la vie chrétienne est notamment, l'amour du prochain. On voit cela dans diverses parties de la Bible. Dans L'épître de Jacques on trouve cette phrase qui précise que les actes charitables font partie de la loi divine : « Si vous accomplissez la loi royale, selon l'Écriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien. »<sup>246</sup> Clarence se plaint : quand un homme croit qu'un autre est heureux, il devient jaloux au lieu d'être content pour lui. « Je rencontrai des inimitiés surtout parmi ceux qui ne me connaissaient que de très loin, et sans que je les connusse moi-même. Sans doute me

---

<sup>243</sup> *La Chute* p.60

<sup>244</sup> *Ibid* p.84

<sup>245</sup> *Ibid*

<sup>246</sup> *Jacques* 2:8

soupçonnaient-ils de vivre pleinement et dans un libre abandon au bonheur : cela ne se pardonne pas. »<sup>247</sup> Cela ne se pardonne pas car l'homme ne veut pas que son prochain soit content. Clamence sent qu'il est jugé négativement par ses contemporains sur base de la présomption fautive qu'il soit heureux. Selon cette perspective l'homme est mesquin et vindicatif, il n'est ni charitable ni bienveillant. Clamence suggère que la seule manière d'être heureux est de rester à distance des autres. « Pour être heureux, il ne faut pas trop s'occuper des autres. »<sup>248</sup> Cette suggestion ne coïncide pas avec le fait que Clamence se sente seul et implore l'interlocuteur de rester avec lui et de l'écouter. Il a aussi appris que les multiples relations passagères avec les femmes n'aboutissaient pas à son épanouissement affectif. Clamence a besoin de compagnie, il en a besoin même si les autres peuvent être cruels. Malgré sa déception vis-à-vis de l'humanité, Clamence n'a pas renoncé à l'interlocuteur. Il croit encore à la valeur et à la nécessité de se confesser pour son propre compte et pour le compte de ses prochains.

La quatrième journée Clamence amène l'interlocuteur à la digue d'Amsterdam. Une fois de plus il vise à exposer le côté sombre de l'humanité. « Mais je ne vous ai pas conduit dans cette île pour le pittoresque, cher ami. [...] Je suis un des rares, au contraire, à pouvoir vous montrer ce qu'il y a d'important ici. »<sup>249</sup> Il a intentionnellement choisi de montrer l'endroit le moins attirant de la ville et celui-ci fonctionne bien comme une toile de fond sombre pour l'ambiance sinistre et désolée que Clamence évoque. En arrivant il va même jusqu'à suggérer que la digue ressemble à un enfer. « Un enfer mou, vraiment ! » Le monde autour d'eux est un néant où l'eau est trouble, l'horizon est sans couleur et le paysage est sans vie. « Rien que des horizontales, aucun éclat, l'espace est incolore, la vie morte. N'est-ce pas l'effacement universel, le néant sensible aux yeux ? » Là, dans ce paysage sombre, il est éloigné des autres, justement comme il l'a lui-même suggéré. Dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus appelle ce type de paysage « épais ». Le degré d'étrangeté est perçu par l'individu dans son environnement lorsqu'il reconnaît que la nature est irréductible. Une pierre n'est qu'une pierre, mais si elle est observée plus attentivement et sous un autre angle, on crée des illusions. Selon Camus, l'étrangeté est ainsi : « s'apercevoir que le monde est "épais" entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier. »<sup>250</sup> Clamence envisage qu'il est en rupture totale avec la société sauf son « cher ami » l'interlocuteur. « Pas d'hommes, surtout, pas d'hommes ! Vous

---

<sup>247</sup> *La Chute* p.84

<sup>248</sup> *Ibid* p.85

<sup>249</sup> *Ibid* p.77

<sup>250</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.30

et moi, seulement, devant la planète enfin déserte ! »<sup>251</sup> Pourquoi Clamence souligne-t-il les caractéristiques illusoire du paysage ? « Une seule chose : cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est l'absurde. »<sup>252</sup>

C'est l'interlocuteur qui est le premier à remarquer que le ciel au-dessus de la digue est rempli de colombes. « Le ciel vit ? Vous avez raison, cher ami. Il s'épaissit, puis se creuse, ouvre des escaliers d'air, ferme des portes de nuées. Ce sont les colombes. »<sup>253</sup> Il est bien connu que ces oiseaux sont considérés comme des symboles de paix. Dans le récit de Noé, c'est une colombe qui apporte le rameau d'olivier qui signale la fin du déluge. Dans L'Évangile selon Saint Matthieu, la colombe est aussi présentée comme un symbole de l'innocence. « Voici, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes. Mettez-vous en garde contre les hommes ; car ils vous livreront aux tribunaux, et ils vous battront de verges dans leurs synagogues »<sup>254</sup>. Ce portrait sinistre de l'homme comme une menace perpétuelle, ressemble au portrait de l'humanité dépeint par Clamence. « Quand je vois une tête nouvelle, quelqu'un en moi sonne l'alarme. "Ralentissez. Danger !" Même quand la sympathie est la plus forte, je suis sur mes gardes. »<sup>255</sup> Dans ces versets, Jésus-Christ met les apôtres en garde contre les persécutions religieuses. L'avertissement leur rappelle que l'intolérance de l'homme est menaçante tandis que Jésus loue la colombe comme symbole positif et pur. Pourtant le monde selon Clamence manque, d'après des études présentées dans la suite, de l'innocence, les colombes d'Amsterdam ne descendent donc jamais. Elles volent éternellement dans le ciel sans trouver un endroit où elles puissent se poser. Le protagoniste qui, fièrement, met l'accent sur son refus de reconnaître l'éternité, parle du ciel comme de « l'espace céleste ». Il décrit les colombes d'une façon presque angélique, elles sont « Invisibles tant elles se tiennent haut, et qui battent des ailes, montent et descendant d'un même mouvement, remplissant l'espace céleste avec des flots épais de plumes grisâtres que le vent emporte ou ramène. »<sup>256</sup> Les oiseaux qui lui rappellent certainement la paix, l'espoir et l'innocence, resteront dans cet espace, loin de son monde. « Les colombes attendent là-haut, elles attendent toute l'année. Elles tournent au-dessus de la terre, regardent, voudraient descendre. Mais il n'y a rien, que la mer et les canaux, des toits couverts d'enseignes, et nulle tête où se poser. »<sup>257</sup> Il n'y a nulle

---

<sup>251</sup> *La Chute* p.78

<sup>252</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.31

<sup>253</sup> *Ibid* p.78

<sup>254</sup> *Matthieu* 10:16-17

<sup>255</sup> *La Chute* p. 15

<sup>256</sup> *Ibid* p.78

<sup>257</sup> *Ibid* p.78

tête où elles puissent se poser parce que l'idée même que l'homme se croie innocent est, selon Clamence, complètement erronée. En dépit de sa formation juridique, Clamence ne pense pas que l'on devrait être considéré comme innocent jusqu'à la preuve de contraire. Bien au contraire, il constate que l'homme est irrévocablement coupable. « Si les souteneurs et les voleurs étaient toujours et partout condamnés, les honnêtes gens se croiraient tous et sans cesse innocents, cher monsieur. Et selon moi – [...] c'est surtout cela qu'il faut éviter. »<sup>258</sup>

### La culpabilité universelle

Clamence confirme qu'il reconnaît l'idée de la culpabilité générale et il veut la révéler par sa confession. Il confesse sa propre culpabilité et à ses yeux tous les hommes sont coupables. « Je n'ai plus d'amis, je n'ai que des complices. En revanche, leur nombre a augmenté, ils sont le genre humain. »<sup>259</sup> L'homme est coupable non seulement par son hypocrisie mais aussi sa paresse ou son **indifférence** pour lesquelles il n'est jamais jugé. « Mes actions les plus graves ont été souvent celles où j'étais le moins engagé. »<sup>260</sup> L'homme est insensible à ce qui se passe autour de lui et de ce fait il ignore le non-sens au lieu d'agir, au lieu de se révolter contre ce manque de sens. L'homme indifférent est paresseux car il ne fait pas assez pour améliorer sa propre vie ni pour améliorer son environnement immédiat. La confession de Clamence ne suffit certes pas à dissiper la culpabilité universelle, mais il fait au moins un effort conscient pour exposer les erreurs humaines en commençant par les siennes. « Certes, je connaissais mes défaillances et je les regrettais. »<sup>261</sup> Pendant les cinq jours de son monologue, il ne perd jamais de vue qu'il a comme mission d'exposer les attributs les moins plaisants de la nature humaine. Il explique que sa propre indifférence était liée à sa solitude et que ces émotions menaient à un sentiment de pitié pour lui-même. « La raison de mon désintéressement était encore plus discrète : je désirais être oublié afin de pouvoir m'en plaindre à moi-même. [...] Ma solitude bien démontrée, je pouvais alors m'abandonner aux charmes d'une virile tristesse. »<sup>262</sup> Après la chute de la femme et la prise de conscience de sa propre lâcheté, il changea complètement son environnement en déménageant à Amsterdam et il prit expressément ses distances avec sa vie antérieure. Clamence subit une transformation et

---

<sup>258</sup> Ibid p.45

<sup>259</sup> Ibid p.79

<sup>260</sup> Ibid p.94

<sup>261</sup> Ibid p.81

<sup>262</sup> Ibid p.90

à la fin de celle-ci, il se trouva parmi des gens douteux à *Mexico City*, loin de l'hypocrite bourgeoisie parisienne et le héros qu'on retrouve à *Mexico City* n'est plus seul ni indifférent au non-sens ; toute sa confession en est la preuve.

Par la suite Clamence précise que l'homme bourgeois est paresseux, particulièrement, par rapport à sa foi religieuse. Il se déclare athée mais à l'intérieur il reste chrétien. Clamence présente un exemple particulier de cela : « J'ai connu ainsi un romancier athée qui priait tous les soirs. Ça n'empêchait rien »<sup>263</sup>. Conformément au christianisme, cet homme tient, ironiquement, à ses prochains et s'adresse à Dieu pendant les moments difficiles en même temps qu'il se dit athée. Clamence expose ainsi encore une dimension de l'hypocrisie religieuse et explique à l'interlocuteur que ces hommes « Ne veulent pas faire scandale, ils gardent leurs sentiments pour eux. »<sup>264</sup> Clamence caractérise même les libres penseurs comme des apôtres. Pour montrer à l'interlocuteur que d'autres reconnaissent cette ambiguïté religieuse de l'homme, il parle d'un homme avec qui il a discuté et qui concluait que l'homme est ainsi à cause d'une haine envers lui-même. « Un militant libre penseur à qui je m'en ouvrois leva, sans mauvaise intention d'ailleurs, les bras au ciel : “Vous ne m'apprenez rien, soupirait cet apôtre, ils sont tous comme ça.” Ils ne saluent rien du tout, parce qu'ils se détestent. »<sup>265</sup> Clamence démontre que leur manque de grâce et leur aversion pour le pardon diffèrent de son attitude en termes de sa foi en la pénitence. Il est, après tout, un juge-pénitent. De plus, les hypocrites veulent plutôt accepter le châtement divin que se libérer de l'idée que Dieu existe. Et en tenant aux règles chrétiennes sévères, ils adhèrent à la notion de péché. « On est libre, alors il faut se débrouiller et comme ils ne veulent surtout pas de liberté, ni de ses sentences, ils prient qu'on leur donne sur les doigts, ils inventent de terribles règles, [m]ais ils ne croient qu'au péché, jamais à la grâce. »<sup>266</sup>

Selon la tradition chrétienne, le péché est entré dans le monde quand Adam et Eve mangèrent le fruit interdit de l'arbre de connaissance. « Elle prit de son fruit, et en mangea; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. Les yeux de l'un et de l'autre s'ouvrirent, ils connurent qu'ils étaient nus, et ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures. »<sup>267</sup> Cet acte est le péché originel. Même si l'expression ne figure pas dans la Bible. Il a pour conséquence que l'homme n'est plus innocent aux yeux de Dieu. Dès ce moment Adam et Eve se virent nus et tentèrent de se cacher de Dieu. Ceci nous mène

---

<sup>263</sup> Ibid p.139

<sup>264</sup> Ibid

<sup>265</sup> Ibid p.140

<sup>266</sup> Ibid p.141

<sup>267</sup> *Genèse* 3:6-7

à croire qu'ils devinrent conscients de leur faute et se sentirent coupables d'avoir désobéi à Dieu. Ils tentèrent de se cacher de Dieu de peur d'être vus tels qu'ils sont devenus : faillibles et mortels. Cette partie de la Bible est aussi bien connue comme le récit de la chute de l'homme. Si Adam et Eve sont des représentants de l'humanité en général, on peut en conclure que l'humanité est pécheresse par nature et qu'elle est exposée comme telle dans la Genèse. Le thème de la culpabilité universelle est abordé dans *La Chute*, pas seulement quand Clamence nie, à plusieurs reprises, l'innocence de l'homme, mais aussi quand il présente ses propres actes pécheurs comme des exemples du comportement moral de l'homme. « On me vit même dans un hôtel, voué à ce qu'on appelle le péché, vivre à la fois avec une prostituée mûre et une jeune fille du meilleur monde. »<sup>268</sup> L'idée d'une culpabilité universelle s'ajoute à la liste des thèmes religieux soulevés et abordés par Clamence pour traiter de l'absurdité de la vie. Ce qui devient de plus en plus indéniable est que le héros agnostique n'aborde pas que le monde dans un contexte biblique mais aussi l'absurdité.

### Le malaise et la sensibilité absurde

L'un de ces moments cruciaux où Clamence prend conscience de sa propre culpabilité, est juste après qu'il ait entendu le premier rire mystérieux sur le pont. Avant le rire il se sentait puissant et satisfait de lui-même. « Je sentais monter en moi un vaste sentiment de puissance et, comment dirais-je, d'achèvement, qui dilatait mon cœur. Je me redressai et j'allais allumer une cigarette, la cigarette de la satisfaction »<sup>269</sup>. Après le rire l'état de sa santé se détériore et il est envahi par un malaise. Tout cela se passe juste avant qu'il se regarde dans un miroir et voie que son sourire est double. Il a des étourdissements et des difficultés respiratoires. « J'étais étourdi, je respirais mal. »<sup>270</sup> Le rire signale à Clamence qu'il est un hypocrite et un pécheur comme tous les autres, malgré son comportement éloquent et malgré tous les actes charitables. Le rire marque aussi le point de départ de son éveil. « Oui, je crois bien que c'est alors que tout commença. Mais ce soir, non plus, je ne me sens pas en forme. »<sup>271</sup> Son éveil est le commencement de sa transformation personnelle vers une existence où il a remplacé le non-sens quotidien avec une mission importante qu'il révèle à l'interlocuteur à la fin. Il

---

<sup>268</sup> *La Chute* p.110

<sup>269</sup> *Ibid* p.42

<sup>270</sup> *Ibid* p.43

<sup>271</sup> *Ibid* p.48

comprend qu'en dernière analyse son ancienne attitude d'autosatisfaction était sans mérite et il devient plus lucide par rapport à sa propre vie déraisonnable. « J'avais vécu longtemps dans l'illusion d'un accord général, alors que, de toutes parts, les jugements, les flèches et les railleries fondaient sur moi, distrait et souriant. Du jour où je fus alerté, la lucidité me vint. »<sup>272</sup>

La fausseté de l'humanité trouble Clamence au point qu'il se sent physiquement malade. « Je vous avouerai ma fatigue. »<sup>273</sup> Sur le pont, juste après la noyade, il se sentit, encore une fois, affaibli et voulut échapper la situation. « Je tremblais, je crois, de froid et de saisissement. Je me disais qu'il fallait faire vite et je sentais une faiblesse irrésistible envahir mon corps. »<sup>274</sup> Le cinquième et dernier jour de leur rencontre, l'interlocuteur rend visite à Clamence. À ce point du récit Clamence arrive à la fin de sa confession et comme on pourrait le prédire, il se sent mal. Il est fiévreux et le héros qui est normalement très raffiné et correct, reçoit son visiteur couché. « Je suis confus de vous recevoir couché. Ce n'est rien, un peu de fièvre que je soigne au genièvre. J'ai l'habitude de ces accès. »<sup>275</sup> Ce phénomène du malaise qui se développe juste avant les événements marquants se produit plusieurs fois dans *La Chute*. Ce phénomène est expliqué par une hypothèse présentée par Camus dans *L'Homme révolté*. La chute du pont de la femme coïncide avec la chute morale de Clamence. Son assurance de lui-même est mise en crise et son refus d'agir quand la jeune femme se jette du pont devient la faute impardonnable. Cette faute le hante profondément et elle renforce son malaise à plusieurs reprises. Pendant la troisième rencontre entre Clamence et l'interlocuteur, celui-ci exprime sa curiosité concernant l'épisode du premier rire mystérieux. Clamence avoue qu'il refusait de se promener sur les quais de Paris après le rire et qu'il se sentait mal chaque fois qu'il franchissait le pont. « Vraiment, mon cher compatriote, je vous suis reconnaissant de votre curiosité [...] Sachez, puisque vous y tenez, que j'ai pensé un peu à ce rire, pendant quelques jours, puis je l'ai oublié [...] J'eus aussi, à ce moment, quelques misères de santé. Rien de précis, de l'abattement si vous voulez, une sorte de difficulté à retrouver ma bonne humeur. »<sup>276</sup> La souffrance de Clamence, souffrance physique ou émotionnelle, est le catalyseur de la clarté qui est nécessaire pour faire face à l'absurde et que la souffrance humaine est nécessaire puisqu'elle mène à la raison.

---

<sup>272</sup> Ibid p.85

<sup>273</sup> Ibid p.78

<sup>274</sup> Ibid p.75

<sup>275</sup> Ibid p.125

<sup>276</sup> Ibid p.47

Camus appelle la souffrance « la sensibilité absurde ». Il affirme que l'identification d'un mal en soi et chez les autres devient le point de départ d'un raisonnement éclairant. « Les grandes souffrances, comme les grands bonheurs, peuvent être au début d'un raisonnement. »<sup>277</sup> Pourtant il précise qu'il ne faut pas rester dans le malaise. Cette sensibilité doit être utilisée comme une preuve du mal humain mais aussi comme un encouragement dans l'action. Il ne faut pas succomber au malaise : l'homme doit utiliser sa souffrance comme une force conductrice pour surmonter la critique des autres. « Si donc il était légitime de tenir compte de la sensibilité absurde, de faire le diagnostic d'un mal tel qu'on le trouve en soi et chez les autres, il est impossible de voir dans cette sensibilité [...] rien d'autre qu'un point de départ, une critique vécue, l'équivalent, sur le plan de l'existence, du doute systématique. » Selon Camus, c'est la raison qui doit montrer la marche à suivre, et non pas la foi. Cette conviction correspond à celle de Clamence. Camus fait référence au « doute méthodique » de René Descartes pour souligner que la reconnaissance du mal est nécessaire pour s'en sortir. Quand on reconnaît l'existence du mal on peut y réfléchir et on peut la mettre en doute pour finalement arriver au point qu'on puisse mieux la supporter. « Pour cesser d'être douteux, il faut cesser d'être, tout bellement. »<sup>278</sup>

Pour expliquer ceci plus distinctement nous pouvons reformuler le célèbre « *cogito ergo sum* » de cette manière : Je me sens mal donc le mal existe. Quand l'homme exerce le doute méthodique comme une méthode pour faire face à l'absurde, un nouveau commencement se présente. « L'absurde comme le doute méthodique, a fait table rase. Il nous laisse dans l'impasse. Mais comme le doute, il peut, en revenant sur lui, orienter une nouvelle recherche. »<sup>279</sup> La similarité entre l'absurde et le doute méthodique se trouve dans le fait que dans les deux cas, il est important que « Le raisonnement se poursui[ve] alors de la même façon. Je crie que je ne crois à rien et que tout est absurde, mais je ne puis douter de mon cri et il me faut au moins croire à ma protestation. » La protestation d'un homme absurde est, bien entendu, la révolte. « La première et la seule évidence qui me soit ainsi donnée, à l'intérieur de l'expérience absurde, est la révolte. » Si la sensibilité absurde est, comme l'affirme Camus, une critique vécue, il faut faire face au mal en continuant à agir et ainsi dépasser l'absurde. Le malaise de Clamence précède donc sa clarté : le premier rire mystérieux précède sa prise de conscience vis-à-vis de sa propre duplicité, le malaise qu'il sent après le suicide précède la reconnaissance de son indifférence et la fièvre qu'il a quand

---

<sup>277</sup> *L'Homme révolté* p.23

<sup>278</sup> *La Chute* p.80

<sup>279</sup> *L'Homme révolté* p.23

l'interlocuteur lui rend visite. Cette fièvre marque la dernière étape de sa confession. Précisément comme le suggère Camus, les épisodes de malaise de l'homme correspondent aux moments de clarté qui, dans le cas de Clamence, le conduisent à changer la direction de sa vie.

### Un cartésien avec une formation chrétienne

Il est clair que Clamence nie invariablement l'existence d'un Dieu clément tout autant qu'il réfute la notion de l'éternité. Ces convictions coïncident bien avec l'idée que Dieu n'est pas la solution pour soulager la souffrance existentielle, que l'homme seul est responsable de son bonheur et avec le fait qu'il faut s'orienter dans l'absurde sans le sacré. Pourtant ces convictions sont en net contraste avec la formation de Clamence qui est clairement fondée sur les valeurs chrétiennes et sur les histoires de la Bible. Il explique qu'avant sa transformation, il se sentait vulnérable aux jugements et aux rires des autres. Il se sentait ridiculisé et il souffrait. « Il me semblait que chacun de ceux que je rencontrais me regardait avec un sourire caché. J'eus même l'impression, à cette époque, qu'on me faisait des crocs-en-jambe. »<sup>280</sup> Il ne voit pas ces moqueries comme des châtiments divins qu'il mérite à cause de ses péchés. Pour lui, les incidents de harcèlement n'étaient que des événements qui avaient lieu par hasard. « Le Français cartésien que je suis eut vite fait de se reprendre et d'attribuer ces accidents à la seule divinité raisonnable, je veux dire le hasard. »<sup>281</sup> Toujours sceptique quant à l'existence d'une intervention divine, Clamence reste fidèle à son attitude envers les événements absurdes : il ne faut pas blâmer Dieu pour le non-sens ni attendre son intervention. Il faut accepter la responsabilité de ses actes et les obligations qui suivent ses actions. Il n'est pas surprenant qu'un homme qui proclame clairement qu'il adhère à la raison plutôt qu'à la foi, se caractérise comme un cartésien. Toutefois les nombreuses références à la Bible et son intérêt constant pour les Écritures, continuent à contester cette affirmation.

Dans *L'homme révolté* Camus propose que la révolte soit inutile dans l'univers du sacré. Il explique ceci en précisant que le christianisme n'offre pas de réponse raisonnable aux questions existentielles. Les solutions chrétiennes sont données toutes à la fois et perdent ainsi toute crédibilité. « Si, dans le monde sacré, on ne trouve pas le problème de la révolte, c'est qu'en vérité on n'y trouve aucune problématique réelle, toutes les réponses étant données en

---

<sup>280</sup> *La Chute* p.83

<sup>281</sup> *Ibid* p.84

une fois. La métaphysique est remplacée par le mythe. »<sup>282</sup> Le sacré ne laisse pas de place aux interrogations, il n'offre que des réponses insuffisantes. « Il n'y a plus d'interrogations, il n'y a que des réponses et des commentaires éternels, qui peuvent alors être métaphysiques. »<sup>283</sup> Camus affirme qu'un homme qui fait face à la vie d'une manière raisonnable au lieu de se dévouer au sacré est un homme qui cherche des réponses chez ses contemporains et non pas chez Dieu. « L'homme révolté est l'homme situé avant ou après le sacré et appliqué à revendiquer un ordre humain où toutes les réponses sont humaines, c'est-à-dire raisonnablement formulées. »<sup>284</sup> L'homme révolté suit un fil de pensée lucide et rationnel et il cherche donc les réponses aux questions existentielles, chez ses contemporains. Quand il se révolte, il développe un rapport avec son environnement et avec les hommes, au lieu de l'établir avec Dieu. Une fois qu'il regarde la résurrection du Christ, et la promesse d'une vie éternelle comme des réponses suffisantes aux questions ontologiques, il rend la révolte inutile. « La résurrection du Christ, l'annonce de la parousie et le royaume de Dieu interprété comme une promesse de vie éternelle sont les réponses qui la rendent inutile. »<sup>285</sup> L'ambiguïté qui entoure la conviction religieuse de Clamence augmente. Il proclame qu'il s'éloigne du sacré en même temps qu'il juge continuellement son environnement sur base des valeurs chrétiennes. Camus suggère qu'il existe deux univers possibles pour l'homme révolté : « Il ne peut y avoir pour un esprit humain que deux univers possibles, celui du sacré [...] et celui de la révolte. »<sup>286</sup> Clamence ne peut être classé dans aucune de ces catégories. Il semble qu'il appartienne simultanément aux deux groupes à un certain degré. La raison pour laquelle l'univers du sacré peut être reconnu par un homme révolté, qui nie l'éternité, est que « La révolte métaphysique n'est donc pas sûrement athée, comme on pourrait le croire ». <sup>287</sup>

La contradiction entre les règles religieuses qui servent comme directives strictes, absolues et non négociables et l'idée que ces règles ne sont pas crédibles dans un monde absurde, semblent renforcer l'inquiétude intérieure qui trouble Clamence. Les principes de la révolte sont formés sur une vie vécue et les expériences personnelles et non pas sur les normes religieuses enseignées. C'est la somme de ces expériences qui poussent l'homme à rompre avec les conventions sociales formée par le christianisme. D'après Camus un homme révolté est « Un esclave, qui a reçu des ordres toute sa vie, [et] juge soudain inacceptable un

---

<sup>282</sup> *L'Homme révolté* p.36

<sup>283</sup> *Ibid*

<sup>284</sup> *Ibid*

<sup>285</sup> *Ibid*

<sup>286</sup> *Ibid*

<sup>287</sup> *Ibid* p.42

nouveau commandement. »<sup>288</sup> Sans l'espoir d'un au-delà avec Dieu, les commandements sont vides de sens et la vie déconcertante doit être vécue et évaluée sans leurs directives. Néanmoins les instructions de Dieu semblent garder une place très influente dans l'univers de Clamence. De ce fait deux parties vivantes et contradictoires coexistent en Clamence : celle qui est conditionnée par les valeurs chrétiennes et celle qui voit le monde à travers les yeux d'un homme qui s'est auto-déclaré un homme qui « n'avai[t] nulle religion »<sup>289</sup>. Dans ce contexte on peut se demander si Clamence peut vraiment être un homme révolté authentique quand il est constamment conscient de et préoccupé par les directives religieuses qui l'entourent. Il est clair que la doctrine chrétienne a infiltré son histoire personnelle au même titre que sa formation traditionnelle. Ce qui n'est pas très clair est s'il a, en réalité, réussi à s'éloigner de Dieu.

Comme il est un cartésien, Clamence rencontre une autre contradiction qui s'applique à l'absurde. Dans *L'Homme révolté* Camus parle d'un conflit qui se trouve dans l'essence de l'absurde. Il déclare que « Toute philosophie de la non-signification vit sur une contradiction de fait même qu'elle s'exprime. »<sup>290</sup> Quand on contemple un sujet, on l'envisage et de ce fait le sujet existe dans l'esprit. Dès que l'homme reconnaît que la vie manque de sens, il lui donne une valeur. Le sens de la vie est, ironiquement, qu'elle manque de sens. Il considère que la vie est déraisonnable et cette réflexion prouve, selon la doctrine de l'absurde camusienne, que l'homme peut être lucide. La valeur que l'homme absurde donne à la vie est précisément qu'elle est insensée et que c'est ce caractère qui la rend remarquable. Les expériences vécues forment l'individu et sont donc significatives. « Cette contradiction [se présente] à partir du moment où l'on prétend se maintenir dans l'absurde, négligeant son vrai caractère qui est d'être un passage vécu, un point de départ, l'équivalent, en existence, du doute méthodique de Descartes. L'absurde en lui-même est contradiction. »<sup>291</sup> L'absurde n'est pas un état fixe ; l'homme doit progresser.

Quand on utilise le doute comme point de référence pour identifier la vérité, on utilise la méthode de Descartes. Quand on persiste dans le doute, on suit la méthode de Camus. Camus rappelle qu'il ne faut pas rester inactif face à l'absurde. La découverte de l'absurde exige l'action, et cela doit être le point de départ d'une transformation personnelle et non pas la totalité de la transformation. L'acte de décider d'agir ne doit pas être considéré comme un objectif réalisé. Camus suggère que la négation absolue n'est pas valable. Ceci dit, ce qui est

---

<sup>288</sup> *L'Homme révolté* p.27

<sup>289</sup> *La Chute* p.34

<sup>290</sup> *L'Homme révolté* p.21

<sup>291</sup> *Ibid*

particulièrement intéressant par rapport au héros de *La Chute* est son refus de croire en l'existence d'une éternité et ainsi l'existence d'un Dieu qui promet le salut. Le fait même de nier quelque chose complètement prouve qu'on a choisi un côté, et en choisissant un côté on a établi un jugement de valeur. Cependant Camus admet « [qu'il] est vrai que l'on ne peut imaginer une vie privée de tout choix. »<sup>292</sup> Ironiquement puisque Clamence fait un effort continu de nier ardemment l'existence d'un au-delà, il lui donne tant de valeur et d'importance qu'il n'est plus possible pour lui d'abandonner le sacré complètement.

Camus précisait que « Dans l'expérience absurde, la souffrance est individuelle ».<sup>293</sup> Dès que l'homme reconnaît l'absurde, il est seul. La description de la situation sociale de Clamence avant sa prise de conscience devant le miroir, donne l'impression qu'il était bien adapté à son environnement social. « Aussi ma popularité était-elle grande et je ne comptais plus mes succès dans le monde. [...] Mais imaginez, je vous prie, un homme [...] profondément content de lui-même sans le montrer autrement que par une sociabilité heureuse. Vous admettez alors que je puisse parler, en toute modestie, d'une vie réussie. »<sup>294</sup> Néanmoins après avoir entendu Clamence dévoiler, qu'il n'aimait personne, qu'il ne s'est jamais senti aimé, qu'il n'a jamais eu d'amis et que même après sa période de débauche sexuelle, il était seul, nous comprenons qu'après avoir vu son sourire double dans la glace, il se sent socialement aliéné. « C'est à qui sera le plus avantageux, même dans la solitude. »<sup>295</sup> Les hommages de ses contemporains à Paris deviennent, pour Clamence, des rires de moquerie. La théorie de Camus par rapport à l'homme absurde solitaire, coïncide avec le sentiment d'aliénation qu'éprouve Clamence après sa prise de conscience devant le miroir. Mais la distance et la solitude qu'il sent vis-à-vis des autres ne sont pas les seuls types de solitude qui troublent Clamence. Pendant les deux derniers jours de sa rencontre avec l'interlocuteur, il devient apparent qu'il y avait un surprenant vide spirituel dans sa vie.

## L'abandon de Dieu

Clamence parle pour la première fois du sentiment d'abandon en même temps qu'il décrit ses relations avec les femmes. « Non, ce n'était pas l'amour, ni la générosité qui me réveillait lorsque j'étais en danger d'être abandonné, mais seulement le désir d'être aimé et de

---

<sup>292</sup> *L'Homme révolté* p.21

<sup>293</sup> *Ibid* p.37

<sup>294</sup> *La Chute* p.31-32

<sup>295</sup> *Ibid* p.69

recevoir ce qui, selon moi, m'était dû. »<sup>296</sup> Pourtant il ne précise pas qu'il se sentait abandonné par les femmes en particulier. Au contraire, il donne une forte impression que ces relations n'étaient que des relations sexuelles, et qu'il était bien conscient de cela. Il soutient qu'il n'était « jamais plus gentil et gai avec l'une que lorsque je venais de quitter le lit d'une autre, comme si j'étendais à toutes les autres femmes la dette que je venais de contracter près de l'une d'elles. »<sup>297</sup> Aucune promesse n'était faite ni par Clamence ni par ses partenaires sexuelles. Il est donc bien possible qu'il se sente abandonné par Dieu et qu'il base ce sentiment sur le fait qu'un amour éternel est promis dans les Écritures. « Bien-aimés, si Dieu nous a ainsi aimés, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. »<sup>298</sup> Pour Clamence, ces espoirs d'amour n'ont jamais été satisfaits, même s'il déclare qu'il éprouve de l'affection pour son prochain qui est le plus proche de Dieu et qui a souffert, d'après les Écritures, pour prouver à quel point Dieu aime les hommes : Jésus-Christ. « Il a crié son agonie et c'est pourquoi je l'aime, mon ami, qui est mort sans savoir. »<sup>299</sup> Cela entraîne que Clamence vit la perception d'être abandonné par Dieu et non pas aimé. Et que l'absence perpétuelle de Dieu peut être perçue comme une trahison et une promesse brisée. Sans l'amour d'une femme et sans l'amour de Dieu la solitude de Clamence paraît inexorable. La seule chose qui semble soulager son sentiment de solitude est le sentiment de l'épuisement physique. « Dans la solitude, la fatigue aide. »<sup>300</sup> Puisque le malaise camusien est associé à une conscience éveillée, la solitude qui est évoquée par l'absence de Dieu est nécessaire pour maintenir la lucidité. Sans la fatigue, Clamence perd de vue les réponses qu'il est sur le point de trouver.

Comme constaté, l'absence de Dieu constitue un aspect important de l'absurde camusien. En renonçant à Dieu, Clamence fait une croix sur la possibilité d'être aimé par lui. La promesse d'un amour éternel disparaît naturellement quand on ne croit pas en l'éternité. Néanmoins Clamence n'a pas manqué de souligner qu'il était marqué par l'absence d'un sauveur divin, même s'il attend jusqu'au dernier jour de leur rencontre pour l'admettre. Clamence tient à souligner ceci en se référant à Jésus-Christ. Il se plaint que Jésus abandonna l'homme en le laissant seul et malheureux : « Le malheur est qu'il nous a laissés seuls, pour continuer, quoi qu'il arrive, même lorsque nous nichons dans le malconfort. »<sup>301</sup> C'est une plainte qui fait clairement écho au cri d'abandon de Jésus sur la croix. « Mon Dieu, mon Dieu,

---

<sup>296</sup> Ibid p.72

<sup>297</sup> Ibid

<sup>298</sup> 1 Jean 4:11

<sup>299</sup> La Chute p.120

<sup>300</sup> Ibid p.123

<sup>301</sup> La Chute p.120

pourquoi m'as-tu abandonné ? »<sup>302</sup> Clamence établit ainsi une similarité entre Jésus et lui : ils se sentent tous les deux, abandonnés par Dieu.

Clamence précisé ardemment qu'il n'attendait pas l'amour sincère des femmes. « J'avais été vite fixé : la sensualité, et elle seule, régnait dans ma vie amoureuse. Je cherchais seulement des objets de plaisir et de conquête. »<sup>303</sup> Le quatrième jour, Clamence raconte qu'il se posait une question poignante après sa période de débauche : « Je me surprénais à poser souvent une question qu'en homme d'expérience j'avais toujours évitée jusque-là. Je m'entendais demander : "Tu m'aimes ?" »<sup>304</sup> Si Clamence se sent seul à cause d'un manque de sauveur divin, la question pourrait bien être adressée à Dieu et non pas à une femme. « Je cherchai donc ailleurs l'amour promis par les livres, et que je n'avais jamais rencontré dans la vie. »<sup>305</sup> Mais l'amour promis dans la Bible devrait être, comme le précise, l'évangile de Jean, donné aux autres en retour. Clamence est, après tout, un homme égocentrique, comme tous les autres, il ne peut pas aimer Dieu, et même ses actes nobles étaient faux. « Il y avait plus de trente ans que je m'aimais exclusivement. Comment espérer perdre une telle habitude ? Je ne la perdis point »<sup>306</sup>. Les promesses de l'amour dans les Écritures ne rassurent pas Clamence. Pour lui, elles ne sont que des promesses non tenues. Étant un homme lucide, il reconnaît la partie de sa solitude qui est causée par l'abandon de Dieu et continue sa vie dans le malconfort qui en est la conséquence. « Il fallait vivre dans le malconfort. »<sup>307</sup> Il agit en renonçant à la notion d'un maître divin. Indiquant que l'amour de Dieu lui manque invariablement, il prouve qu'il continue sa vie en acceptant ses propres circonstances solitaires et difficiles. La question qui se pose ici est celle de savoir pourquoi un homme absurde ressent le besoin de l'amour de Dieu. Clamence s'exprime clairement sur ce point : « Parce que je désirais la vie éternelle. »<sup>308</sup> Il a pris son temps, mais finalement Clamence avoue qu'il voulait, en fait, être immortel. « Oui, je mourais d'envie d'être immortel. »<sup>309</sup> Pour Clamence, le fait qu'il vit dans une société conduite par les normes chrétiennes en même temps qu'il ne trouve pas de soulagement divin, augmente non seulement la sensation du non-sens, mais renforce aussi sa solitude.

---

<sup>302</sup> *Marc* 15:34

<sup>303</sup> *La Chute* p.63

<sup>304</sup> *Ibid* p.106

<sup>305</sup> *Ibid*

<sup>306</sup> *Ibid* p.107

<sup>307</sup> *La Chute* p.115

<sup>308</sup> *La Chute* p.108

<sup>309</sup> *Ibid* p.108

D'après Camus, la solitude provoquée par la reconnaissance de l'absurde ne se calme pas avant que la révolte individuelle ne commence. Ce changement existentiel est une transformation qui inclut tout le genre humain. L'auteur présente la révolte comme un état universel et dans cet état, l'homme ne devrait plus se sentir seul. Camus décrit cette souffrance existentielle ainsi : « À partir du mouvement de révolte, elle a conscience d'être collective, elle est l'aventure de tous. »<sup>310</sup> Dès qu'il est saisi par le non-sens et décide de se révolter, l'homme n'est plus seul dans cet effort. Elle touche tout le monde et tire l'individu de sa solitude. « Le premier progrès d'un esprit saisi d'étrangeté est donc de reconnaître qu'il partage cette étrangeté avec tous les hommes et que la réalité humaine, dans sa totalité, souffre de cette distance par rapport à soi et au monde. »<sup>311</sup> De ce fait, la révolte devrait être une solution valable pour échapper à cette solitude absurde qui trouble l'homme lucide. Pourtant le sentiment d'être abandonné reste et il hante l'homme. Il est dans la nature de la révolte qu'on accepte le malconfort de l'existence et continue de vivre dans un tel cadre qui est en même temps étrange et difficile.

### La révolte est un doute méthodique

En outre, Camus fait valoir que la décision de se révolter constitue le doute méthodique par rapport à l'essence de la vie et que la révolte prouve notre existence. « Dans l'épreuve quotidienne qui est la nôtre, la révolte joue le même rôle que le "cogito" dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lieu commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur. Je me révolte, donc nous sommes. »<sup>312</sup> Les mots suivants pourraient bien être ceux de Clamence même s'ils ont été écrits par Camus : « Je crie que je ne crois à rien et que tout est absurde, mais je ne puis douter de mon cri et il me faut au moins croire à ma protestation. La première et la seule évidence qui me soit ainsi donnée à l'intérieur de l'expérience absurde, est la révolte. »<sup>313</sup> Il est possible de mettre en doute les propos de Clamence puisqu'il se contredit souvent et qu'il affirme qu'il ne croit pas en la vérité. « Le goût de la vérité à tout prix est une passion qui n'épargne rien et à quoi rien ne résiste. C'est un vice, un confort parfois, ou un égoïsme. Si, donc, vous vous trouvez dans ce cas, n'hésitez pas : promettez d'être vrai et

---

<sup>310</sup> *L'Homme révolté* p.38

<sup>311</sup> *Ibid*

<sup>312</sup> *Ibid*

<sup>313</sup> *Ibid* p.23

mentez le mieux possible. »<sup>314</sup> Pourtant il semble bien qu'il confesse sa vie ancienne absurde et de ce fait, qu'il fasse face au non-sens. Sa révolte, ce qui comprend sa confession, est effectuée indépendamment de l'authenticité des histoires de son passé. « Mes histoires, vraies ou fausses, ne tendent-elles pas toutes à la même fin, n'ont-elles pas le même sens ? »<sup>315</sup> L'acte d'exposer l'hypocrisie humaine constitue en même temps « la protestation » de Clamence et la preuve de son effort de confronter l'étrangeté. Le héros donne des exemples de cette fausseté de l'homme, que les histoires de sa vie soient fictives ou non.

Si Camus a raison de dire que le sentiment de la solitude suit automatiquement la reconnaissance de l'absurde, il serait compréhensible qu'une poursuite plus approfondie de cette reconnaissance serait, pour le moins, sans enthousiasme. Dans le monde de Clamence, il apparaît que le désir d'un sentiment d'unité avec les autres dépasse le besoin de clarté et de vérité chez tous les hommes. L'homme continue de cultiver ses habitudes quotidiennes déjà établies. Pour établir et préserver un sens de la communauté, l'homme se conforme aux normes sociales, et aux règles religieuses, peu importe si ces normes promeuvent l'égoïsme ou non. Dans *La Chute*, cet égoïsme paraît maintenir les traditions bourgeoises, alors que Clamence, grâce à sa révolte, l'expose sous la forme de sa confession. Ayant établi que toute personne est hypocrite et égoïste, Clamence ne s'arrête pas là avec ses théories générales et percutantes de l'humanité. Il lui reste encore deux jours avant que l'interlocuteur ne retourne à Paris et il souhaite ajouter plus à son exposé sur l'homme.

Pour Clamence, la confession constitue une compensation pour son propre égoïsme et pour celui des autres. Le manque de lucidité par rapport à leurs fautes est un vice que Clamence reconnaît très bien en lui. Ce qui ressemblait à la belle vie n'était qu'une existence dans laquelle le sentiment d'étrangeté était étouffé. « J'ai plané, littéralement, pendant des années dont, à vrai dire, j'ai encore le regret au cœur. J'ai plané jusqu'au soir où... »<sup>316</sup>. Clamence planait jusqu'au soir où il regarda son image dans le miroir et devint conscient de sa duplicité. C'est à cause des décisions qu'il prend après sa prise de conscience que Clamence se montre comme un homme différent des autres. Au commencement de ce mémoire, il apparaissait que les conséquences associées à cette clarté sont les plus importantes. Clamence fait sciemment le choix de prendre la situation en main en réponse à sa vie quotidienne insatisfaisante – il confesse ses fautes. Le manque de volonté chez les autres de modifier leur vie était un état d'esprit que Clamence ne pouvait plus accepter ni soutenir.

---

<sup>314</sup> *La Chute* p. 88

<sup>315</sup> *Ibid* p.126

<sup>316</sup> *La Chute* p.34

Clamence se confesse pour leur compte au lieu de se conformer aux normes sociales dominantes et insensées. La seule personne qui pourrait éventuellement aussi être un homme révolté, semble être l'interlocuteur. Après tout, c'est lui qui ressemble le plus à Clamence.

Dans *La Chute*, l'interlocuteur est la seule personne avec qui Clamence partage toutes ses théories. Il ne semble pas avoir trouvé d'autres confidents ni avoir trouvé d'autres personnes qu'il considère comme lucides. « C'est si vrai que nous nous confions rarement à ceux qui sont meilleurs que nous. Nous fuirions plutôt leur société. Le plus souvent, au contraire, nous nous confessons à ceux qui nous ressemblent et qui partagent nos faiblesses. »<sup>317</sup> Clamence se confie à lui et établit cette relation avec lui pensant qu'il comprend ses sentiments et ses théories. Le fait qu'il a un seul confident renforce la solitude de Clamence et souligne l'importance de l'interlocuteur. La clientèle du bar n'est pas comme lui : ces gens appartiennent à une autre classe sociale. Le bar lugubre fonctionne comme une toile de fond opportune pour illustrer à quel point ces deux hommes diffèrent des autres. À part Clamence, seul l'interlocuteur paraît capable, selon les exigences camusiennes, de faire face à ses propres fautes et aux faillibilités humaines.

L'interlocuteur est établi comme un personnage cultivé, intellectuel et curieux par les commentaires de Clamence. Compte tenu de sa curiosité vis-à-vis des histoires de Clamence, il est quand même inattendu que l'interlocuteur reste auprès de Clamence, même après que celui-ci admette qu'il mente. « Ne vous fiez pas trop d'ailleurs à mes attendrissements, ni à mes délires. Ils sont dirigés. »<sup>318</sup> Même si Clamence discrédite sa propre parole et met en doute la réalité des expériences qu'il rapporte, l'interlocuteur reste. Naturellement on se demande pourquoi. Il ne semble pas avoir le besoin d'être éduqué par Clamence quant aux voies de l'homme, ni quant aux histoires bibliques. Il n'existe aucune indication dans *La Chute* qu'il reste pour tenter de sauver Clamence. Bien entendu, Clamence n'obtient pas le sacrement de la pénitence chez l'interlocuteur, mais Clamence ne semble pas attendre l'absolution divine non plus. Il est clair que Clamence a choisi l'interlocuteur parce qu'ils sont similaires à de nombreux égards, et il est toujours le seul spectateur de cette confession. C'est justement parce que l'interlocuteur ne semble pas être lié à l'église, qu'il l'a choisi comme audience. « On ne pouvait mourir sans avoir avoué tous ses mensonges. Non pas à Dieu, ni à un de ses représentants ». <sup>319</sup> Pourtant nous ne prétendons pas que l'interlocuteur fonctionne comme le reflet de Clamence. La raison pour ceci est que le héros est déjà un homme en

---

<sup>317</sup> Ibid p.88

<sup>318</sup> *La Chute* p.151

<sup>319</sup> *La Chute* p.95

opposition avec le non-sens avant leur première rencontre. Il n'existe aucune preuve concrète que l'interlocuteur est un homme qui s'oppose au non-sens, ni preuve qu'il puisse être un homme révolté. L'interlocuteur appartient à la même classe sociale que Clamence, mais il n'est pas là pour vérifier la raison de son l'existence. C'est Clamence qui l'a trouvé et qui est aussi là pour lui ordonner une directive spécifique.

Néanmoins on peut expliquer son intérêt pour Clamence en se référant à une théorie de Wayne Booth. Dans *The Rhetoric of Fiction*, il suggère qu'il existe plusieurs techniques disponibles pour manipuler ou préserver l'intérêt d'un lecteur. Evidemment l'interlocuteur n'est pas un lecteur mais il est le seul locuteur et il est informé des événements du passé de Clamence avec le même degré de subjectivité qu'un lecteur. L'un de ces types d'intérêt littéraire est ce que Booth appelle l'intérêt cognitif. La curiosité humaine est suffisamment forte pour chercher à comprendre les vrais motifs et vérités de la vie ; intellectuellement, l'audience est donc amenée à suivre le récit dans l'espoir d'obtenir des réponses. Booth soutient l'intérêt littéraire cognitif ou intellectuel comme suit : « Intellectual or cognitive: We have, or can be made to have, strong intellectual curiosity about 'the facts', the true interpretation, the true reasons, the true origins, the true motives or the truth about life itself. [...] We always want to find out the facts of the case, whether the simple material circumstances, as in most mystery stories, or psychological or philosophical truths which explain the external circumstances. »<sup>320</sup> Tout au long du roman, Clamence soulève des thèmes relatifs au comportement égoïste de l'homme, l'ambiguïté de l'homme et l'hypocrisie d'une société marquée par une guerre terrible. Le rôle de la métaphysique dans tout cela semble être une énigme perpétuelle pour Clamence. Les contemplations ontologiques et métaphysiques sont au cœur de ses réflexions. Vu que la révolte est un état d'esprit universel, Clamence fonctionne comme un individu qui représente la société dans son ensemble. Si l'on prend en compte toutes les questions existentielles que soulève Clamence, il est hautement possible que l'interlocuteur reste à ses côtés en attendant les réponses. Le principal intéressé maintient que c'est exactement ce qu'il a fait depuis qu'il entendit le rire : il cherchait des solutions. « A partir du soir où j'ai été appelé, car j'ai été appelé réellement, j'ai dû répondre ou du moins chercher la réponse. Ce n'était pas facile ; j'ai longtemps erré. »<sup>321</sup>

Camus parle de la révolte comme d'un changement existentiel qui inclut tout le genre humain et introduit la notion d'une culpabilité universelle. « Nous sommes tous coupables les

---

<sup>320</sup> *The Rhetoric of Fiction* p.125

<sup>321</sup> *La Chute* p.89

uns devant les autres »<sup>322</sup>. Il implique « le genre humain » dans sa théorie que toute humanité est coupable. « Chacun exige d'être innocent, à tout prix, même si, pour cela, il faut accuser le genre humain et le ciel. »<sup>323</sup> Tout au long du roman, Clamence confesse ses propres défaillances même si les souvenirs évoquent la honte et le malaise, malgré le fait qu'il proclame que la rédemption chrétienne n'existe pas. En parlant de sa propre hypocrisie, sa fausse intégrité, sa jalousie et son mépris général pour les autres, il vise, par sa protestation, à impliquer toute l'humanité. Quand Clamence implique les autres, il n'est plus seul dans sa situation existentielle. Il partagea cette faillibilité avec ses contemporains dès qu'il commença à reconnaître le non-sens et maintenant il peut se réjouir d'un sentiment d'appartenance dans ce que Camus appelle cette « aventure de tous ». Il souligne que les membres de la haute société sont aveugles par rapport à l'hypocrisie de leur propre vie et qu'ils manquent d'introspection. « L'aristocratie ne s'imagine pas sans un peu de distance à l'égard de soi-même et de sa propre vie. »<sup>324</sup> Sans cette distance, ils ne sont pas capables de se révolter. Le manque d'introspection chez ses contemporains paraît susciter chez Clamence, une volonté d'offrir aux hommes un juge qui ne soit ni dur ni injuste. Il est un juge qui est reconnaissant de ses propres fautes, un juge qui soit clément, pénitent et – ce qui est peut-être le plus important : un juge qui est présent et qui offre ses services. « Jean-Baptiste Clamence, pour vous servir. »<sup>325</sup>

Clamence expose la culpabilité universelle, mais de quoi est-ce que nous sommes tous coupables ? Il sait bien que conformément à la Bible, un seul péché est suffisant pour être coupable aux yeux de Dieu. « De fait, la personne qui obéit à toute la loi mais qui pêche contre un seul commandement est en faute vis-à-vis de l'ensemble. »<sup>326</sup> Dans ce contexte, il ne serait pas difficile de conclure que nous sommes tous des pécheurs. Pourtant Clamence sait aussi que, selon les Écritures, la reconnaissance des erreurs est la clef de la purification et du soulagement. « Si nous reconnaissons nos péchés, il est fidèle et juste et, par conséquent, il nous pardonnera nos péchés et nous purifiera de tout le mal que nous avons commis. »<sup>327</sup> Clamence réagit à l'hypocrisie humaine et au manque de lucidité des autres en se déclarant juge-pénitent. Il avoue qu'il regrettait ses péchés commis dans le passé et admet qu'il avait des difficultés de se pardonner. « Je n'ai pu me pardonner »<sup>328</sup>. Pourtant ce qui est curieux est

---

<sup>322</sup> Ibid p.123

<sup>323</sup> Ibid p.86

<sup>324</sup> Ibid p.81

<sup>325</sup> *La Chute* p.12

<sup>326</sup> *Jacques* 2:10

<sup>327</sup> *Jean* 1:9

<sup>328</sup> *La Chute* p.94

qu'il utilise le mot « pénitent » alors qu'il dit ne pas croire en la rédemption chrétienne. Clamence sait qu'en jugeant les hommes il va, selon les Écritures, être jugé lui-même : « Et penses-tu, ô homme, qui juges ceux qui commettent de telles choses, et qui les fais, que tu échapperas au jugement de Dieu? »<sup>329</sup> Ceux qui vont souffrir du jugement de Dieu sont ceux qui commettent « des choses indignes » et ceux qui sont « remplis de toute espèce d'injustice, de méchanceté, de cupidité, de malice ; pleins d'envie, de meurtre, de querelle, de ruse, de malignité ; rapporteurs médisants, impies, arrogants, hautains, fanfarons, ingénieux au mal, rebelles à leurs parents, dépourvus d'intelligence, de loyauté, d'affection naturelle, de miséricorde. »<sup>330</sup> Toutes les caractéristiques que Clamence reproche chez ses contemporains coïncident avec les caractéristiques qui sont condamnables dans la Bible. De manière plus importante encore, si l'on n'est pas pénitent de ses actes condamnables le risque de provoquer la fureur de Dieu est, selon les Écritures, immanent. « Mais, par ton endurcissement et par ton cœur impénitent, tu t'amasses un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu ». <sup>331</sup> La crainte du jugement de Dieu est tellement inculquée en Clamence qu'elle est toujours vivante. La contradiction ici est que Clamence nie ouvertement les dogmes chrétiens en même temps qu'il parle du Jugement dernier comme d'un évènement qui va, en fait, arriver. Il s'adresse à l'interlocuteur : « Il nous faudrait la patience d'attendre le Jugement dernier. Mais voilà, nous sommes pressés. Si pressés même que j'ai été obligé de me faire juge-pénitent. » <sup>332</sup> Il est pressé parce qu'il sait que l'interlocuteur va, dans quelques jours, retourner à Paris.

Clamence insiste encore sur la duplicité des hommes qui veulent à tout prix éviter le jugement en même temps qu'ils ne cessent de se juger mutuellement. « La question est de glisser au travers, et surtout, oh ! Oui, surtout, la question est d'éviter le châtement. Car le châtement sans jugement est supportable. [...] Non, il s'agit au contraire de couper au jugement, d'éviter d'être toujours jugé, sans que jamais la sentence soit prononcée. » <sup>333</sup> L'acte de nier l'existence de Dieu enlève, au moins, la possibilité effrayante d'être jugé par lui. Il ne faut pas perdre de vue que notre héros est un menteur et un hypocrite auto-proclamé. Le paradoxe se trouve dans le fait qu'il ne souligne pas seulement la duplicité des autres, il expose aussi la sienne par rapport à sa négation des dogmes chrétiens. Compte tenu du fait que Clamence a une intelligence alerte, bien qu'il aime provoquer, il ne fait aucun doute que

---

<sup>329</sup> *Romains* 2:3

<sup>330</sup> *Ibid* 1:28-31

<sup>331</sup> *Ibid* 2:5

<sup>332</sup> *La Chute* p.89

<sup>333</sup> *Ibid* p. 82

cet auto-exposé est présenté intentionnellement. Il se juge avant que les autres ne le fassent, et prouve ainsi que sa suggestion d'éviter le jugement, n'était que de l'ironie.

Pour Clamence, le monologue est un moyen de gérer sa culpabilité par rapport à ses propres péchés. C'est un acte de repentance. De manière surprenante, il atteste qu'il recherche l'oubli plutôt que le pardon pour soulager sa honte par rapport à ses fautes commises. « Je continuais pourtant de les oublier, avec une obstination assez méritoire. Le procès des autres, au contraire, se faisait sans trêve dans mon cœur. Certainement, cela vous choque ? »<sup>334</sup> Sa préoccupation sur les fautes des autres et le fait qu'il allègue d'être capable d'oublier les siennes propres, surprend l'interlocuteur. Soit il ne comprend pas pourquoi Clamence porte autant d'attention aux fautes des autres, soit il ne croit pas que Clamence ait vraiment oublié ses propres fautes. Pourtant il sait que Clamence falsifie parfois la vérité et qu'il a, en réalité, souffert à cause de ses erreurs passées. Son commentaire suggère que Clamence préfère oublier ou ignorer ses fautes mais en vérité il les dévoile tout au long du roman. Clamence n'était pas honnête en disant qu'il ne pensait plus à la femme qui se suicida, ni en disant qu'il ne craignait pas le jugement de ses maîtresses. « Je mêle ce qui me concerne et ce qui regarde les autres. »<sup>335</sup> L'interlocuteur n'a aucune raison de croire qu'il est sincère cette fois-ci non plus. Puisque Clamence se voit comme un pécheur comme tous les autres, il est tout à fait naturel qu'il soit préoccupé par ce que font les autres et de cette manière il peut maintenir la notion d'une culpabilité universelle. Son désir pour un sentiment d'appartenance se base partiellement sur l'idée que tous sont également coupables. En conséquence, il est impératif d'y faire face au lieu de l'ignorer. Il est vrai que Clamence est préoccupé par les fautes des autres, mais son affirmation d'avoir oublié les siennes, n'est, une fois de plus, qu'un mensonge.

## La solution

Clamence soutient qu'il est dans la nature humaine de juger et suggère que l'homme juge pour se protéger de la critique des autres. « Les gens se dépêchent alors de juger pour ne pas l'être eux-mêmes. Que voulez-vous ? L'idée la plus naturelle à l'homme, celle qui lui vient naïvement, comme au fond de sa nature, est l'idée de son innocence. »<sup>336</sup> Le jugement moral des autres devient un mécanisme de défense utilisé pour cacher ses propres sentiments de

---

<sup>334</sup> *Ibid* p. 81

<sup>335</sup> *Ibid* p. 145

<sup>336</sup> *La Chute* p. 86

culpabilité. En mettant l'accent sur les fautes des autres, l'homme tente d'ignorer sa propre faillibilité afin d'affirmer son innocence. Clamence ne croit pas en l'innocence de l'homme, il la considère comme une notion naïve et fautive. « Nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, tandis que nous pouvons affirmer à coup sûr la culpabilité de tous. »<sup>337</sup> Cette combinaison d'arrogance et d'égoïsme constitue un aspect de la nature humaine qui n'est pas agréable à reconnaître. Pourtant c'est justement les aspects sombres du comportement humain que Clamence soulève systématiquement à travers tout son monologue. À *Mexico-City*, il commence son histoire en dévoilant exactement ces mêmes traits de caractère en lui et continue, petit à petit, à faire des généralités sombres sur l'homme. Selon l'homme absurde, ces traits désagréables constituent font une partie insensée mais authentique de l'homme. Selon l'homme croyant ce sont des aspects de l'homme qui sont immoraux. Cet égoïsme représente un manque de charité qui évoque la honte dans l'homme. Selon Camus, seul l'homme qui refuse la grâce divine peut vraiment être conscient, et c'est le seul homme qui puisse reconnaître ses fautes et accepter sa culpabilité sans l'espoir du salut. Pour Clamence ce n'est pas l'innocence de l'homme qui est l'essence de la nature humaine. La vérité universelle, pour lui, est la culpabilité. Au vu de cela, reconnaître sa propre responsabilité par rapport aux circonstances de sa propre vie est la seule position acceptable. Il critique les gens qui cherchent la grâce et la justification dans la religion pour réaffirmer leur innocence. « Les honnêtes gens se croiraient tous et sans cesse innocents, cher monsieur. Et selon moi [...] c'est surtout cela qu'il faut éviter. Il y aurait de quoi rire, autrement. »<sup>338</sup>

En dépit du fait que Clamence critique ardemment les individus qui cherchent à diminuer la douleur existentielle avec la religion, il indique qu'il estime louable tout de même un personnage biblique : Jésus-Christ. Clamence l'admire parce qu'il savait qu'il n'était pas innocent. Il donne l'impression qu'il révèle un secret très bien gardé quand il raconte à l'interlocuteur « pourquoi on l'a crucifié ». « Mais, à côté des raisons qu'on nous a très bien expliquées pendant deux mille ans, il y en avait une grande à cette affreuse agonie, et je ne sais pourquoi on la cache si soigneusement. La vraie raison est qu'il savait, lui, qu'il n'était pas tout à fait innocent. »<sup>339</sup> Clamence poursuit sa théorie en évoquant le récit biblique du massacre des Innocents. Clamence tient Jésus responsable d'avoir échappé aux mesures criminelles d'Hérode qui voulut faire périr l'enfant Jésus, « et il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethléhem et dans tout son territoire. [...] On a entendu

---

<sup>337</sup> Ibid p.116

<sup>338</sup> Ibid p.45

<sup>339</sup> Ibid p.118

des cris à Rama, Des pleurs et de grandes lamentations : Rachel pleure ses enfants, Et n'a pas voulu être consolée, Parce qu'ils ne sont plus. »<sup>340</sup> Clamence attribue ces atrocités à Jésus et proclame qu'ils « étaient [...] morts [...] à cause de lui ». <sup>341</sup> Clamence précise que même si Jésus n'était pas l'auteur de ces actes terribles, « il en avait commis d'autres, quand même il ignorait lesquels. Les ignorait-il d'ailleurs ? Il était à la source, après tout ». <sup>342</sup> Clamence utilise le personnage qui est, selon la théologie chrétienne orthodoxe, l'incarnation de Dieu et le personnage qui était le plus proche de Dieu, pour souligner sa proclamation que personne n'est innocent.

Ayant refusé l'idée de l'innocence de l'homme, Clamence passe au point suivant : l'homme veut se décharger de la responsabilité de ses propres circonstances. D'après Clamence, l'homme ne veut pas être responsable de ses faillibilités. Il est plus facile pour lui de prétendre que les traits de caractère honteux font partie d'une nature humaine au lieu d'accepter qu'ils soient les résultats de leurs propres actions et décisions faillibles. Il affirme que les gens pensent aveuglement que leur vie est causée par un ensemble de circonstances malheureuses au lieu de reconnaître leur propre rôle dans tout cela. Pour l'homme qui reste aveugle à l'absurde, la grâce serait apaisante et pour l'homme lucide elle serait inutile et fausse. Clamence prétend ainsi que l'homme est paresseux et qu'en attendant la grâce de Dieu il choisit la voie du moindre effort. « Nous ne désirons donc pas nous corriger, ni être améliorés [...] En somme, nous voudrions, en même temps, ne plus être coupables et ne pas faire l'effort de nous purifier. »<sup>343</sup> Clamence choisissait aussi la voie du moindre effort en ignorant la femme qui se noya dans la Seine. Il n'est pas venu à son secours, et après cet épisode il semble submergé par la honte de son inaction.

Quand l'homme regarde sa situation comme prédestinée par Dieu, la lucidité nécessaire pour poursuivre la révolte est absente. En voulant la grâce, il cherche à être exonéré de toute responsabilité par la rédemption divine au lieu d'être disposé à régler la méchanceté par ses propres efforts. « Mais ces fripons veulent la grâce, c'est-à-dire l'irresponsabilité, et ils excipent sans vergogne des justifications de la nature ou des excuses des circonstances, même si elles sont contradictoires. »<sup>344</sup> Le ton ironique de Clamence est reconnaissable. Il peint une image d'un homme incapable de voir la différence entre les circonstances sociales variables et la nature véritable et innée de l'homme. « L'essentiel est

---

<sup>340</sup> *Matthieu* 2:16-18

<sup>341</sup> *La Chute* p.119

<sup>342</sup> *Ibid* p.118

<sup>343</sup> *Ibid* p.88-89

<sup>344</sup> *Ibid* p.86

qu'ils soient innocents, que leurs vertus, par grâce de naissance, ne puissent être mises en doute, et que leurs fautes, nées d'un malheur passager, ne soient jamais que provisoires. Je vous l'ai dit, il s'agit de couper au jugement. »<sup>345</sup> La discussion sur l'existence d'une nature humaine prédestinée *versus* le rôle des circonstances sociales créées au gré des événements ramène au principe établi au commencement du mémoire : l'homme absurde ne cherche pas le secours métaphysique. S'il veut obtenir la liberté camusienne, il doit prendre la responsabilité individuelle du mal et dénoncer la possibilité d'une rédemption divine afin d'être prêt à se révolter. L'homme paresseux n'a même pas l'état d'esprit nécessaire pour initier la révolte.

La réticence de l'homme à se transformer est, selon Camus, un état d'esprit inacceptable. Dans *La Chute*, Clamence accorde beaucoup d'importance à la volonté d'effectuer des actes charitables. L'homme révolté est conscient de sa propre paresse et de son inactivité inacceptable et effectue des changements afin de se transformer. « Son souci est de transformer. Mais transformer, c'est agir, et agir. »<sup>346</sup> Dans l'Épître de Jacques, le prophète parle du comportement de l'homme et décrit comment les actes sont liés à la foi en Dieu. Il précise aussi l'importance d'aimer son prochain et souligne qu'il faut se comporter conformément à la loi divine. Sinon le jugement sera dur pour les hommes qui n'ont pas fait preuve de compassion. La lettre décrit comment la compassion dépasse le jugement. « Parlez et agissez comme devant être jugés par une loi de liberté, car le jugement est sans miséricorde pour qui n'a pas fait miséricorde. La miséricorde triomphe de jugement. »<sup>347</sup> Les Écritures suscitent la crainte du jugement et instillent ainsi le peur de la condamnation dans l'homme.

Il est ainsi de la foi : si elle n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même. Mais quelqu'un dira : Toi, tu as la foi ; et moi, j'ai les œuvres. Montre-moi ta foi sans les œuvres, et moi, je te montrerai la foi par mes œuvres. Tu crois qu'il y a un seul Dieu, tu fais bien ; les démons le croient aussi, et ils tremblent. Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ?<sup>348</sup>

Clamence mentionne à plusieurs reprises son indifférence. Cette absence de respect pour l'étrangeté de son environnement l'aidait à préserver l'image de l'homme réussi, vénéré et charitable. « J'obtenais enfin, par les moyens du désintéressement, tout ce que je

---

<sup>345</sup> Ibid p.87

<sup>346</sup> *L'Homme révolté* p.23

<sup>347</sup> *Jacques* 2:12-13

<sup>348</sup> *Jacques* 2:17-20

convoitais. »<sup>349</sup> Son indifférence lui permettait aussi, d'une façon astucieuse, de s'apitoyer sur lui-même quand sa solitude le mettait à mal. « La raison de mon désintéressement était encore plus discrète : je désirais être oublié afin de pouvoir m'en plaindre à moi-même. »<sup>350</sup> Par la confession de Clamence, il apparaît qu'en réalité, il n'était pas un homme estimable. Il traitait les femmes de manière froide et insensible. Après avoir raconté ses fautes pendant des jours, Clamence déclare qu'à part cette période de débauche sexuelle, la période de son détachement émotionnel était un autre temps où il causait beaucoup de malheurs aux autres. Cela devient clair pendant les derniers jours de leur rencontre, quand il décrit sa débauche ainsi : « J'accumulai alors plus de malheurs, pour les autres, qu'au temps de ma belle indifférence. »<sup>351</sup> L'ironie est ici qu'il affirme qu'il causait des malheurs aux autres alors qu'en même temps, il mettait de grands efforts à effectuer des actes nobles.

À cet égard, le sentiment d'indifférence que Clamence décrit, démontre un aspect important de sa dualité. « La face de toutes mes vertus avait ainsi un revers moins imposant. Il est vrai que, dans un autre sens, mes défauts tournaient à mon avantage. [...] Mon indifférence me valait d'être aimé. »<sup>352</sup> Selon lui, les gens étaient, d'une certaine manière, attirés par son indifférence. Il est possible qu'ils s'identifient à son détachement émotionnel du mal du monde mais ils n'arrivaient jamais à se détacher de leur indifférence. C'est Clamence qui, finalement, comprend que l'indifférence aidait à cacher le non-sens et ainsi empêchait la reconnaissance du non-sens. Son déni nourrissait un état d'indifférence : « L'indifférence qui occupait déjà tant de place en moi ne trouvait plus de résistance et étendait sa sclérose. Plus d'émotions ! »<sup>353</sup> La douleur et la solitude qui suivirent la prise de conscience de Clamence furent atténuées par l'indifférence, mais ne disparurent pas. Les sentiments étaient éveillés par la clarté qu'il obtint. L'insensibilité de Clamence et celle de tous les autres menèrent à une existence où ils manquaient d'intérêt les uns envers les autres et où ils ne réagissaient à leur environnement que par l'habitude. « Je faisais des gestes par ennui, ou par distraction. »<sup>354</sup> Devenant l'homme qui refuse de suivre une telle vie hypocrite, Clamence effectue des changements dans sa vie et devient un juge qui est pénitent et magnanime. « La même infirmité qui me rendait indifférent ou ingrat me faisait alors magnanime. »<sup>355</sup> Dans *La Chute*, l'indifférence est une qualité négative qui infiltre toute la société et de cette façon, elle

---

<sup>349</sup> *La Chute* p.90

<sup>350</sup> *Ibid*

<sup>351</sup> *Ibid* p.107

<sup>352</sup> *Ibid* p.91

<sup>353</sup> *La Chute* p.112

<sup>354</sup> *Ibid* p.55

<sup>355</sup> *Ibid* p.55

constitue un état d'esprit qui est universel, exactement comme la culpabilité universelle. Clamence ne nomme jamais une qualité spécifique qui fasse des hommes des coupables. Pourtant Camus le fait dans *Le mythe de Sisyphe* : « Il faudrait savoir si le jour même un ami du désespéré ne lui a pas parlé sur un ton indifférent. Celui-là est le coupable. Car cela peut suffire à précipiter toutes les rancœurs et toutes les lassitudes encore en suspension. »<sup>356</sup> La déclaration de Camus absout Clamence de ses fautes par le simple fait qu'il n'est plus l'homme décrit par Camus. Le héros qu'on rencontre à *Mexico-City* n'est plus l'homme qu'il était, il n'est plus indifférent à sa propre conscience ni au sens moral des autres.

Ayant constaté que la révolte « a conscience d'être collective », Clamence devrait être dans une situation de vie où il a trouvé un sentiment d'appartenance. Pourtant les choses ne sont pas aussi simples pour lui. Pendant leur dernier jour ensemble, il dit à l'interlocuteur qu'un autre chemin peut mener à vivre dans une communauté : c'est le chemin de la servitude. « La mort est solitaire tandis que la servitude est collective. »<sup>357</sup> La collectivité décrite par Camus dans *L'Homme révolté* ne coïncide pas avec la collectivité que trouve finalement Clamence. Le dernier jour de leur rencontre Clamence clarifie, par des connotations fortement religieuses, qu'il a appris que les hommes ne sont pas égaux avant d'être soumis l'un à l'autre, ni avant que tous reconnaissent leur culpabilité. « Tous réunis, enfin, mais à genoux, et la tête courbée. »<sup>358</sup> Clamence décrit cet état d'unité comme un but atteint qui est positif pour l'humanité, mais aussi inéluctable. Il le décrit comme s'il partage un secret. « La servitude, souriante de préférence, est donc inévitable. » Bien qu'il ait accordé une grande attention aux valeurs chrétiennes pendant son monologue, la servitude dont il parle, n'est pas une dépendance de Dieu. « Enfin, vous voyez, l'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi. Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie. »<sup>359</sup> Clamence n'accepte pas Dieu comme maître, il est très clair sur ce point. « Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel. »<sup>360</sup> Clamence nie toujours l'éternité, et ceci est la raison pour laquelle il constate qu'on meurt seul. Il ne croit toujours pas que Dieu va être là pour unir les hommes ni pour les racheter à la fin de la vie. Avec ce postulat de base, il est bien possible que Clamence se sente désolé pour Jésus qui est

---

<sup>356</sup> *Le Mythe de Sisyphe* p.19

<sup>357</sup> *La Chute* p.142

<sup>358</sup> Ibid

<sup>359</sup> Ibid p.142

<sup>360</sup> Ibid

mort seul et abandonné, et il éprouve de l'affection pour lui. Clamence maintient qu'il n'est « pas chrétien pour un sou, bien qu'[il] aie de l'amitié pour le premier d'entre eux. »<sup>361</sup>

En succombant à la servitude, il devient inévitable que Clamence renonce à sa liberté. Cependant ce qui est surprenant, c'est que le manque de liberté ne semble pas le troubler du tout. « Vous voyez en moi, très cher, un partisan éclairé de la servitude. Sans elle, à vrai dire, il n'y a point de solution définitive. »<sup>362</sup> Clamence accepte la servitude comme une méthode renforçant l'idée que l'homme n'est pas innocent ainsi que la notion qu'il est coupable. Il reconnaît ainsi que la liberté totale n'est pas réalisable. « Je suis donc pour toute théorie qui refuse l'innocence à l'homme et pour toute pratique qui le traite en coupable. »<sup>363</sup> Cependant il est juste de constater qu'autrefois, Clamence avait une forte croyance en la liberté. « Autrefois, je n'avais que la liberté à la bouche. »<sup>364</sup> Le fait que Clamence promeuve la servitude à ce stade de sa vie n'est pas un signe de faiblesse. Cette reconnaissance fait, par contre, partie de sa confession courageuse et continue. Elle est une nouvelle preuve de sa volonté à admettre ses propres fautes anciennes et tout cela constitue une partie essentielle de sa transformation personnelle. Il a conclu que toutes les idées qu'il avait sur la liberté, étaient fausses. « Après tout, il m'est arrivé de faire de la liberté un usage plus désintéressé et même, jugez de ma nativité, de la défendre deux ou trois fois, sans aller sans doute jusqu'à mourir pour elle, mais en prenant quelques risques. Il faut me pardonner ces imprudences ; je ne savais pas ce que je faisais. »<sup>365</sup> Clamence demande pardon à l'interlocuteur pour avoir mal compris la liberté, en évoquant l'imploration de Jésus qui veut que Dieu pardonne ceux qui l'avaient crucifié. « Jésus dit : Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »<sup>366</sup>

## Conclusion

Le dernier jour arrive et Clamence révèle les détails finaux de sa mission. Il commence par des précisions sur sa profession énigmatique : « Je peux exercer avec bonne conscience la difficile profession de juge-pénitent où je me suis établi après tant de déboires et de contradictions, et dont il est temps, puisque vous partez, que je vous dise enfin ce qu'elle

---

<sup>361</sup> Ibid p.141

<sup>362</sup> Ibid p.138

<sup>363</sup> *La Chute* p.138

<sup>364</sup> Ibid

<sup>365</sup> Ibid

<sup>366</sup> *Luc* 23:34

est. »<sup>367</sup> Il soutient que même si son monologue a été durable, la fin de leur rencontre est proche et son but a été bien planifié. « Ne croyez pas en effet que, pendant cinq jours, je vous aie fait de si longs discours pour le seul plaisir. Non, j'ai assez parlé pour ne rien dire, autrefois. Maintenant mon discours est orienté. »<sup>368</sup> Il souligne que son monologue n'a pas été qu'une diatribe irréfléchie pour exprimer des frustrations. Clamence évoque le malaise provoqué par les rires moqueurs. Il revient à ce sujet car, pour lui, les rires sont des jugements. Le « bon rire » sur le pont l'a aidé à se juger lui-même comme un hypocrite et ce rire provoqua sa prise de conscience existentielle. Les rires inquiétants ont été les rires lui rappelant la moquerie des autres. Sa confession « est orienté[e] par l'idée, évidemment, de faire taire les rires, d'éviter personnellement le jugement, bien qu'il n'y ait, en apparence, aucune issue. »<sup>369</sup> Clamence ressentait le poids des regards désapprobateurs des autres et il se sentait jugé. Les jugements que rend Clamence à ses contemporains sont durs mais il ne les rend pas sans s'accuser lui-même. Il s'accuse en confessant : « Plus je m'accuse et plus j'ai le droit de vous juger. »<sup>370</sup> Maintenant il comprend qu'il est, en fait, impossible d'éviter le jugement

Il continue en expliquant que l'homme se condamne par habitude, mais ce n'est pas la culpabilité individuelle qui l'intéresse. Même si Clamence s'est présenté d'une manière égocentrique dès le début de son monologue, son principal objectif n'était pas de mettre l'accent sur lui-même. Il a visé à mettre en évidence la culpabilité de toute l'humanité, culpabilité qui rend le jugement nécessaire. « Le grand empêchement à y échapper n'est-il pas que nous sommes les premiers à nous condamner ? Il faut donc commencer par étendre la condamnation à tous, sans discrimination, afin de la délayer déjà. »<sup>371</sup> Cela veut dire que quand Clamence s'accuse, il juge tout le monde. « Je passe, dans mon discours, du "je" au "nous". Quand j'arrive au "voilà ce que nous sommes", le tour est joué, je peux leur dire leurs vérités. »<sup>372</sup> Clamence parle des vérités car c'est là que réside sa solution pour vivre en plénitude avec le jugement. L'homme doit d'abord reconnaître le non-sens de sa vie et sa culpabilité. Après il s'accuse et sa propre culpabilité représente la culpabilité universelle. Il souhaite que l'interlocuteur continue la mission et pour qu'il puisse faire cela, il doit d'abord s'accuser. « Je vous provoque à vous juger vous-même, ce qui me soulage autant. »<sup>373</sup>

---

<sup>367</sup> *La Chute* p.136

<sup>368</sup> *Ibid* p.137

<sup>369</sup> *Ibid*

<sup>370</sup> *Ibid* p.146

<sup>371</sup> *Ibid*

<sup>372</sup> *Ibid* p.146

<sup>373</sup> *Ibid*

Clarence explique sa méthode de manière plus détaillée : « Je navigue sagement, je multiplie les nuances, les digressions aussi, j'adapte enfin mon discours à l'auditeur, j'amène ce dernier à renchérir. Je mêle ce qui me concerne et ce qui regarde les autres. Je prends les traits communs, les expériences que nous avons ensemble souffertes, les faiblesses que nous partageons, le bon ton, l'homme du jour enfin, tel qu'il sévit en moi et chez les autres. Avec cela, je fabrique un portrait qui est celui de tous et de personne. »<sup>374</sup> Il construisait un portrait de lui-même qui correspond à un homme faillible et pour créer de lui, un représentant de l'humanité faillible. Cela explique que les mensonges de Clarence n'étaient pas signes de son hypocrisie ni d'une personnalité narcissiste, mais ils faisaient partie de son plan afin de se transformer en l'homme universel.

Clarence approche la fin de son monologue en évoquant le dogme du péché originel. Nous avons déjà constaté que selon le récit biblique de la chute de l'homme, l'humanité entière est, par nature, pécheresse. Sur ce point, la tradition chrétienne coïncide avec la théorie de la culpabilité universelle que présente Clarence. Néanmoins notre héros agnostique a un détail important à ajouter. Selon Clarence la chute de l'homme se manifeste de nouveau chaque jour « car la chute se produit à l'aube, je sors, je vais ».<sup>375</sup> Pour lui, la chute, au sens biblique, n'est pas un événement ponctuel, après quoi l'homme perd son innocence. Elle se réalise et se répète chaque jour quand l'homme reconnaît son immoralité et chaque jour l'homme doit reconnaître le non-sens et agir. Il doit persévérer dans ses actions. Ceci est la réponse acceptable d'un homme absurde face à sa faillibilité inévitable, il accepte que les autres le jugent tel quel. Celui-ci l'accepte et en le faisant, il persévère.

Pourtant l'homme qui chaque jour fait face à sa faillibilité dans un monde sans Dieu, ne devrait pas se sentir seul. Pour Clarence, être sans Dieu n'a jamais signifié qu'on est sans maître. « Il faut donc se choisir un maître ».<sup>376</sup> Puisque l'homme, seul, est responsable de ses propres circonstances, il est son propre maître ; puisque les hommes doivent accepter le jugement mutuel qui s'opère entre hommes, tous sont les maîtres des uns et des autres. Clarence nie le salut divin et se tourne vers l'homme et son « cher maître »<sup>377</sup>, son interlocuteur inébranlable. « Chez moi, on ne bénit pas, on ne distribue pas d'absolution. »<sup>378</sup> Il ne pense pas que l'homme ait besoin de Dieu pour être pardonné, ni pour avoir de l'amitié. L'homme par réciprocité juge et soutient ses pairs. « J'écouterai, soyez-en sûr, votre propre

---

<sup>374</sup> Ibid p.145

<sup>375</sup> Ibid p.149

<sup>376</sup> Ibid p.139

<sup>377</sup> Ibid p.153

<sup>378</sup> Ibid p.137

confession, avec un grand sentiment de fraternité. »<sup>379</sup> Clamence nie l'innocence de l'homme mais il ne nie pas la rémission. « Oui nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même. »<sup>380</sup> On ne peut pas trouver un sens de sa vie sans les autres. « On ne peut [...] dépeupler la planète pour jouir d'une liberté inimaginable autrement. Ma sensibilité s'y opposait, et mon amour des hommes. »<sup>381</sup> Quand on aime l'homme, il faut lui pardonner.

---

<sup>379</sup> Ibid p.146

<sup>380</sup> Ibid p.151

<sup>381</sup> Ibid p.72

## Bibliographie :

Booth, Wayne, *The Rhetoric of Fiction*, Chicago, The University of Chicago Press, Second Edition, 1983.

Camus, Albert, *La Chute*, Paris, Éditions Gallimard, 1956, Collection Folio.

Camus, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Paris, Éditions Gallimard, 1942, Collection Folio Essais.

Camus, Albert, *L'Homme révolté*, Paris, Éditions Gallimard, 1951, Collection Folio Essais.

Flavius Josèphe, *Œuvres Complètes*, trad. René Harmand, Paris : Ernest Leroux, 1911.

Genette, Gérard. *Figures III*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, Collection Poétique.

La Bible en ligne < <http://www.bible-en-ligne.net/> >, Consulté le 1 août 2014 et le 31 mai 2016

